

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XI. No 33
Montreal, 13 Janvier 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



MANON.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonces — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & C^{ie},

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

Éditeurs-Propriétaires.

MONTRÉAL, 13 JANVIER 1900

LES ENFANTS TERRIBLES



— C'est joli de battre un petit sourd-muet...
— Pourquoi il le dit pas, alors?...

NOTRE RECORD

Plusieurs confrères, après leur numéro de Noël, ont démontré les progrès faits par leurs journaux, en comparant le numéro de Noël de 1899 avec celui de 1898.

Nous suivons cet exemple tout en nous abstenant de battre la grosse caisse, ce dont n'a jamais besoin le vrai succès.

La circulation d'abord.

Notre dernier numéro de Noël a été d'un tirage fort considérable au-dessus du numéro de Noël précédent. Et comme plusieurs centaines de personnes le savent, il y a déjà plusieurs jours que nous sommes obligé de répondre aux nombreuses demandes venant de partout : Il n'y en a plus.

De fait, il nous reste à peine le nombre de numéros nécessaires pour nos liasses de bureau.

Au point de vue des annonces, mentionnons que, rendu à un nombre de pages vraiment sans précédent dans les annales du journalisme hebdomadaire — c'est-à-dire 22 — nous avons dû refuser de nombreuses annonces de première classe. *No room, even standing room!* tout comme aux théâtres bien patronnés. Bien des marchands ont été témoins de cela et se sont promis de s'y prendre de bonne heure pour le numéro de Noël de 1900.

Un autre record est celui du casse-tête.

En 1898, 482 personnes avaient envoyé une réponse au problème et, en 1899, ce chiffre s'est élevé à 1101. Aussi avons-nous doublé le nombre de nos primes, pour ne pas être en reste avec notre clientèle. C'est là une des meilleures preuves de l'intérêt que portent au SAMEDI 40,000 familles disséminées entre le Nord-Ouest et le Nouveau-Brunswick, entre Metabetchouan dans le haut nord et la Nouvelle-Orléans dans l'extrême sud. Les annonceurs y verront une preuve de la puissance du SAMEDI comme medium.

Nous pourrions continuer à établir des comparaisons, mais nous terminerons brusquement en promettant quelque chose d'exceptionnel pour Noël de 1900, et en disant à tous : merci !

LA DIRECTION.

DÉFINITION

La satire est l'art de marcher sur les orteils d'un homme sans altérer le vernis de ses chaussures.

RARA AVIS

Flora.—Ainsi vous connaissez monsieur Philidor ?

Lena.—Si je le connais ? Je suis l'une de ses meilleures amies. J'ai été la dernière à l'abandonner quand il eut perdu sa fortune.

UN AVIS EMBARRASSANT

Le jeune Henri.—Quel est l'âge de se marier pour un jeune homme ?

Le père.—Il doit attendre jusqu'à ce qu'il soit assez vieux pour connaître mieux.

SI VIEILLESSE POUVAIT...

L'oncle.—Ne pensez pas que vous connaissez tout. La vieillesse seule apporte la sagesse à un homme.

Le neveu.—Oui, quand il est trop vieux pour avoir le bonheur d'en user.

VÉRITÉ BANALE

La principale raison qui fait que nous ne pouvons nous voir nous-mêmes tels que les autres nous voient, c'est que l'amour-propre est aveugle.

UN BON COMMENCEMENT

L'amic.—Je suppose que vous connaissez tous les secrets de votre maîtresse maintenant ?

La servante.—Bien, je sais la réelle couleur de ses cheveux.

GÉNÉRALEMENT

Quand un homme dit qu'il aime une femme, cela signifie généralement qu'il a besoin qu'elle lui aide à s'aimer lui-même.

CLINGANT

L'argent ne peut pas acheter le bonheur, mais il peut en procurer une imitation qui plaise à la plupart des gens.

SA PREMIÈRE PENSÉE

Monsieur.—Eh bien ! Maria, j'ai enfin ma nomination. Je vais être maître de poste.

Madame.—Ne sera-ce pas joli ? Nous allons avoir les timbres au prix du gros.

Pour le véritable officier, la paix c'est l'ennemi. — CHARLES LEGRAS.

PRENDRE UN BIEN OU ON LE TROUVE



I
Le premier singe. — Regarde-moi et veiller cette bonne dame.



II
.....



III
La bonne dame (qui utilise sa chatte). — Bang!...



IV
...Quel chance ! Moi qui depuis longtemps désire un bon...

PROPOS MONDAINS



—Il faut que je vous gronde, Monsieur Taupin, pour ronger ainsi vos ongles.
—Ce n'est rien, ça, mademoiselle ; si vous voyiez mes pieds !!!

MOSAÏQUE

Au temps déjà un peu éloigné où l'on a accompli une petite révolution en autorisant les militaires, dans l'armée française, à porter la barbe, et non plus seulement la moustache, on fit grand éloge de la barbe : elle avait des avantages multiples, notamment celui de protéger les joues contre les refroidissements brusques de température, si préjudiciables aux dents. Aujourd'hui voici que l'on commence une campagne contre la barbe, en ce sens qu'elle constitue un nid tout indiqué pour les innombrables microbes qui nous environnent. Le Dr Hubeneck, de Breslau, s'est mis à la tête de cette campagne, et le fait est qu'il a pu recueillir des quantités relativement considérables de microbes (et de microbes de maladies graves) sur la barbe de médecins et de chirurgiens fréquentant les salles d'hôpitaux. Au point de vue général, la seule conséquence à en tirer, c'est ce qu'indiquait déjà la propreté : se laver toujours soigneusement la barbe au savon, au moins, le savon ayant par lui-même une action réellement antiseptique. Mais au point de vue des médecins et des chirurgiens, qui doivent éviter soigneusement de transporter des germes de maladie d'un malade à un autre, on comprend parfaitement qu'en Allemagne et en Autriche, on parle de les obliger à ne plus porter de barbe.

C'est l'antisepsie pratiquée de la façon la plus parfaite qui assure le succès des opérations si audacieuses qu'on ose tenter maintenant, et il est légitime de ne négliger aucune précaution en la matière.

Il y a soixante ans, le talent de la parole était une rareté. L'usage public de la parole était une exception. Aujourd'hui la voix est devenue le grand intermédiaire de tous les rapports sociaux. Aujourd'hui, tout le monde doit apprendre à lire et à parler, parce que tout le monde peut être obligé de parler et de lire. Les élèves sortis des écoles primaires n'auront-ils pas comme artisans des syndicats, comme fermiers des comices agricoles, comme ouvriers des sociétés de secours mutuels, comme électeurs des réunions politiques ? A ces titres ne leur faudra-t-il pas lire souvent tout haut un rapport, un compte rendu, un projet de situation. S'ils lisent mal, ne s'exposent-ils pas à être mal entendus, mal compris, et

peut-être même tournés en ridicules ? S'ils lisent bien, leur discours ne sera-t-il pas plus clair, plus convaincant ?

C'est incontestable, les notions de lecture qu'ils auront apprises les suivront donc dans la vie. Ils utiliseront ce qu'ils auront appris comme élèves. Et ainsi leur habileté de lecteurs les aidera à mieux remplir leurs devoirs de citoyens !

ÉCOLES DE MOTORIEMEN

C'est le nouveau nom qu'on a dû créer, aux États Unis, pour les conducteurs des tramways électriques, nom qui est tout naturellement destiné à se répandre partout. Ces conducteurs, ces cochers d'un genre tout particulier, ont à exercer un métier qui ne ressemble guère à celui des cochers des voitures à chevaux : c'est pourquoi la grande Compagnie de tramways électriques de New York connue sous le nom de "Metropolitan Street Railway Co.", vient de fonder une école professionnelle où elle forme le personnel dont elle a besoin. Par une bizarrerie qui semblera surprenante, elle ne demande point que ses conducteurs aient les moindres connaissances techniques en électricité : tout au contraire elle leur fait donner un enseignement exclusivement pratique sur la manœuvre des commutateurs et combinateurs qui permettent de mettre en mouvement ou d'arrêter les moteurs et par suite les véhicules : et elle obtient ainsi les meilleurs résultats.

OMNIBUS.

TOUJOURS LA MÊME HISTOIRE

- Je veux vous raconter ce que dit mon petit garçon...
- Taupin me l'a dit, hier.
- C'est impossible, je n'ai pas vu Taupin depuis un mois.
- Cela ne fait aucune différence : il a un petit garçon lui aussi.

BIEN SERRÉE

Le patron. — Le teneur de livres me dit que vous avez perdu la clef de la caisse et il ne peut avoir les livres ?

Le caissier. — Oui, monsieur, l'une d'elles. Vous vous rappelez que vous m'en aviez donné deux ?

Le patron. — Oui, je sais, j'en avais fait faire une double en cas d'accident. Et l'autre ?

Le caissier. — Oh ! monsieur, j'en ai pris grand soin, j'avais tellement peur d'en perdre une, vous savez.

Le patron. — Bien ; l'autre clef où l'avez vous mise ?

Le caissier. — Où il n'y a aucun danger de la perdre : dans la caisse.

BONNE LANGUE

— Je n'ai jamais entendu chanter aux demoiselles B... que des duos. Pourquoi donc ?

— Elles aiment mieux partager la responsabilité.

FAIT REMARQUABLE

Avez-vous remarqué que plus quelqu'un est éloigné d'un ancêtre plus il en est fier ?

LE FLAIR DE FREDDY

Tommy. — Sais-tu que ta mère te cherche ?

Freddy. — Je parie que c'est pour cela qu'elle ne peut pas me trouver.

ABDIICATION COMPLÈTE

— Je n'ai jamais vu un homme aussi fat que Taupin.

— Comment cela ?

— Il se figure que sa femme a meilleur goût que lui-même pour choisir ses cravates.

C'EST DIFFICILE

L'argent est plus glissant que la glace.

PSYCHOLOGIE

Un baiser sur les lèvres en vaut deux sur la main.

JEU DE MOT D'UN PHILOSOPHE

Un ami qui est en besoin est un ami dont nous n'avons pas besoin.

TYPE UNIQUE

Santa Claus est le seul homme venant du Pôle et de qui on n'ait pas dit qu'il avait apporté un message d'André.

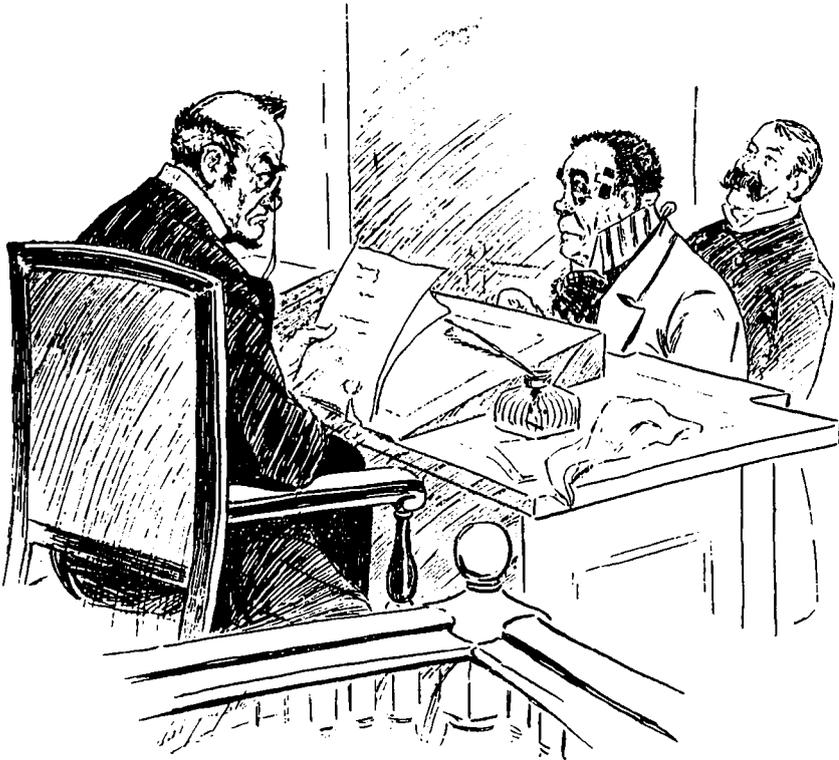
Un seul meurtre fait un scélérat, des milliers de meurtres font un héros. — ERASME.

UN PROBLÈME



Pardon, monsieur, auriez-vous l'obligeance de vouloir bien me donner un peu de feu ?

TERME DE COMPARAISON



Le juge. — Vous dites que cet homme était ivre et tapageur ?
Le constable. — Oui, Votre Honneur, et il l'était tellement que j'ai hésité à l'arrêter pensant que c'était un policeman en congé.

QUELQUES VERS

*Les feuilles ont rythme d'un léger bruissement
Les plaintes s'enroulant du violon qui pleure ;
Et nous restons émus de cet épreuement
Des sous-mourants du chant d'amour qui fut un leurre.*

*Nos âmes ont ainsi, dans un même anison,
Évoqué les instants des pures rêveries ;
Mais ainsi s'éteignit l'éphémère chanson
Dont nous avions scindé les notes attendries.*

*Les feuilles ont rythmé sous la brisa du soir
Les pleurs du violon dont ton oeil est humide,
Et craintif et tremblant je suis venu m'asseoir
Encore plus près de toi, plus triste et plus timide.*

*Oh ! la mélancolie intense qui m'étreint
Au moment où l'archet frissonnant se lamente,
Ainsi notre chanson, d'abord folle d'entrain,
N'est plus bientôt d'écho qu'en mon cœur en tourmente.*

JULES RICAUD.

POUR UN TIMBRE

Comme toujours, d'ailleurs en temps de fêtes de l'année, à V. petite ville du département du Doubs, le bureau de poste était encombré de correspondances : des morceaux de lettres, de cartes, s'étaient étalés sur la table d'une employée, qui oblitérait sans relâche, lorsque, soudain, une carte s'échappa d'une enveloppe non fermée.

Sur cette carte, la receveuse lut : " Mon cher ami, mes meilleurs souhaits."

Craignant de s'être trompée, elle relut en comptant les mots sur ses doigts ; alors son visage s'éclaira, tel le ciel après un orage.

— Six mots ! s'écria-t-elle, on n'a droit qu'à cinq et rien qu'un timbre de cinq centimes !

Alfranchissement insuffisant, contravention à la loi du 25 juin 1856, infraction au décret de 1894. Toi, ton compte est bon !

Elle regarda la signature ; elle était illisible. Elle convoqua aussitôt le destinataire, le sieur Lecornu, qui habitait à huit kilomètres de V. afin d'apprendre par sa bouche le nom et l'adresse du délinquant.

Lecornu franchit les huit kilomètres par une pluie battante et se présenta au bureau de V.

— Voici une carte qui vous est adressée ; reconnaissez-vous l'écriture ? demanda la receveuse.

Lecornu mit ses lunettes ; en vain il fit appel à sa mémoire, il ne put donner aucun renseignement sur l'expéditeur.

Cela vient de Paris, dit-il ; je l'ai habité longtemps, j'y ai laissé de nombreuses connaissances ; je ne connais pas cette écriture.

Quand il sut qu'il s'agissait d'une somme de dix centimes, il s'offrit à les verser.

Il se heurta à un refus.

— Les dix centimes ne sont rien, monsieur, dit la receveuse, c'est la contravention : il faut que la justice suive son cours.

Lecornu insista.

— Inutile, ajouta la receveuse gravement ; oir irions-nous, monsieur, si chacun pouvait braver impunément le décret de 1894 ?

Lecornu, aplati par ce raisonnement, refit ses huit kilomètres par une pluie torrentielle.

La receveuse ignore le nom du délinquant, mais l'administration ne connaît pas d'obstacles, autrement l'Europe ne nous l'envierait plus ; elle dresse (la receveuse, pas l'Europe) un procès-verbal contre "inconnu", procès dont le coût est de 3 fr 70. Elle adresse le tout avec un rapport détaillé au parquet de Besançon ; comme la carte incriminée porte le timbre de Paris, le parquet de Besançon envoie le dossier au parquet de la Seine qui, après avoir étudié concencieusement l'affaire, le remet à la préfecture de police avec ordre de lancer tout de suite ses meilleurs limiers à la recherche du mystérieux contrevenant.

Un inspecteur de la sûreté est chargé de cette importante mission. Il réunit tous les agents présents et prend leur avis. La signature illisible est examinée à la loupe, la première lettre semble être un D. Renseignement vague. L'inspecteur décide qu'un agent ira trouver le destinataire pour en tirer des éclaircissements ainsi qu'une liste de toutes les connaissances qu'il a laissées à Paris. S'il essaie de se dérober, l'envoyé usera de l'intimidation ; cela réussit toujours. Un agent part aussitôt pour V. Il interroge la receveuse des postes et se rend chez Lecornu.

Il décline sa qualité à une domestique qui l'introduit en tremblant.

— Je suis envoyé par la préfecture de police pour vous interroger, dit l'agent.

— Est-ce que j'aurais commis un crime sans le savoir ? demande Lecornu qui n'est pas rassuré.

Il ne s'agit pas d'un crime, mais d'un délit. Il vous a été adressé une carte insuffisamment alfranchie ; vous avez déclaré ne pas connaître l'expéditeur.

— C'est la vérité, monsieur.

— La préfecture veut bien le croire ; je suis chargé de vous demander les moyens de retrouver le coupable.

— Que puis-je ?

— Me remettre l'adresse de toutes les personnes que vous connaissez à Paris.

— Je ne sais pas si je dois.

— Si vous refusez, vous serez considéré comme complice, reprend l'agent ; vous aurez à payer le procès-verbal, plus les frais.

Lecornu, intimidé, cède et donne à l'agent une liste de trois cent quarante-deux noms.

L'agent satisfait rentre à Paris, mais à partir de ce jour, Lecornu est suspect aux yeux de la population et les gens notables ne lui rendent plus son salut.

Trois mois se sont passés ; l'agent muni des trois cent quarante-deux adresses, se met en chasse. Il déploie autant de zèle pour trouver le contrevenant qu'il en emploierait pour découvrir le plus dangereux malfaiteur. L'agent de la sûreté a toujours soif de l'inconnu. Il procède par surprise.

UN GENDRE... DROGUÉ



Mlle Loulou. — Comte, supposons que nous sommes dans une année bissextile. Je vous demande en mariage, je vous aime et papa m'approuve...



... Vous savez que ce bon papa est très riche et qu'il donnera à mon époux, trois mois après mon mariage, mon poids en or.
Le comte d'Écoppé. — Oh ! mademoiselle Loulou, je vous ai toujours aimée. Je suis à vous !...



Ha ! là ! là ! Une vraie mine d'or. Mon sort est réglé pour la vie. Elle pèse 250 livres, au bas mot.



IV

Le papa (après le mariage). — C'est une bonne affaire que d'avoir pu placer une fille comme celle-là : mais où, diantre ! vais-je prendre les 250 livres d'or ? Toute ma fortune n'y suffirait pas !



V

Le colporteur de drogues. — Soyez donc assez bon de m'encourager un peu. J'ai ici la meilleure drogue pour supprimer l'embouppoint et faire perdre au-dessus de 50 livres par mois.

Le papa (ravi). — J'achète toute ta cargaison, bonhomme...



VI

... Mon gendre, tu n'aimes pas à rester oisif. J'ai à te proposer un voyage de plaisir et d'affaires à la fois. Nous serons juste trois mois absents. Au retour, je ferai peser ma fille et tu recevras ton or. (*A part.*) Un bon petit truc pour se débarrasser de lui pendant que la drogue opérera...

Il se présente chez les personnes soupçonnées, décline son titre et, profitant du trouble dans lequel son apparition jette l'inculpé, il lui met brusquement la carte sous le nez.

—Reconnaissez-vous cette écriture ? dit-il.

Son œil ne quitte pas celui du patient. Malheur à celui qui hésite, il subit un interrogatoire en règle.

Il interroge aussi les domestiques qui s'empressent de raconter partout que leur maître est recherché par la police : cela fait toujours plaisir.

Le mois de juin tirait à sa fin ; l'agent avait en vain interrogé plus de trois cents personnes, lorsque, un après-midi, il se présenta à la trois cent vingt-deuxième adresse, chez un sieur Dubois, industriel. Madame Dubois était seule dans son salon.

Une bonne introduit l'agent qui plonge son œil de lynx dans celui de la maîtresse de la maison ; sans prévenir, il lui plaça la carte sous le nez.

—Reconnaissez-vous cette écriture ? dit-il à brûle-pourpoint.

Effrayée, la pauvre femme fit un saut.

—Vous vous troublez ? remarqua l'agent.

Elle remarqua la carte.

—Mais, monsieur, dit-elle... c'est l'écriture de mon mari.

Enfin ! L'agent réprima un geste de triomphe : un policier doit être maître de lui.

—Pesez bien vos paroles, madame ; êtes-vous prête à maintenir votre affirmation en présence de présence de témoins ? — Qui êtes-vous, monsieur, pour me poser cette singulière question, un employé des postes, sans doute ?

—Non, madame ; je suis agent de la sûreté.

A ces mots, madame Dubois pâlit.

—Ah ! mon Dieu ! qu'a fait mon mari ?

—Je ne puis pas vous le dire, le parquet le lui apprendra. Voilà six mois que la police le recherche.

Madame Dubois, épouvantée, attend avec impatience son mari. A son retour, elle lui raconte la visite de l'agent ; elle l'accable de questions.

—Qu'as-tu fait ? Ne me cache rien.

—Je t'assure que je ne comprends pas.

—Tu as fait de mauvaises affaires ?

—Ah ! tu m'ennuies à la fin.

—Voilà six mois que la police te recherche ; il s'agit d'un crime au moins. Oh ! quo je suis malheureuse !

Madame Dubois éclate en sanglots. Toute la nuit, ce sont des reproches, des larmes ; l'infortuné mari en perd la tête.

M. Dubois est invité à se présenter au parquet.

Enfin, il va connaître l'horrible mystère.

Il comparait devant un greffier. Il doit décliner ses noms, prénoms, âge, profession.

—Vous n'avez subi aucune condamnation ?

—Aucune ; mais de quoi m'accuse-t-on ?

—Reconnaissez-vous avoir envoyé cette carte au sieur Lecornu dit le grellier en lui montrant le corps du délit.

—Oui, monsieur ; cette carte est de moi.

—Lisez ce que vous avez écrit.

—“ Mon cher ami, mes meilleurs souhaits.”

—Voilà pourquoi vous êtes ici.

—Cela fait six mots, affranchissement insuffisant d'où contravention.

—Et c'est pour dix centimes que la police me recherche depuis six mois !

—Pas pour autre chose.

—Elle est raide celle-là !

—Soyez convenable ; n'aggravez pas votre situation.

—Mettez que je n'ai rien dit.

L'administration des postes vous convoquera pour transiger. Comme les renseignements pris sur vous sont bons, peut-être s'en tiendra-t-elle à un simple procès-verbal. Une autre fois, écrivez : “ Cher ami, mes meilleurs souhaits,” par exemple, ou bien : “ Mon cher ami, meilleurs souhaits,” ou bien encore : “ Mon cher ami, mes meilleurs.”

—J'ai compris.

—Ne dépassez pas cinq mots.

—Je me le tiendrai pour dit.

Et vous, cher lecteur, imitez-le !

EUGÈNE FOURNIER.

UN AVEU INVOLONTAIRE

Philidor. — Les gens disent qu'un baiser... quand il n'y a pas de moutarde, c'est comme un œuf sans sel. Qu'en dites-vous ?

Ernestine (hésitante). — Je ne sais pas... J'ignore... Le fait est que je n'ai jamais...

Philidor. — Jamais quoi ?

Ernestine. — Mangé d'œuf sans sel.

NE LE SAIT PAS ENCORE

—On dit qu'elle s'est mariée pour l'argent.

—On a tort. Elle a cru qu'elle se mariait pour de l'argent, mais elle s'est trompée.

—Alors pourquoi s'est-elle mariée ?

—Elle ne le sait pas encore.

C'ÉTAIT PLUS QU'IL N'EN POUVAIT SUPPORTER

Le client. — Eh bien, Jos, que pensez-vous du sermon de Monseigneur, dimanche dernier ? Je vous ai vu à l'église.

Le barbier. — Oui, monsieur, j'étais là ; mais pour dire le vrai, il y avait devant moi un homme dont les cheveux avaient si outrageusement besoin d'être coupés que je n'ai pas entendu un seul mot du sermon.



VII

... (*A son cuisinier.*) Tu entends bien, une forte dose de ceci dans tout ce que ma fille mangera. N'oublie pas cela et garde le secret...



VIII

... (*Au retour du comte.*) Bienvenu, cher comte ; embrasse ton épouse chérie, puis allons la peser. Je brûle de te remettre ce qui t'appartient.



IX

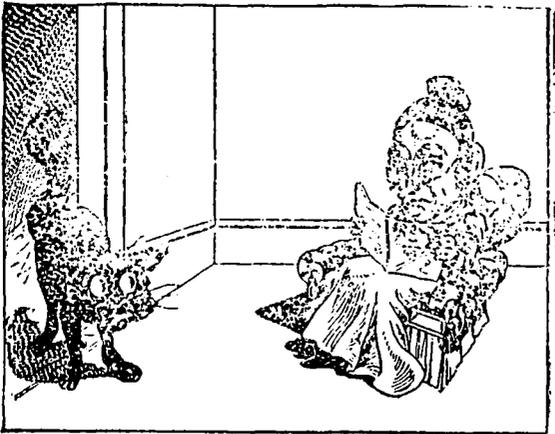
Le comte (après le pesage). Grand Jupiter ! Dire qu'il me faudra endurer cette affaire-là pour 81 livres d'or seulement ! Oh ! si mes principes pouvaient s'allier avec le divorce...

CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

Depuis que le SAMEDI a remis en actualité la question : Quand commence le vingtième siècle ? la presse quotidienne s'est lancée dans l'examen du problème. Dans notre premier article nous avons analysé les opinions

LE TRUC DE MINOU



Tiens ! encore en possession de mon fauteuil favori...

de plusieurs personnes de grande autorité, notamment de M. de Parville.

Camille Flammarion, un maître en ce genre de polémiques, ne pouvait ne pas entrer l'arène. J'ai son dernier article que l'on me saura gré d'analyser. J'ai sous les yeux, dit-il, des documents de 1799, 1699, 1599, posant, tournant et retournant le problème, et dans cent ans, en l'an de grâce 1999 nos arrière-neveux repro-

seront la même question dans les journaux "fin de siècle" de l'époque. Et il y aura encore des esprits distingués qui renouvelleront une confusion séculaire. Le progrès est lent, dans la race humaine !

Il y a cent ans, les discussions ont été très vives et se sont reflétées jusque sur le théâtre. On jouait notamment, en 1800, sur un petit théâtre du boulevard du Temple, une pièce intitulée *En quel siècle vivons-nous, bon Dieu !* qui n'a pas été sans succès, et dont le titre au moins serait encore d'actualité l'année prochaine.

Les discussions du siècle dernier n'ont d'ailleurs pas convaincu tout le monde. Ainsi, par exemple, Victor Hugo est né le 26 février 1802. A cette date, le siècle avait treize mois vingt-cinq jours et quelques heures. Je ne crois pas qu'on dise jamais d'un enfant de cet âge qu'il a deux ans. Cependant, l'immortel poète parlant de sa naissance a écrit, comme tout le monde le sait :

Ce siècle avait deux ans, Rome remplaçait Sparte.

Malgré ce qu'on appelle la licence poétique, Victor Hugo n'aurait pas écrit cette phrase s'il n'avait pensé que le dix-neuvième siècle eût commencé en 1800. Les poètes comptent peut-être autrement que les astronomes.

Cette éternelle question est pourtant assez simple.

Une dizaine se compose de dix unités. Le nombre 10 fait partie de la dizaine.

Une centaine se compose de cent unités. Le nombre 100 fait partie de la centaine.

Or, il n'y a pas eu d'an 0 dans l'ère chrétienne. L'an premier de cette ère, c'est l'an 1.

Lorsque Jésus-Christ vint au monde, personne ne s'est douté de l'importance de sa venue, ni de la place que la religion qu'il allait fonder prendrait dans l'histoire politique des nations. L'année de sa naissance passa inaperçue des Romains comme des Juifs, et même le premier siècle du christianisme, et le second, et le troisième, et le quatrième, et le cinquième, ne prirent pas place au calendrier. Ce n'est qu'en l'an 532 qu'une ère chrétienne fut proposée par un moine de l'église romaine, nommé Denys.

C'est lui qui a constitué l'ère chrétienne, au sixième siècle seulement, comme on voit. Il supposa que Jésus était né le 25 décembre de l'an de Rome 753. L'année 754 de la fondation de Rome devint la première de l'ère chrétienne. Cette première année, même dans les idées de Denys, n'était donc pas celle de la naissance de Jésus : son commencement était postérieur de sept jours à cette naissance.

Dans cette recherche de confrontation historique, le moine Denys commet une erreur de quatre ans, facile à constater, la date de la mort d'Hérode étant exactement connue. Le Christ est né en l'an 749 de Rome et non en l'an 753, et est mort à trente-six ans non à trente-trois. Toute l'ère chrétienne est de quatre ans trop jeune. Il est entendu que nous laissons à M. Flammarion la responsabilité de ses calculs.

Quoique cette erreur de confrontation soit connue depuis plusieurs siècles (on en parle déjà dans les dissertations citées plus haut), on a conservé l'ère chrétienne telle qu'elle a été proposée par Denys. Il suffit de s'entendre. C'est là, évidemment, une affaire de convention. Mais, quelle que soit la date adoptée pour le commencement de l'ère chrétienne, il n'y a pas eu d'an 0. Donc, l'an premier est bien l'an 1 et l'an dixième est

bien l'an 10, et la centième année du premier siècle est bien l'an 100.

Le problème, ainsi posé, ne peut pas laisser l'ombre d'un doute dans l'esprit du lecteur. Il n'y a rien de plus simple au monde.

Lorsque la Révolution française créa un calendrier nouveau, elle agit de la même façon, n'imagina pas d'an 0 et appela sa première année l'an 1.

Ce qui paraît tromper certains esprits — probablement superficiels, au moins en ce qui concerne la chronologie — c'est le le changement des deux premiers chiffres, des chiffres séculaires, des nombres 1799 à 1800, 1899 à 1900, etc. On passe, en ces millésimes 99, de 17 à 18, de 18 à 19. C'est vrai. Mais il n'y a pas là d'autre différence que celle qui nous fait passer du nombre 9 au nombre 10, du nombre 99 au nombre 100, c'est-à-dire au complément de la dizaine et de la centaine dans le système décimal. Une dizaine va de 1 à 10, une centaine de 1 à 100.

On a bien aussi varié dans la date du commencement de l'année : on a placé le commencement tantôt au 1er janvier, tantôt 25 décembre, ce qui était chrétiennement plus logique, tantôt à l'annonce de l'ange, fixée logiquement par l'Eglise à neuf mois de distance, au 25 mars ; tantôt à Pâques, la fête de la résurrection et du printemps. On a, d'autre part, raccourci l'année de dix jours en l'an 1582, pour mettre d'accord le calendrier avec l'astronomie. Mais tout cela n'empêche pas que le dernier jour de l'année 1900 ne soit le dernier du dix-neuvième siècle et que le 1er janvier 1901 ne soit le premier jour du vingtième siècle.

KODAK.

LE CHEVEU RÉVÉLATEUR

Mme Taupin.—Il y a un cheveu sur ta manche, George.

M. Taupin.—Ce doit être un des tiens, chère.

Mme Taupin.—Non. Ce cheveu est blond et les miens sont noirs.

M. Taupin.—Je pense que tu étais effrayée et qu'il blanchissait, mon amour.

POURVU QUE...

—Pensez-vous que nous aurons assez d'espace à l'Exposition de Paris ?

—Oui, je le crois. Naturellement nous ne pouvons pas nous attendre de paraître aussi grands que nous nous sentons.

UN MOT DE DOROTHÉE

Le père de Dorothée a décidé d'acheter un cheval et il en a amené deux à la maison pour les essayer.

L'un d'eux a une touffe de poil blanc aux jambes de devant juste au-dessus des sabots.

—Je ne vois pas, s'écria Dorothée avec dépit, quand le cheval fut retourné à son possesseur, je ne vois pas pourquoi papa n'a pas acheté celui qui avait des manchettes.

UN COMBLE

—Le gréquier est-il bien vigilant ?

—Il ne laisse pas même échapper le gaz.

PROTRAIT FLATTÉ

—Dis, donc, elle est d'une belle taille, ta belle-mère !

—Oui, n'est-ce pas ? Une perche... avec des arêtes !

FAUT LE JUSTE MILIEU

La gourmandise est un vice mais la dyspepsie n'est pas une vertu.

ATTRAPÉ

Lui (pendant un entr'acte).—Si vous

n'avez pas d'objection, je vais sortir un peu pour prendre l'air.

Elle.—De l'air liquide ?

QUI GAGNE PERD

—Mademoiselle Alice semble bien désolée ce soir. Qu'a-t-elle donc ?

—Arthur lui a offert de parier sur quelque chose une boîte de chocolat contre un baiser et...

—Elle a perdu !

—Non. Elle a gagné.

DIALOGUE

—Prête-moi dix louis !

—Je ne les ai pas sur moi...

—Prête-moi un louis, alors ?

—Qu'est-ce que tu veux en faire ?

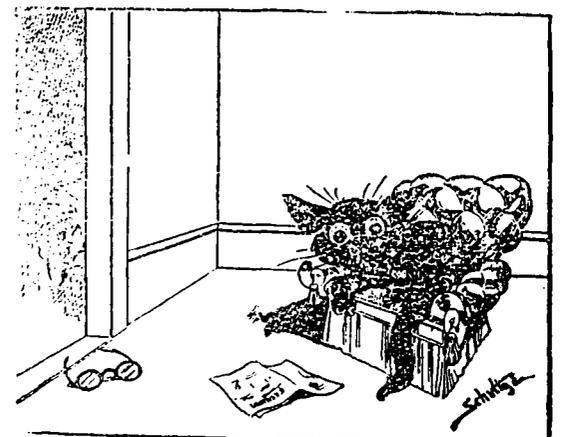
—Eh bien ! prête-moi cent sous ?

—Ça n'en vaut pas la peine !



II

... En avant le petit truc...



III

... Pas plus malin que ça.

UN HOMME DE RESSOURCES



I
Madame.—Oh! comme je regrette de n'avoir pas mis mon beau...

II
Monsieur.—Ma barbe peut y suppléer pour une fois au moins.

COURRIER FEMININ

Les femmes se plaignent volontiers de la disparition progressive de la galanterie. Et elles pourraient, semble-t-il, s'en prendre d'abord à elles-mêmes, dont les façons de plus en plus masculines et garçonnières, comme aussi les revendications croissantes, ont découragé ou rebuté les formes anciennes des hommages des hommes. Et puis, l'habitude de confondre trop volontiers certaine galanterie avec la politesse,—habitude aggravée par le sans-façon des mœurs contemporaines,—a rendu les femmes ombrageuses à l'excès. Il est à peu près impossible d'offrir la main à une femme qu'on ne connaît pas, pour l'aider à descendre d'un wagon, par exemple, sans risquer de se faire foudroyer par un regard olympien. Que voulez-vous que devienne un pauvre homme, dont le cœur est pur? Il devient indifférent, il va droit son chemin, sans s'occuper des femmes auxquelles il n'a pas été présenté, tout comme un Anglo-Saxon...

Et on l'accuse alors d'être mal élevé: c'est cruel, en vérité! Pourtant, il faudrait choisir. Mais je crains qu'il ne soit déjà bien tard: le fossé de la mésintelligence entre les sexes se creuse chaque jour davantage. Non seulement les maris ne s'entendent pas avec leurs femmes,—ce qui est vieux comme le monde, ou, au moins, comme le mariage,—mais ils ne peuvent même plus s'entendre avec les amies de leurs femmes...

Détournons nos regards de ces allégeants débats. Et constatons qu'il y a encore, par-ci, par-là, des couples tellement unis qu'ils ne permettent pas à la mort elle-même de les séparer. Deux vieux époux se sont asphyxiés de compagnie, l'autre jour à Paris, ne voulant pas, ont-ils écrit, que l'un des deux fût obligé de mourir de chagrin. Etrange et touchante confiance! Et n'avez-vous pas lu aussi, l'autre semaine, ce bel mais fol exemple de piété conjugale donné par une femme qui, se croyant condamnée, a tué son mari pour lui épargner le regret d'être veuf?

* * *

—Mesdames, voulez-vous connaître le caractère de vos maris? mesdemoiselles, celui de vos fiancés? Examinez la façon dont ils fument leurs cigares, si toutefois la fumée ne vous déplaît pas.

L'homme qui serre son cigare entre les dents et l'y tient fixé, qu'il soit allumé ou non, est un monsieur agressif, exigeant, rapace, dont il faut se méfier comme de la peste.

Celui qui allume son cigare d'une façon dégagée, le retirant souvent de ses lèvres et prenant plaisir à suivre les spirales de la fumée, celui-là est un bon garçon, expansif, franc, le cœur sur la main.

Le fumeur qui attend que le bout de son cigare soit orné d'un "faux-col" de cendre de plusieurs lignes avant de le secouer, est considéré comme un orgueilleux, vaniteux et frivole.

Et maintenant jugez!

* * *

Toujours le mariage chez les autres.

Vers l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, le jeune arabe est considéré comme suffisamment mûr pour le mariage et son père s'occupe alors de lui trouver une compagne.

Lorsque le mariage d'un jeune homme a été décidé, sa mère, en femme prévoyante, s'inquiète du choix d'une bru, elle ne négligera rien pour savoir ce qu'elle est tant au physique qu'au moral, elle interrogera adroitement

les voisines de la jeune fille, sur ses faits et gestes, ses aptitudes au travail, sa conformation, etc., etc., puis son choix arrêté, elle en fera part au chef de la famille et les pourparlers s'engageront.

Le père de la jeune fille est alors pressenti sur la somme que doit remettre le père du jeune homme à titre de dot. Cette somme sera plus ou moins élevée selon la situation, l'influence de la famille de la future et aussi selon la beauté de cette dernière.

Après de longs et interminables marchandages, la somme est enfin fixée; cette fixation est très importante, car, en cas de divorce, ce qui est assez fréquent, la dot sera remboursée au mari.

Les fiancés ne sont jamais consultés par leurs parents et ne sont pas autorisés à se voir, à se parler avant le mariage. Les mariages arabes se contractent devant les gens âgés du douar ou de la tribu et aussi devant le cadhi. Dans certaines régions les indigènes n'effectuent cette formalité devant le cadhi qu'avec une certaine répugnance en raison des exigences du magistrat musulman, sous le rapport des honoraires qui lui sont dus. La contractation du mariage a lieu en présence des pères et mères des fiancés et sans que ces derniers soient présents, puis deux ou trois jours après, la célébration de la fête a lieu.

XXX.

SON INQUIÉTUDE

L'ami (sport).—Tout ce qui m'inquiète, c'est que tu ne saches pas conduire une femme. Une femme, tu sais, demande d'être traitée aussi tendrement qu'un cheval.

LACUNE COMBLÉE

—J'ai inventé quelque chose de très utile.

—Qu'est-ce?

—Une cloche d'alarme-boîte-à-lettre, laquelle sonne quand un homme s'en va avec une lettre dans sa poche, qu'il doit jeter à la poste pour sa femme.

ROMAN ET RÉALITÉ

Rien dans la vie réelle n'arrive comme dans les romans. Une jeune fille avait donné à son amoureux une pièce de dix sous comme un talisman. Il la mit dans la poche de gauche de son gilet où, suivant le roman, elle aurait dû lui sauver la vie en faisant dévier la balle de quelque affreux assassin, qui, sans cela, lui aurait percé le cœur. Mais voilà qu'au contraire il prit par mégarde la pauvre pièce de dix sous comme une pastille pour le rhume et l'avalala...

AVANT ET DEVANT

La femme a été faite avant le miroir et elle a été devant la plupart du temps depuis qu'il a été fait.

CAPACITÉ VISUELLE

Un homme voit plus qu'une femme, mais une femme voit mieux ce qu'elle voit.

UNE PORTE DE SORTIE

Quand une femme ne peut pas expliquer quelque chose, elle peut tous les jours expliquer pourquoi elle ne le peut pas.

CES BONNES AMIES

Lui.—Tiens! Mlle Dorémi va chanter "Dans le vieux Madrid".

Elle (avec la bonté qui caractérise son sexe).—Vraiment! Quel soulagement! J'avais peur qu'elle chante ici.

LES AIRS CÉLÈBRES



"PARTANT POUR LA SCIERIE."

UN SIÈGE... RÉSERVÉ



Maître Renaud. — Quoi de plus intéressant que la chasse aux renards quand on peut la suivre... de l'œil, en toute sécurité.

PARLEZ AU CONCIERGE

(CONTE D'UN PETIT PLOU-PIOU)

Un jour, le colonel Briquemol envoie son ordonnance, le sapeur Beau-poil, porter un message au commandant du 2^e bataillon. Celui-ci loge dans une maison de moyenne apparence, dont le portier exerce la modeste profession de cordonnier.

Dans l'allée, au-dessus d'un vasistas par lequel on aperçoit l'artisan-pipelet fort attentionné à quelque rossemelage, s'étale un écriteau ainsi conçu :

Parlez au Concierge

Le sapeur pénètre dans la loge.

BEAUPOIL. — Salut et fraternité !... Que vous êtes, me paraît-il, le casernier de l'établissement ?

LE PORTIER, *rectifiant*. — Le concierge, oui mon ami...

BEAUPOIL, *avec politesse*. — Que vous en avez bien l'air... machin cierge... autant de l'un comme de l'autre (*il prend une chaise et s'assied*)... et ça va, la santé ?

LE PORTIER. — Merci, pas mal... mais...

BEAUPOIL. — La femme, les moutards, ça boulotte ?

LE PORTIER. — Vous êtes bien bon... mais...

BEAUPOIL. — V's êtes f...rement bien logé, ici ?

LE PORTIER. — Assez bien, en effet... mais...

BEAUPOIL. — Un peu petit... commode, nonobstant...

LE PORTIER. — C'est commode... mais...

BEAUPOIL. — Avec ça, bien éclairé... avantageux pour vot' métier de sav'tier.

LE PORTIER. — Sans doute... mais...

BEAUPOIL. — C't une vieille paire de bottes que vous rapetassez-là ?

LE PORTIER, *qui croit entrevoir une pratique*. — Je fais le vieux et le neuf... à votre service, militaire.

BEAUPOIL. — Merci, je me sers chez Godillot.

LE PORTIER. — Alors, monsieur, qu'y a-t-il pour votre ser... ?

BEAUPOIL, *l'interrompant*. — Croyez-vous pas qu'il pourrait bien pleuvoir de l'eau, dorénavant ?

LE PORTIER, *qui commence à s'impatienter*. — C'est possible, mais enfin, dites-moi...

BEAUPOIL. — T'nez ! y tombe même des gouttes... Que vous agiriez substantiellement en rentrant vos merles.

Le portier, s'apercevant que le sapeur a raison, se lève, prend un cage suspendu à l'extérieur de la fenêtre qui donne sur la cour et la pose sur la table.

BEAUPOIL, *se levant à son tour pour examiner les oiseau*. — C'est-y deux merles ?

LE PORTIER. — Mais, vous le voyez bien...

BEAUPOIL. — J'aurais cru plutôt que c'était un merle et une merluche.

LE PORTIER, *rectifiant*. — Et une merlasse.

BEAUPOIL. — ...luche.

LE PORTIER. — ...lasse... (*haussant les épaules*) la merluche, c'est une bipède d'eau salée.

BEAUPOIL. — Moi, que vous comprenez, ça m'est totalement équilatéral... pour lors, lequel qu'est la merluche ?

LE PORTIER, *apacé*. — ...lasse, que j'o vous dis... c'est celle qui a une tache blanche.

BEAUPOIL. — C'est pas c'to tache qu'elle suffirait à en opérer une merluche... doit avoir quéqu'autre bagatelle, quéque part.

LE PORTIER, *n'y tenant plus*. — Ah ça ; voyons, militaire, est-ce que

vous vous fichez de moi ?

BEAUPOIL, *imperturbable*. — Qu'il me semble que si j'aurais cette indécatesse, je dépasserais les bornes d'une conversation onctueuse et tempérée.

LE PORTIER. — C'est que voilà une heure que vous êtes là, à me faire perdre mon temps pour me conter des balivernes... Qu'est-ce que vous me voulez, en définitive ?

BEAUPOIL, *sévère*. — C'ment !... Vous f...tez au-dessus de vot' vasistas : "Parlez au Concierge"; moi, j'entre, je me décarcasse l'imagination pour y satisfaire de réciproque !... et vous me traitez de baliverne... t'nez, machin cierge... vous n'êtes qu'un portier !

Et sur ce, Beau-poil se retire dignement, laissant le pipelet morfondu.

Le concierge a entendu son interlocuteur se diriger vers l'escalier.

Curieux comme la plupart de ses confrères, mâles ou femelles, il désire savoir chez lequel de ses locataires se rend le sapeur ; à son tour, il sort dans le couloir.

Il n'est pas long à apercevoir Beau-poil assis sur la première marche de l'es alier, lequel est agrémenté d'un tapis... jusqu'au premier étage seulement.

Le sapeur a retiré ses godillots et, à l'aide dudit tapis, récurve avec le plus grand soin des pieds qui—l'étoffe en porte des preuves irrécusables—ne laissent pas d'en avoir un sérieux besoin.

LE PORTIER, *virulent*. — Mais c'est indigne !... c'est abominable !... a-t-on jamais vu ?... un tapis qui vient d'être lavé !

BEAUPOIL, *montrant un autre écriteau*. — Alors, nom d'une brique, pourquoi qu'vous intentez les passants avec vos f...ues imprimeries de mon sac ?... En v'là une sacrée bagnole !... Donc, j'sais pas lire ?... Y a-t-il là-dessus : "Essuyez vos pieds, s.v.p." oui y'ou non ?... moi, du moment qu'on m'parle poliment, j'essuie... après ça, si v'voulez pas qu'on s'utilise du tapis, f'tez-y une serviette... ou vos vieux pans de chemises, m'en f...s !

Et Beau-poil, qui a reniflé ses ribouis, monte chez le commandant, non sans ébranler la cage d'escalier de juréments tonitruants contre la mauvaise tenue de cette boîte infecte.

BIBI TAPIN.

SURPRISE

Boitanssoif (se regardant dans un miroir). — C'est... c'est la première fois que... que je m'aperçois que je suis jumeau.

AU RESTAURANT

Un couple britannique s'installe et commande deux cailles. Le garçon revient au bout d'un instant.

— Il ne reste plus qu'une caille...

— Aoh ! fait l'Anglais songeur... Que va manger mon fâme ?

DEVEINE PERSISTANTE



UN CAS DÉSPÉRÉ

Elle. — Il faut demander ma main à mon père.

Lui. — Jamais.

Elle. — Pourquoi ?

Lui. — Il est si avare qu'il n'a jamais donné rien à qui que ce soit.

IMPRESSION MOTIVÉE

— Lequel de ces acteurs t'a le plus vivement impressionné ?

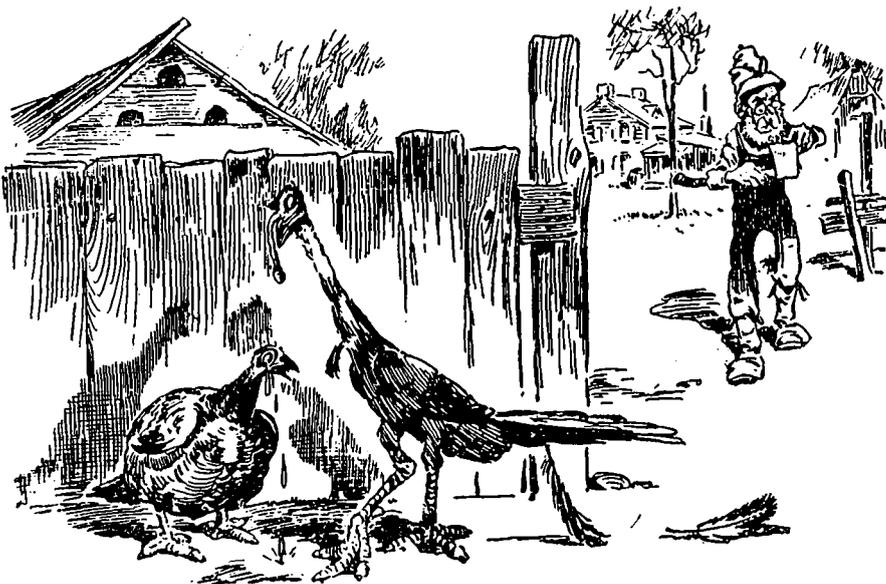
— Winderly.

— Pourquoi ?

— Il m'a donné deux billets pour le cirque.

— Il y a des fois, monsieur, que la guigne vous poursuit d'une façon cruelle. Ainsi, moi, monsieur, j'ai perdu ma femme la semaine dernière, eh bien ! j'ai perdu mon parapluie hier...

DÉVOUEMENT DE SAISON



I
La dinde.—Adieu, cher ami. Depuis longtemps le maître a les yeux sur moi et le voici qui approche.

CRÉPUSCULE

Le fleuve s'écoulait, de reflets empourpré :
Le sommet des côtes conservait la lumière
Du jour qui s'éteignait, et la nuit printanière
Apportait ses parfums et son calme azuré.

T'en sourient-ils ? la rive où nous marchions ensemble
Serpentait à travers les genêts et les thymus...
Les cloches des troupeaux animaient les lointains,
Et les nids murmuraient sous la branche qui tremblait.

Et les verts oliviers et les pins inclinés,
S'endormaient dans le ciel, où tournoyaient encore
Quelques oiseaux tardifs que le couchant colore,
Et dont le vol charmaient tes beaux yeux étouffés.

Puis le sommet des monts où règne l'asphodèle,
S'obscurcit tout à coup... les nids ne chantaient plus :
Et les astres des nuits encore irrésolus
Firent tomber sur nous leur lueur éternelle.

La nature dormait, et nos cœurs, pleins d'espoir,
Dans ce recueillement unissaient leurs prières,
Tandis qu'autour de nous les buissons de bruyères
S'inclinaient tour à tour sous la brise du soir.

JEAN RENOUARD.

Le Télégraphe sans Fil et la Marine Américaine

La réelle valeur du système Marconi pour transmettre des signaux sans conducteur entre deux navires ou bien entre un navire et la côte vient d'être de nouveau sanctionnée, il y a quelques semaines, à la suite d'expériences réalisées sous les auspices des autorités navales des Etats-Unis. Le croiseur *New York* et le cuirassé *Massachusetts* avaient été choisis pour ces essais et munis de tous les appareils Marconi. D'abord ils se tinrent à l'ancre dans la rivière Norths à 480 m de distance l'un de l'autre environ, espace qui sépare ordinairement deux navires naviguant en escadre. L'appareil transmetteur était manipulé sur le *New York* par M. Marconi lui-même et un aide sous les ordres de deux membres du Naval Board. L'appareil récepteur était installé sur le *Massachusetts* et fonctionnait sous la surveillance des aides de M. Marconi, assisté d'un membre du Bureau de l'Équipement. L'objet principal de ce premier essai était de déterminer la possibilité d'un emploi pratique de l'appareil Marconi pour transmettre des signaux à la mer entre les bâtiments d'une escadre. La première expérience consista à transmettre un article de journal d'environ 1500 mots ; cet article fut transmis et reçu sans une seule erreur à la vitesse de 11 mots à la minute. Le message transmis au *Massachusetts* fut, en second lieu, renvoyé au *New York*, les mots étant enregistrés sur un ruban qui fut gardé par les inspecteurs de la marine. Dans la seconde expérience, on envoya une série de nombres variant de longueur et qui furent reçus et enregistrés un peu plus vite que dans la précédente communication. L'expérience n° 3 comprit l'envoi d'une série de lettres écrites au hasard. La quatrième consista dans la transmission de courts messages ; dans la cinquième et sixième, on transmit des phrases usuelles du Code. Ceux-ci devaient évidemment exercer la patience et l'habileté de l'opérateur, car les mots, pour les profanes, n'avaient aucun sens ou signification. On nota une ou deux erreurs dans ces derniers essais et M. Marconi expliqua qu'ils dépendaient seulement, ainsi que la vitesse de transmission, du plus ou moins d'habitude de l'opérateur.

Le *New York* et le *Massachusetts* voulurent alors procéder à des

expériences en pleine mer. Le mercredi 1er novembre, les deux bâtiments prirent la mer. En un point situé à environ 5 milles en dehors des îles, le *New York* mouilla tandis que le *Massachusetts* continua sa route vers la haute mer et échangea des signaux avec le *New York* à des intervalles de 10 minutes. A une distance de 36 milles les messages envoyés par le *New York* s'affaiblirent et le *Massachusetts* revint pour mouiller à quelques centaines de mètres du *New York*. Afin d'essayer la possibilité d'interrompre les signaux, une station fut établie sur les îles : elle comprenait un conducteur vertical de 45 m de haut hissé sur un mât et dont l'extrémité inférieure était reliée à un appareil télégraphique de manière que, lorsqu'un message était envoyé de la station des îles, il interrompait les communications transmises en même temps dans le rayon circonferentiel des ondes électriques produites par cette station. A des intervalles réguliers, pendant que des messages étaient envoyés entre les deux navires, la station de terre envoyait des radiations interrompues et il en résultait qu'immédiatement les communications des navires devenaient inintelligibles. Un incident survint. Un homme du *Massachusetts* tomba à la mer pendant la marche du navire. Ce fait fut télégraphié au *New York* dix minutes avant que les signaux ordinaires aient pu agir, et l'homme fut recueilli par l'une des embarcations du *New York*.

Avant le commencement de ces expériences, M. Marconi avait écrit à la commission qu'il avait un appareil pouvant rendre l'interruption pratiquement impossible. On voit, en résumé, que tous ces essais sont satisfaisants. Mais quelle décision prendront la Commission d'examen et le département de la marine ? *That is the question.*

MOI D'ENFANT

Toto qui connaît les préoccupations de ses parents n'y est pas indifférent. Le soir, en faisant sa prière, il dit :

—Que le Seigneur soit loué !... et aussi la boutique dont mon papa est propriétaire, rue St-Laurent.

ENTRE COPAINS

—Tu sais, mon vieux, je viens te faire mes adieux : je m'embarque pour le Yukon, et il est probable que tu ne me reverras jamais.

—Alors, prête-moi cinq piastres !

UNE CONSOLATION

Le petit X..., que sa vie de bâton de chaise a endetté jusqu'au cou, suit avec intérêt la question de l'admission des femmes aux fonctions judiciaires et autres.

—Ce ne sera pas autrement désagréable, dit-il, d'être l'objet de poursuites de la part d'une huissière jeune et jolie !

SON BITTER FAVORI

L'Oncle Sam et John Bull étaient à causer ensemble très amicalement.

—Allons prendre quelque chose, dit l'Oncle Sam, comme il a l'habitude quand il est en belle humeur.

—C'est une riche idée, répliqua amicalement John Bull : je suggère qu'on prenne du territoire.

ÉLOQUENCE COMPARÉE

Brown.—Notre ministre nous a donné un excellent discours sur la tempérance dimanche dernier.

Smith.—Oui, j'ai entendu dire qu'il avait été tout à fait éloquent.

Brown.—Éloquent ? Mais il a été aussi éloquent que Pest la tête d'un homme le lendemain d'une bonne brosse.

DÉVOUEMENT DE SAISON — (Suite et fin)



II
Le maître.—Eh bien ! J'aurais pu parier que j'avais une dinde bien à point. Allons, ce sera pour une autre fois...

PIQUANTE AVENTURE



I



II

Recrutement de Volontaires a Londres

(Un correspondant du *Temps*, pour se rendre compte du mode de recrutement de l'armée anglaise, s'est présenté déguisé à un des bureaux d'inscription des recrues, et y a fait l'expérience suivante, que nous lui laissons raconter.)

Le sergent était un homme persuasif et plein de stratégie. En causant, il m'avait amené jusqu'à un petit couloir où j'entraî sans défiance et qui conduisait à une salle basse des casernes Saint-Georges. Il y avait dans cette salle une toise, une table, un autre sergent et plusieurs personnages assis contre le mur, et si sublimement déguenillés, si maigres et mal nourris, sauf d'heureuses et rares exceptions, que je n'aperçus du premier coup que mon faux-col sale et mon chapeau cabossé n'avaient l'air que de ce qu'ils étaient : un déguisement. Car on n'imité pas l'air pauvre !...

Tel était le gibier du jour, le résultat de la battue des sergents recruteurs. Ils avaient l'air presque heureux, ayant sauté le pas, pris la grande résolution. Il y avait aussi des jeunes gens de famille, ayant commis des erreurs un peu lourdes, qui s'enrôlent, ou qu'on enrôle ; mais ceux-là ne traînent pas au bureau. On leur aplanit la route, on dissimule leur état-civil. A cet égard, j'avais encore à apprendre. Je savais vaguement, mais je voulais me renseigner. Les choses allèrent plus vite que je ne voulais.

—...Passez sous la toise, me dit le sergent ; donnez vos noms : signez la formule.

C'était un papier bleu qui constatait la demande d'engagement et sur lequel je devais répondre aux questions suivantes : nom, âge, lieu de naissance, marié, ancien soldat. Je devais également déclarer que je n'avais pas été antérieurement, pour une cause quelconque, renvoyé du service. En cas de fausse déclaration, j'étais passible de trois mois d'emprisonnement avec travaux forcés.

Mon enquête ne me parut pas alors complètement dépourvue d'inconvénients. On dit encore aujourd'hui, pour exprimer qu'on s'est engagé : prendre le shilling, parce que, théoriquement, le sergent recruteur doit donner ou devait donner à la recrue un shilling symbole de l'achat. On ne me l'a pas offert et je ne l'ai vu offrir à personne. J'ignore si cette formalité est tombée en désuétude ou a été supprimée.

Cependant, le sergent, me montrant toujours la toise et le papier d'un air aimable, je crus gagner du temps en lui disant :

—C'est que je n'ai pas mes papiers. Je cours chercher mes papiers !

—Des papiers, répondit le sergent ; pourquoi faire ?

—Comment ! vous m'accepteriez sur une simple déclaration, sans enquête, sans acte de naissance, sans certificat de vaccination, sans rien ?

—Tout ça, c'est affaire entre vous et le médecin. Si vous êtes plus âgé qu'il ne faut pour s'engager, le docteur le verra ou ne le verra pas. Ça le regarde. Si vous n'êtes pas ce que vous dites, vous avez juré le reconnaître. Ça vous regarde.

—Écoutez, dis-je au sergent, je ne suis pas encore tout à fait décidé. Si nous allions causer autour d'un verre de whisky ? C'est moi qui paye. Je lui montrai une demi-couronne : quelque chose me faisait croire que dans le monde des recruteurs on n'est pas cru sur parole.

Nous allâmes au *Star and Carter*, qui est dans Saint-Martin's lane, et je fis servir deux scotch whisky avec de l'eau chaude. Il paraît que c'est excellent contre le brouillard. Le sergent m'expliqua tout l'intérêt que j'avais à m'enrôler.

—Écoutez, me dit-il, dans la cavalerie, l'engagement est de neuf ans, avec cinq ans dans la réserve. Dans la ligne et l'artillerie, il n'est que de sept ans, avec le même temps de réserve. Il y a même maintenant, pour l'infanterie, un engagement court de trois ans, avec neuf ans de réserve. Mais je ne vous l'indique pas, il est peu avantageux. On touche moins. Avec le service long, vous aurez, tant en solde qu'en indemnité de cantine et d'épicerie, 32 sous par jour, sur lesquels vous aurez 12 sous d'argent de poche. Et on est bien nourri, bien traité. Trois repas par jour, trois quarts de livre de viande, un pot de bière quatre fois par semaine, un terrain de foot-ball et de cricket, une glace dans la chambrée ! Et savez-vous qu'après vingt et un ans de service, c'est-à-dire si vous avez rongé trois fois, vous

toucherez, selon le grade, une pension qui peut aller de 16 sous à 6 francs.

—Au bout de combien de temps, demandai-je, peut-on devenir caporal ?

—Vous n'avez pas l'air bien débrouillard. Mettez dix-huit mois. C'est un an au moins.

—Et sous-officier ?

—Deux ans et demi ou trois ans. Mais alors c'est magnifique. Près de trois francs de paye par jour, logé comme un prince, avec le droit de se marier. Votre femme, vos enfants transportés gratis aux colonies, et des indemnités pour la petite famille. C'est la même chose pour les vieux simples soldats, du reste. Quant au mess des sous-officiers... il y a de l'argenterie.

Je commandai deux autres scotch whisky. Le sergent était de plus en communicatif. Il me dit :

—Signez la feuille. Vous êtes un gentleman. Demain après-demain, si décidément vous ne voulez pas servir la Reine, vous pouvez vous dégager pour 25 francs — juste ce que je touche par engagement ! — Et pendant trois

mois, vous pouvez encore vous racheter pour 250 francs. Après, c'est plus cher, 450 francs.

—Sergent, murmurai-je, nous sommes deux bons amis...

Il me serra la main. Pointure, neuf trois quarts. Je continuai :

—Je ne veux pas vous tromper, je suis Français. Ai-je bien le droit de servir dans les armées d'Angleterre ?

—Pourquoi le dites-vous, à moi ? s'écria le sergent indigné. Vous parlez anglais convenablement. Vous prenez un nom quelconque, pas difficile d'orthographe. Wilson, par exemple, ou Norton, ou Morton — ne prenez jamais un nom qui s'écrit de deux ou trois façons, c'est assommant pour les sous-officiers ! — Personne n'a rien à vous demander.

—Vrai ? dis-je. Mais on me ferait signer la déclaration, la déclaration comme quoi, en cas de mensonge, je suis passible de trois mois de travaux forcés. Alors, c'est pour rire, cette déclaration ? Vous ne faites jamais de recherches sur l'identité de vos hommes ?

—Nous ne sommes pas si méchants !

—Et ceux que j'ai vus tout à l'heure au bureau, il y en a qui ont donné de faux noms ?

—Probable.

—Et quand ils toucheront leur pension, au bout de vingt et un ans de service, ils la toucheront sous un faux nom ?

—Pourquoi pas ? Je vais même vous dire une chose. Une supposition que le docteur vous refuse à la visite. Eh bien, vous donnez une livre sterling à un des braves gens qui ont été jugés bons pour le service. Il vous passe sa feuille et son nom. Le tour est joué.

—Et lui, il prend mon nom ?

—Pour trois minutes. Et il va s'engager ailleurs. Ça ne le gêne pas, et ça fait un soldat de plus.

HORS LA CATÉGORIE

La gouvernante.—Allons, Alice, il est temps pour une bonne petite fille d'être au lit maintenant.

La petite Alice.—C'est vrai, mademoiselle, mais vous savez que j'ai été méchante aujourd'hui.

TOUJOURS DANS SON CHEMIN

Monsieur Taupin se plaint amèrement de la tyrannie de sa femme envers lui. Il dit qu'il demanderait le divorce si seulement elle voulait le laisser faire.

DISTRACTION D'UN EX

Le client.—Je veux un bain turc.

Le commis, (ex-vendeur chez Morgan).—Oui Monsieur. Allez-vous l'emporter avec vous ou si nous vous l'enverrons ?

A BERLIN

Premier citoyen.—Si je disais que le Kaiser est un imbécile...

Second citoyen.—Il vous le prouverait en vous envoyant en prison.

PIQUANTE AVENTURE — (Suite et fin)



III

...???



IV

...121212...

PATINS MESURE IMPÉRIALE



—Vous avez l'air surpris, monsieur Johnson ; mais que voulez-vous, les manufacturiers font les patins si petits que j'ai dû me pourvoir à ma façon, sans quoi il m'aurait fallu renoncer à mon sport favori.

MATERNELLE

*C'est à toi que je songe en cette nuit pieuse
Où s'élevaient des voix, d'imperceptibles bruits,
Où l'étoile scintille, où la nature heureuse
Semble bénir l'auteur et des jours et des nuits.*

*Tendre est l'éclat du ciel en ces nocturnes fêtes ;
Le regard de l'étoile est un regard de sœur ;
Les constellations rayonnant sur nos têtes
Imprègnent l'Univers de calme et de douceur !*

*C'est à toi que je songe, toi qui fus ma mère,
Moi qui conserve encore un débris de ta Foi !
Cette émanation, hélas ! trop éphémère,
Cette émanation d'en haut, n'est-ce pas toi ?*

*Ne subirais-je pas ta céleste influence,
Et ton âme invisible en planant dans l'Ether
Ne descend-elle pas de l'empyrée immense
Pour consoler un peu le fils qui te fût cher ?*

*O nuits, sérénités dont les vœux sont avares,
Pourquoi, pourquoi ne pas plus souvent resplendir !
Les instants d'idéal, pourquoi sont-ils si rares ?
Pourquoi ce qui commence, hélas ! doit-il finir ?*

V. ROGER-LACASSAGNE.

La Banquette de Wagon Humanitaire

Un inventeur français, M. Ragon, vient de proposer aux Compagnies de chemin de fer l'adoption de nouveaux sièges de wagons qu'il a baptisé du nom de "banquette humanitaire".

M. Ragon a remarqué, en consultant de cruelles statistiques, que, lorsque se produisent les tamponnements et télescopages de trains auxquels nous exposons l'amour de plus en plus immodéré des voyages, une grande partie des victimes sont blessées aux jambes. Il n'en peut pas être autrement puisque, dans les inconfortables compartiments des wagons de l'ancien système, on se trouve assis entre deux banquettes rigides exactement disposées, lors de l'aplatissement du wagon, pour "faucher" les jambes des voyageurs. Les gens qui aiment à plaisanter de tout ne manquent pas de dire qu'il suffit de choisir comme "vis-à-vis" quelque bon gros personnage destiné par sa nature à servir excellemment de tampon. Mais on ne choisit pas toujours aisément le vis-à-vis, et, si l'on se trouve, au cours du sinistre, en face de quelque personnage maigre, squelettique, atrabilaire, c'est un bris de jambes inévitable et compliqué, auquel on ne saurait se soustraire ; dans les cas les plus favorables, les tibias des patients sont fâcheusement égratignés.

L'inventeur propose d'y remédier par l'emploi de banquettes élastiques.

Au lieu des planches rigides qui constituent le *substratum* des banquettes, il place des lames de bois disposées horizontalement et séparées les unes des autres par des ressorts : les extrémités de ces lames sont armées de sabots métalliques, lesquels glissent, par un becplat, entre deux cornières boulonnées intérieurement contre les parois du wagon. De temps à autre, un graissage discret des sabots assurerait le bon fonctionnement.

Dès lors, le fonctionnement se comprend tout seul. Le train est abordé, le wagon est aplati, les banquettes, au lieu de résister, se replient en arrière, et l'on est charmé de voir sortir des débris de compartiments les voyageurs émus mais debout sur leurs jambes intactes.

Dans le cas d'aplatissement total du véhicule, ce serait encore une chose utile que de pouvoir refouler les débris de banquettes et retirer, avec une certaine facilité, les corps des blessés.

TROP OCCUPÉ

Le visiteur.—Très occupé ?

Le journaliste.—Tellement occupé à écrire que je n'ai pas même le temps de penser.

HATEZ-VOUS LENTEMENT

Monsieur (s'éveillant lentement).—Quelle heure est-il ?

Madame.—Il y a encore trois minutes pour le train.

Monsieur.—Dis à Marie de se dépêcher de préparer le déjeuner.

PEUT-ÊTRE BIEN

Les petits pieds conviennent aux femmes parce que, je suppose, les petits pieds froids sont mieux que les grands pieds froids.

PRUDENT

—J'ai souffert de la dyspepsie pendant dix ans et je ne l'ai pas dit. Peu de personnes le savent.

—Bien, il n'y a pas beaucoup de sympathie pour cela.

—Non, mais il y a tant de remèdes.

ENTRE DOCTISSIMI

Le premier savant.—La science, monsieur, n'est encore qu'à l'enfance.

Le second savant.—C'est possible, mais vous avouerez que c'est un bébé terriblement précoce.

INDICE INFALLIBLE

—Taupin n'est pas en bons termes avec sa femme, je crois.

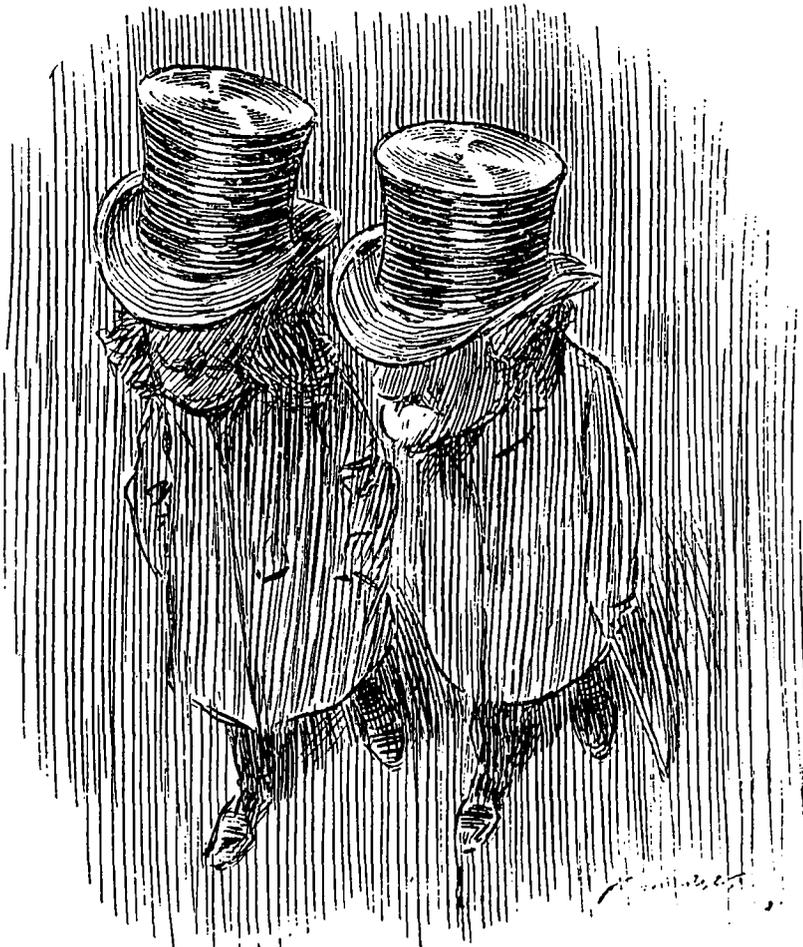
—Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

—Je remarque qu'il lui porte beaucoup d'attentions en public.

Il y a des pays où le pire gouvernement est toujours celui qu'on a.

G.-M. VALROUR.

AMUSEMENT NOCTURNE



Premier médecin.—Je viens justement de perdre un excellent client et je sens le besoin de me récréer un petit peu pour chasser le chagrin.

Second médecin.—Venez à mon bureau, car je me dispose justement à faire des expériences sur un chien de race pour résoudre un problème.

HÉRÉDITAIRE



Le médecin. — Oui, madame, votre maladie est héréditaire.

Elle. — Que dois-je faire ?

Le médecin. — Il faut attaquer le mal à sa source. Dites à votre père de prendre de suite des bains de soufre.

MENDIANT ESPAGNOL

Une bien jolie historiette me fut contée hier, à l'heure de la troisième absinthe, par mon ami Sancho Pança, qui a beaucoup voyagé.

Or donc, ceci se passait au pays catalan — le pays des couteaux. — Un mendiant avait élu domicile sur la dix-septième marche de l'église, et depuis un temps immémorial, il prélevait à cette place la dime sur les passants généreux.

Un habitué, un fervent, venait chaque jour implorer le Seigneur, et régulièrement, en passant devant le mendiant, il laissait choir dans sa sébile un décime.

Un jour il tomba malade et une semaine durant, obligé à garder le lit, il dut manquer l'office.

Lorsqu'il fut rétabli, il courut à ses dévotions ; comme il passait devant "son pauvre", il lui distribua son obole habituelle.

Tandis qu'il se préparait à rentrer dans l'église, le mendiant l'agrippa par le pan de son manteau : Pardon, signor cabarello, mais vous avez une petite dette envers moi. — Allons donc, fit l'idalgo interloqué, tu veux rire ? — Mais si ! mais si ! vous aviez l'habitude de me donner dix centimes par jour et vous êtes resté huit jours sans venir. C'est donc seize sous dont vous m'êtes redevable !!!

Et, comme le distributeur d'aumônes furieux l'envoyait à tous les diables, le mendiant, très digne, lui rendit son décime, et se drapant dans son manteau troué... et dans sa dignité : "Eh bien ! signor, puisqu'il en est ainsi, vous pouvez chercher un autre pauvre !!!"

SAISIE POSTHUME

Chacun doit savoir que Shéridan, célèbre poète, orateur, homme d'état anglais, qui joua de son temps un rôle très actif et très important, devait aux désordres de sa vie privée d'être sans cesse en démêlé avec ses créanciers.

Le jour où en l'enterra (1816) au moment où on allait enlever le cercueil, pour le mettre sur le char qui devait le conduire au cimetière, un homme fort bien mis, paraissant profondément affligé, entra dans la pièce où se trouvait une nombreuse assistance composée de l'élite des trois royaumes. L'homme s'avança et demanda, par grâce particulière, qu'il lui fut permis de contempler une dernière fois les traits de son malheureux ami. Cette grâce fut accordée à ses vives instances ; l'on dévissa le couvercle du cercueil, et le visage de Shéridan fut mis à découvert. Mais quelle fut la surprise et l'indignation des assistants, lorsque l'individu en question, tirant de sa poche un mandat de prise de corps obtenu pour dettes, déclara qu'il opérât la saisie du cadavre de Shéridan.

M. Canning et lord Sydmonth, qui étaient au nombre des personnages réunis autour du cercueil, se retirèrent avec l'officier de justice et soldè-

rent de leurs deniers la dette réclamée, qui s'élevait à environ 500 livres sterling.

Le rédacteur de la *Revue britannique*, qui rapporte ce fait dans une de ses livraisons de 1825, met en note à propos du mot *dévissa* que nous avons souligné, que "en Angleterre, la coutume est de *visser* et non de *clouer* le couvercle des cercueils, afin d'épargner aux membres de la famille le bruit lugubre des coups de marteau frappant sur les clous."

Or, ce simple détail, qui caractérise bien l'esprit normalement pratique des Anglais, n'a été adopté que bien plus tard chez nous, où il est maintenant à peu près général. Mais pour peu qu'on date seulement du milieu de ce siècle, on peut avoir le souvenir de ces terribles coups de marteau, qui, depuis longtemps, n'étaient plus connus des Anglais.

COMME LES ENFANTS

— L'automobilisme n'est encore que dans l'enfance.

— Espérons alors qu'en grandissant il fera moins de bruit.

PASSABLEMENT CELA

— Quelle est la femme idéale ?

— Celle qui croit avoir un mari idéal.

A LA RÉCEPTION OFFICIELLE

— Je vous prenais pour un ministre.

— Je suis son tailleur.

— Alors, ça va bien : moi, je suis son bottier...

UN CHOIX POUR ELLE

Brigide. — J'ai, monsieur, j'ai que je ne puis m'entendre avec votre femme.

Le maître. — Il est regrettable que je n'aie pas su cela dans le temps ; j'aurais pu choisir une femme qui vous aurait été agréable.

Brigide. — Que voulez-vous... Nous sommes tous exposés à commettre des erreurs.

A L'ŒIL A TOUT

— Le Docteur XXX est le seul homme du quartier qui ne fait pas enlever la neige sur son trottoir.

— Il connaît la valeur commerciale des pieds humides.

SUR LA GLACE



— Il faut me promettre, monsieur Petit, que vous ne me laisserez pas choir (M. Petit se hâte de promettre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 13 JANVIER 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

XIII

LA FEMME DU RÊVE

(Suite)

Elle veilla à ne laisser entrer aucun visiteur.

Il n'y eut d'exception pour personne, pas même pour Mme de Fallière et Lucile.

D'instinct, elle préservait sa bienfaitrice contre les tourments qui pouvaient lui venir du dehors.

Un après-midi que bonne maman sommeillait dans son grand fauteuil, le dos tourné à la fenêtre, Rose entendit qu'on introduisait quelqu'un au salon.

Toujours sur le qui-vive, elle se glissa dans l'antichambre.

— Qui est là ? demanda-t-elle à la domestique.

— Une dame âgée. Elle a les cheveux tout blancs.

— Son nom ?

— Elle n'a pas voulu le dire.

— Pourquoi l'avez-vous fait entrer ?

— Oh ! elle connaît la maison. Elle ne m'a pas laissé le temps de lui répondre. Elle a pénétré dans le salon, s'est assise, et m'a dit d'un ton de commandement : "Prévenez Mme Petitot que je suis là et qu'il faut que je lui parle de suite."

— C'est bien, je m'en charge.

Une femme à cheveux tout blancs ?

Il en était déjà venu une quelques mois auparavant.

Rose ne l'avait pas oubliée.

Même elle y pensait souvent, quand le souvenir du cauchemar qui l'avait obsédée toute une nuit hantait ses veilles.

Que voulait-elle donc, cette femme ?

Rose se sentit envahie par l'apprehension de l'inconnu, du mystérieux.

Elle dut s'asseoir un instant dans l'antichambre, pour reprendre son sang-froid, lutte contre les funestes pressentiments que rien de sérieux ne justifiait.

L'énergique enfant eut bientôt raisons des craintes qu'elle attribuait à une surexcitation nerveuse.

Redevenue calme, elle entra au salon.

La visiteuse demeura immobile sur chaise, et son regard dur se fit étrangement curieux.

Rose eut un mouvement de recul.

L'aspect de cette femme, dont les traits trahissaient des tortures morales, la glaçait d'épouvante.

Oui, c'était bien l'apparition du rêve où elle avait assisté à la sortie de prison d'une criminelle graciée au bout de vingt années passées hors du monde, dans l'enfer du bagne !

La visiteuse devina-t-elle enfin le sentiment de crainte qu'elle inspirait à l'enfant ?

Son visage se crispa dans un sourire forcé, ses yeux perdirent de leur éclat métallique.

Elle se leva, et d'une voix douce, dont le timbre rappela à Rose des souvenirs confus, inextricables :

— C'est à ma mademoiselle Rose, dit-elle, que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, madame.

Allant droit au but :

— Vous désirez voir Mme Petitot, ajouta Rose. Ce n'est possible ni aujourd'hui ni demain. Il faudra attendre quelques jours. Mme Petitot est malade et le docteur lui défend de recevoir qui que ce soit.

La femme aux cheveux blancs ne se contenta pas de cette réponse. Elle se rassit, et reprenant son air d'implacable dureté :

— Je sais que Mme Petitot est en convalescence et que, par conséquent, elle ne peut me recevoir. L'affaire pour laquelle je viens ne souffre aucun retard. Veuillez m'annoncer.

Rose se sentait dominée par une volonté plus forte que la sienne.

— Mme Petitot n'a point de secrets pour moi, dit-elle. De quoi s'agit-il ?

— D'une affaire qui ne regarde que cette dame et moi.

— En ce cas, je vous le répète, il faudra revenir. Mais, d'abord, veuillez me dire votre nom ?

— Je suis la femme aux cheveux tout blancs, la femme qui a souffert et qui souffre encore les tortures. A ce signalement, votre bienfaitrice me reconnaîtra.

Votre bienfaitrice ! . . . cette femme n'ignorait donc pas le lien qui unissait Rose à l'octogénaire ?

— Je vous étonne, dit la visiteuse, à qui rien n'échappait des pensées de l'enfant. Est-ce que tout le monde ne sait pas à Château-roux que vous êtes la fille adoptive de Mme Petitot et que vous méritez, par votre reconnaissance, tout ce qu'elle fait pour vous ?

— Je suis vraiment désolée, madame, dit enfin Rose ; mais, pour aujourd'hui, il m'est impossible de vous donner satisfaction. Mme Petitot va mieux, c'est vrai ; ce mieux, nous l'avons obtenu à force de lui épargner toute préoccupation, toute contrariété. Si j'en juge par le mystère dont vous enveloppez votre démarche, il s'agit d'une affaire qui serait de nature à troubler le calme recommandé expressément par le médecin. Faites-moi la grâce de revenir la semaine prochaine. D'ici là, j'aurai préparé Mme Petitot à votre visite.

La femme aux cheveux blancs pencha la tête et resta une demi-minute les yeux fixés à terre :

— Puisque vous l'exigez, dit-elle, j'attendrai quelques jours ; mais, passé ce délai, il faudra que je voie absolument cette bonne dame, et aucune volonté humaine ne saura m'en empêcher.

Elle se dirigea vers la porte, salua Rose qui s'était écartée, elle lui jeta ces mots en sortant :

— Je regrette de troubler votre bonheur, mademoiselle, mais il n'y a pas que vous, en ce monde !

C'était pour Rose, le langage d'une folie. Comment l'expliquer autrement !

Elle ne se rassura qu'en attendant se refermer, derrière la visiteuse, la porte de la grille d'entrée.

Fort heureusement, Mme Petitot n'avait rien entendu.

Rose qui, quelques instants auparavant, travaillait à une aquarelle représentant un bouquet de pensées fraîches recueillies, reprit tout doucement sa place devant son chevalet.

Mais elle eut beau consulter ses chères fleurs, dont les couleurs harmonisées la captivaient tout à l'heure, elle ne put donner un coup de pinceau.

Découragée, elle demeura longtemps immobile, songeant à cette femme, se rappelant les moindres circonstances du rêve où elle croyait l'avoir vue pour la première fois.

Elle fermait les yeux, évoquait l'image terrible.

Et elle fut bien obligée de reconnaître que, à part les cheveux blancs et la physionomie fatale, il n'y avait entre le fantôme et la réalité qu'une vague ressemblance.

— Cette femme est malade d'esprit, se dit-elle enfin ; mais je ne le suis guère moins d'attacher de l'importance à un cauchemar.

Depuis que Rose prenait ses repas dans la chambre de bonne maman, elle avait peu d'occasions de voir Pierre et de s'entretenir avec lui.

Ce jour-là, elle fut le trouver à la salle à manger, comme il achevait de déjeuner.

— Bonne maman, lui dit-elle, va beaucoup mieux. Le docteur Cartier m'a assuré qu'elle pourra sortir en voiture dans deux ou trois jours.

— Oui, il me l'a annoncé ce matin, en ajoutant que c'était à toi qu'il fallait attribuer ce rétablissement inespéré.

— Le docteur exagère mon influence. J'ai simplement suivi ses recommandations. J'ai évité à bonne maman tout ennui, toute fatigue. A ce propos, j'ai une confidence à te faire et un conseil à te demander.

Et elle lui raconta l'étrange visite de la femme aux cheveux blancs.

Toutefois, elle ne lui parla pas de son rêve, étant certaine qu'il la blâmerait de se préoccuper de semblables chimères.

— Crois-tu, demanda Pierre, que Mme Petitot connaisse cette femme ?

— Elle l'a déjà reçue une fois en mon absence : je me suis croisée dans la cour avec elle, comme je revenais de chez Mme de Fallière. Elle m'a dévisagée, et son regard dur, un peu égaré, m'a fait peur.

— Bah ! tu es si impressionnable ! . . .

Rose lui posa cette question :

— Bonne maman, qui ne te cache rien, ne t'aurait-elle point parlé de cette femme ? . . .

— Jamais !

— C'est étrange.

Il réfléchit un instant et fit un geste signifiant qu'il ne fallait pas attacher grande importance à cet incident.

— C'est sans doute une malheureuse qui a besoin d'être secourue ; et, comme tu lui refusais d'annoncer sa visite, elle aura eu un mouvement de mauvaise humeur contre toi ; de là cette sortie qui prouve une nature envieuse et emportée. Il faut être indulgent pour les pauvres : la misère détraque l'esprit le plus solide et vicie le cœur le plus sain.

Puis, changeant de conversation :

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.

—J'ai hâte que notre bonne petite existence d'autrefois recommence. Tu ne t'aperçois pas que je maigris depuis que je mange tout seul, comme un ermite malgré lui. Les plats ne font que passer devant moi, rien ne me tente. Je m'ennuie de vous. Sans compter que je n'ai aucune distraction en dehors. Ce pauvre Maxime me fait pitié ! Le chagrin est plus fort que sa volonté. Il y laissera sa jeunesse.

—Chacun a ses peines, se contenta de dire Rose. Excuse-moi, mais il faut que je retourne auprès de bonne maman.

—Pas avant que je ne t'aie embrassée.

Elle lui donna son front, mais il préféra les joues et y imprima un double baiser où il y avait plus que de l'amour fraternel.

Sur le pas de la porte, Rose se retourna et lui fit une moue significative.

—Décidément, se dit-il, elle ne veut plus que je lui parle de Maxime.

Quant à Rose, la conclusion de Pierre sur la femme aux cheveux blancs lui avait paru très logique.

Elle se promit de suivre simplement son conseil.

XIV

PAUVRE MÈRE

Or, chaque jour, c'était à la maison une procession d'amis qui venaient prendre des nouvelles de l'octogénaire.

Mme Petitot tenait à ce qu'on lui présentât les cartes laissées par les visiteurs.

Un soir, elle tressaillit en trouvant, parmi ces cartes, la suivante : JACQUES BRÉMOND, INGÉNIEUR AGRONOME, rue de Chevreuse, 48, Paris.

L'aventurier était donc de retour à Châteauroux.

Elle dissimula son trouble et déchira la carte.

Ainsi ce misérable était venu prendre des nouvelles de l'amie de sa prétendue mère.

Dans quel but ?

Ce n'était évidemment pas Mme de Fallière qui l'en avait chargé, puisqu'elle envoyait tous les jours sa domestique aux informations et que Rose écrivait fréquemment à Lucile, pour la tenir au courant.

Selon toute probabilité, Jacques Brémond n'avait d'autre but que de préparer ses entrées chez Mme Petitot.

Méditait-il de se rapprocher de Rose ? . . .

Césarine, dans un moment de faiblesse maternelle, ne s'était-elle point révélée à lui ? . . .

Et la pauvre Mme Petitot déplorait son grand âge, l'empêchement où elle était d'aller se renseigner par elle-même, de se mettre à la recherche de Césarine . . .

Elle réfléchissait à ces graves difficultés, lorsqu'un matin, la femme de chambre lui présenta un bouquet qu'un commissionnaire venait d'apporter pour elle.

Rose se trouvait en ce moment à l'atelier, où sur la volonté expresse de sa bienfaitrice, elle avait réintégré son chevalet.

Une lettre se trouvait fichée dans le bouquet.

Ce n'était pas la première fois que Mme Petitot recevait des fleurs envoyées par une amie. Sa jardinière se renouvelait constamment de ces souvenirs qui font plaisir aux malades.

L'octogénaire prit la lettre et, du premier regard jeté sur l'enveloppe, constata que l'écriture lui était inconnue.

Cette écriture, épaisse, inhabile, tremblée, indiquait une inexpérience complète de la plume.

Très intriguée, Mme Petitot se hâta de déplier le billet.

—Ah ! fit-elle en apercevant la signature : Césarine.

Et, tout de suite, elle se demanda pourquoi la Rassajou avait employé ce subterfuge, alors que rien ne l'empêchait de lui écrire ou même se présenter à elle.

Très émue, le cœur oppressé par une angoisse indicible, elle commençait à lire le billet, lorsque Rose entra soudain.

Elle n'eut que le temps de chiffonner le papier et de le cacher. Mais, malgré sa rapidité, le mouvement avait été surpris par la jeune fille.

Rose l'enveloppa d'un regard où se peignait autant d'inquiétude que de tendresse.

—Tiens, fit-elle, on vous a envoyé un bouquet ? . . .

—Oui, mon enfant . . . Mes amis me gênent et je ne pourrai jamais . . .

Elle n'acheva pas ce petit mensonge.

Se sentant défaillir, elle demanda à Rose la potion calmante

qu'elle avait en permanence sur sa table de nuit. Elle en prit une cuillerée et en éprouva de suite le bienfait.

—Retourne à ton atelier, dit-elle, je vais sommeiller un peu dans mon fauteuil. Va mon enfant.

Rose obéit.

Mais la manœuvre de bonne maman ne lui avait pas échappé.

Elle était certaine que sa bienfaitrice avait trouvé un billet dans le bouquet, qui, enveloppé de papier blanc, semblait sortir de chez un jardinier fleuriste et prouvait que l'envoyeur n'était pas des intimes de la maison.

Très anxieuse, elle rentra à l'atelier ; puis, sortant par une porte qui donnait sur l'antichambre, elle courut demander des renseignements à la femme de chambre.

Tout ce qu'elle put savoir, c'est que le bouquet avait été apporté par un commissionnaire inconnu.

Elle retourna à l'atelier et s'y tint, inoccupée, songeuse, attendant que, suivant son habitude, madame Petitot la fit demander.

Cependant, l'octogénaire avait pris connaissance du billet ainsi conçu :

" Bonne Madame,

" Je suis venu la semaine dernière pour vous voir et vous demander un service pressant.

" Rose m'a dit que vous étiez souffrante et a refusé de vous prévenir de mon arrivée.

" J'ai insisté et même, je me suis un peu fâchée.

" Excusez-moi, bonne madame, je n'ai pas toujours ma raison. J'ai tant souffert toute ma vie et j'ai encore tant à souffrir.

" Ce billet est pour vous prévenir que je serai ce soir chez vous, à cinq heures précises, et que, si votre santé vous le permet, je vous serai très obligée de me recevoir.

" Votre reconnaissante,

" CÉSARINE."

Ce billet, dont nous avons rectifié l'orthographe, fit la meilleure impression sur l'esprit de Mme Petitot.

—Un moment qu'elle a un service à me demander, se dit-elle, c'est qu'elle n'a rien à se reprocher à mon égard.

Cependant, la crainte de l'inconnu lui oppressait le cœur.

Et ce qui lui causait le plus d'appréhension, c'était de savoir Jacques à Châteauroux.

Sans doute il s'y trouvait à l'insu de Césarine ; mais une fatalité pouvait les faire se rencontrer et compliquer encore la situation.

Avant tout, il importait d'éloigner Rose.

Mme Petitot la fit appeler.

—J'ai bien reposé, lui dit-elle. Ça va de mieux en mieux, et demain j'espère rendre une visite ou deux. En attendant, tu m'obligerais d'aller cet après-midi chez le docteur Cartier et prendre des nouvelles de sa mère, qui est, m'a-t-il dit, très souffrante.

Elle avait beau jouer en perfection sa petite comédie, elle laissait percer de l'agitation.

Ses vieilles mains tremblaient, ce qui, chez elle, était un indice certain d'émotion contenue.

Rose, beaucoup trop discrète pour risquer une question impertinente, se contenta de dire :

—J'aimerais mieux ne pas sortir aujourd'hui, bonne maman, car, malgré ce que vous pensez de votre santé, je ne vous trouve pas aussi bien qu'hier.

—Tu te trompes, mon enfant. Et puis, je tiens absolument à ce que tu fasses cette visite.

Rose se demandait avec raison si ce désir de l'éloigner n'avait pas pour motif le mystérieux billet.

Elle remarqua que le bouquet était resté abandonné sur la table. Elle le fit observer.

—C'est pourtant vrai, fit Mme Petitot.

Et elle rangea le bouquet dans un vase.

La première pensée de Rose fut de prévenir Pierre ; mais elle n'avait rien de précis à lui dire pour justifier ses craintes.

Et puis il lui répugnait de trahir un secret que sa bienfaitrice ne croyait pas devoir lui confier.

Elle se résigna à faire la visite exigée ; mais que le temps lui parut long auprès de Mme Cartier et combien elle s'y montra distraite !

A cinq heures sonnantes, Césarine se faisait annoncer à Mme Petitot, qui donna l'ordre de l'introduire immédiatement dans sa chambre à coucher.

En trouvant l'octogénaire allongée dans son grand fauteuil, le visage amaigri, les yeux entourés d'un cercle de bistre, la Rassajou eut dans le regard une expression de profonde pitié.

Elle prit place sur le siège que lui désignait Mme Petitot.

—Encore une fois, dit-elle, excusez-moi, bonne madame, excusez-moi, bonne madame, de venir troubler votre repos.

—Vous avez bien fait, Césarine, de me prévenir. Comme cela, j'ai pu m'arranger de façon à me trouver seule. Rose ne reviendra que dans une heure ; nous avons donc tout le temps de causer.

Le nom de Rose ne sembla produire sur cette étrange mère aucune impression.

—Donc, fit Mme Petitot, vous avez un service à me demander, Césarine ?

—Oui, bonne madame, et j'en suis toute honteuse après avoir refusé vos bienfaits.

—Je prévoyais que vous auriez besoin de moi et j'ai déploré votre excès de délicatesse et de fierté.

Oh ! dans ma situation si basse, si avilie, on n'est jamais trop fière.

Mme Petitot admirait la grandeur de ce langage chez cette femme que la justice des hommes avait retranchée du monde, comme indigne, pendant vingt années.

—De quoi s'agit-il, demanda-t-elle avec une extrême bienveillance.

—J'ai besoin d'argent, oh ! non pour moi, car je gagnerai toujours ma vie ; l'ouvrage ne me fait pas peur.

Pour qui donc la malheureuse, dominant ses scrupules, s'abaissait-elle jusqu'à demander un secours d'argent ? Était-ce pour son fils !

Mais... Jacques Brémont ne devait manquer de rien !... A moins d'un gaspillage sans excuse, il ne pouvait avoir épuisé en si peu de temps les vingt mille francs que son maître lui avait remis....

Pourtant, ne venait-il pas encore de soutirer à Mme de Fallière quelques billets de mille francs, sous prétexte de payer ses dettes ?

Le misérable était donc l'esclave de passions ruineuses !...

—Puis-je savoir, demanda Mme Petitot, en faveur de qui vous avez pris la peine de venir jusqu'ici ?

—En faveur d'une personne qui m'est chère et que je veux sauver du désespoir. Je ne puis vous en dire davantage. Excusez-moi, bonne madame, c'est encore un secret de famille.

Mais Mme Petitot, quel que fût son désir de s'assurer le dévouement de Césarine, n'était pas disposée à entretenir les passions de Jacques Brémont.

—S'il s'agit de votre fils, dit-elle d'une voix brève, je refuse. A vous, tout ce que vous voudrez ; pour lui, rien ! plus jamais rien !

La Rassajou, atteinte au cœur par cette déclaration catégorique, dardait des yeux perçants sur l'octogénaire.

—Alors, balbutia-t-elle, vous savez donc, bonne dame, que Jacques est indigne de vos bienfaits !...

—J'en ai la preuve.

Des larmes vinrent aux yeux de Césarine ; un sanglot s'échappa de sa gorge.

Portant son mouchoir à ses yeux :

—Quand je suis sortie de là-bas, dit-elle, je croyais bien, après avoir tant pleuré, que la source de mes larmes était tarie pour jamais. Et voilà que je pleure encore, tous les jours, oui, bonne madame, tous les jours que Dieu fait.

—Et c'est votre fils qui en est cause ?

—Hélas ! il y a des moments où je regrette la tranquillité du cachot, le silence imposé par les règlements, la vie de l'animal qui recommence le lendemain ce qu'il a fait la veille et ce qu'il en sera toujours ainsi jusqu'à la fin. Ah ! pourquoi ai-je résisté à ce supplice, pourquoi ne me suis-je pas éteinte, comme tant d'autres, brisée par la démence. Mais non, un espoir me soutenait : je voulais revoir mon fils, instruit, heureux ; je voulais me mêler à son existence, me réjouir de ses bonheurs, veiller sur lui et, de pauvre mère que je suis et qui se cache honteusement, me transformer en ange gardien, moi, la condamnée, la maudite !

La souffrance de cette femme était trop violente, trop réelle, pour laisser Mme Petitot indifférente.

Mais l'octogénaire s'était tracée, depuis le matin, un plan de conduite qu'elle était décidée à suivre, quoi qu'il dût lui en coûter.

Elle tenait la Rassajou, peut-être ne la reverrait-elle pas de longtemps, il fallait en finir avec le scélérat dont l'impudence menaçait tant d'existences précieuses !

—Alors, ma pauvre Césarine, dit Mme Petitot, vous avez réussi dans vos projets ? Vous vous êtes rapprochée de votre fils ?

—Oui, madame, non sans peine.

—Et... il ne se doute pas que vous êtes sa mère ?...

—Sa mère ! Mais vous ne sauriez vous imaginer la folie de son orgueil. Il se croit issu d'une grande famille ; il est convaincu de sa supériorité, il répète à tout instant qu'il est fait pour commander. Moi, sa mère ? mais il me renierait !

—Et vous avez sans doute eu l'occasion de lui prouver votre affection ?...

—Oh ! oui, madame, bien des fois.

—Et il n'en a tenu aucun compte ?

La Rassajou garda un silence qui prouvait de quelle ingratitude Jacques Brémont était capable.

L'heure s'avavançait. On n'avait plus de temps à perdre.

Au tintement de la pendule, Césarine se redressa, pressée, elle aussi d'en finir.

—Quoi qu'il soit, bonne madame, dit-elle, ce n'est pas pour mon fils que je viens recourir à votre générosité. C'est pour une personne

qui m'est au moins aussi chère que lui. Je vous en supplie, ne m'en demandez pas davantage.

Ces paroles étaient bien faites pour intriguer l'octogénaire.

Cela se voyait dans ses yeux, sur toute sa physionomie.

Césarine s'empressa d'ajouter :

—Oh ! bonne madame, n'allez pas supposer... ce qui n'est pas. L'argent que je vous demande tombera en bonne main et sera employé d'une façon utile. Et pour que vous n'ayez aucun regret, sachez que cet argent empêchera sans doute des malheureux dignes d'intérêt de s'abandonner au désespoir.

—Je n'ai jamais refusé de tels secours, dit Mme Petitot ; mais, en pareil cas, on aime à savoir à qui on a affaire.

—En ce cas, n'en parlons plus, fit Césarine qui paraissait profondément accablée.

L'octogénaire ne voulut pas la désespérer. Cette femme avait donné trop de preuves d'implacable volonté pour qu'on pût espérer d'elle la moindre faiblesse : elle ne dirait rien de plus !

—Ma pauvre Césarine, déclara Mme Petitot, je respecte votre secret et je suis convaincue de votre bonne foi.

—Merci, oh ! merci madame.

—Quelle somme vous faut-il ?

—J'ai calculé au plus juste et pourtant je n'ose.....

—On croirait que vous ne me connaissez pas, Césarine, interrompit Mme Petitot. Pas de fausse honte. De combien avez-vous besoin pour les personnes qui vous sont si chères ?.....

—Deux mille francs... C'est beaucoup.....

—Mais non. Je vais vous en remettre deux mille cinq cents. Comme cela, vous serez à l'aise.

Elle ouvrit un tiroir de son secrétaire et en sortit la somme en billets de banque.

—Voilà, Césarine, et quand vous aurez besoin de moi, ne vous faites aucun scrupule. Pourquoi pleurez-vous ?

Césarine s'essuya le yeux :

—Cela fait tant de bien de pleurer, dit-elle. Que vous êtes bonne et que je suis contente de savoir que Rose est pour vous ce qu'elle doit être.

C'était la première fois qu'elle parlait de sa fille.

—Oui, certifica Mme Petitot, vous m'avez donné un trésor que tout l'or du monde ne pourrait remplacer.

Mais, par une pensée d'égoïsme bien explicable, elle regrettait déjà d'avoir fait l'éloge de l'enfant.

Et elle interrogea du regard cette mère, dont elle redoutait la juste revendication.

Pas un muscle ne tressaillit sur le visage de la Rassajou.

Avait-elle donc sacrifié sa fille à son fils ? Ne viendrait-elle jamais sur une décision que la nature aurait dû annuler ?.....

Mme Petitot tremblait à cette pensée.

Aussi, s'abstenait-elle de dévoiler l'infamie de Jacques de peur de détacher de lui Césarine.

Mais la Rassajou l'obligea à cette confidence en la questionnant à son tour :

—Ainsi donc, bonne madame, vous n'ignorez pas que Jacques a commis bien des fautes. Vous m'obligeriez de me dire ce que vous savez ; car, moi, pauvre femme, obligée de me taire devant lui, je n'apprends rien que du hasard, et je ne puis pas toujours préserver mon fils de lui-même.

—Ce que je sais ? s'écria Mme Petitot, je sais que Jacques Brémont est un imposteur et qui commet en ce moment la plus indigne des bassesses !

—Oh ! mon Dieu, c'est donc bien grave ? Parlez, bonne madame ; il est peut-être temps de le sauver. Sans moi, et sans qu'il s'en doute, il se serait déjà perdu sans retour. Il se perdra, le malheureux !

Et elle ajouta, les yeux dilatés par l'épouvante :

—Il finira comme son père !

Ce mot, échappé à la conscience de Césarine fut une révélation pour l'octogénaire : Jacques Brémont, ce n'était pas seulement l'escroc cupide qui combine d'horribles machinations pour s'emparer d'une fortune, il pouvait devenir criminel, comme son père, l'assassin de l'ambargo sanglante de Genty-les-Loups !

Et le visage malade de cette pauvre Mme de Fallière, qui avançait de cent mille francs, après elle l'infâme exploitateur de sa crédulité, lui apparut, en imagination, plus pâle que jamais, portant sur ses traits crispés les symptômes de l'agonie.

Rapidement, elle dévoila l'infâme imposture.

La Rassajou l'écouta sans l'interrompre. On voyait, qu'elle fixait dans sa mémoire les détails de cette révélation.

—Oh ! mon Dieu, s'écria-t-elle, il s'est donné une mère, non pour l'aimer, mais pour l'exploiter ; mais j'ai le moyen d'empêcher le crime de s'accomplir.

—Le crime, elle le prévoyait déjà, l'infortunée !

—Quel moyen ? demanda Mme Petitot

—Je connais, moi, le véritable fils de Mme de Fallière.

—Marcel, n'est-ce pas ?

—Oui, madame, Marcel ; ce ne peut être que lui.
 —Il a été élevé avec Jacques à l'institution Lambert ?
 —Oui, madame.
 —Et tous deux se sont liés d'amitié ?
 —Autant que leur nature si indifférente le permettait.
 —Mais comment, demanda Mme Petitot, révélez-vous l'impos-
 ture à Marcel sans compromettre votre fils ?
 —Là est la difficulté. J'y réfléchirai, j'agirai pour le mieux.
 —Ne faites rien sans m'avoir consultée. Écrivez-moi
 —Je n'y manquerai pas.
 Et ces mots : " Le malheureux ! le malheureux ! " s'échappaient
 de ses lèvres blêmes.
 —Je ne puis vous reconduire, Césarine. A bientôt de vos nou-
 velles, n'est-ce pas ? Surtout, quoi qu'il arrive, comptez sur mon
 appui et n'oubliez point que mes dispositions sont prises pour assu-
 rer votre existence lorsque je n'y serai plus
 —Oh ! madame, ne faites pas cela. Je n'ai besoin de rien . . . per-
 sonnellement. J'ai encore abusé de votre bonté, aujourd'hui, mais
 pour la dernière fois, je l'espère bien.

Elle baisa les mains de l'octogénaire et se retira consternée.
 Il était six heures moins dix.
 Comme Césarine suivait la rue qui conduit à la gare, un coupé
 s'avança devant elle, au petit trot de deux chevaux fringants.
 Son regard se croisa avec celui d'une jeune fille blonde, sur la
 fond.

Césarine avait reconnu Rose, et Rose avait tremblé à la vue de
 la femme aux cheveux blancs.

—J'ai bien fait, murmura la Rassajou : elle est heureuse, elle ne
 pourrait l'être davantage !

Et Rose pensait
 —Cette femme vient de chez bonne maman et s'en retourne Dieu
 sait où ! Qu'est-elle venue faire ici ?

Elle ordonna au cocher de presser l'allure des chevaux. Et trou-
 vant, au retour, sa bienfaitrice très affaissée :

—Cette femme, pensa-t-elle, a fait de la peine à bonne maman. Il
 y a un secret entre les deux. Il faut que ce secret soit bien grave
 pour que bonne maman n'en ait jamais parlé ni à moi ni à Pierre !

XV

MARCEL

Marcel avait cinq ans, quand un paysan, vêtu en montagnard du
 Béarn, l'amena à la pension Lambert.

—Voici, dit-il à l'instituteur, un enfant que défunt son père m'a
 chargé de vous confier. C'est ma femme qui l'a élevé et nous l'ai-
 mons comme s'il était notre fils.

En même temps, il lui remit une lettre.

M. Lambert examina les arrivants.

Petit, sec, nerveux, l'homme avait une bonne figure du paysan.

L'enfant, de nature fine, délicate, laissait éclater sa détresse dans
 un franc regard où brillaient l'intelligence et la sensibilité.

M. Lambert ouvrit la lettre, qui contenait des billets de banque
 et l'acte de naissance du nouveau pensionnaire.

L'instituteur tressaillit en reconnaissant la signature d'un de ses
 anciens élèves. Julien Lartigue, artiste peintre, dont les journaux
 avaient annoncé récemment la mort prématurée.

Et, avec une émotion croissante, il lut ce qui suit :

" Cher et vénéré maître,

" Je sens que le mal cruel, dont je souffre depuis l'âge de vingt
 ans, peut m'emporter un jour à l'autre.

" Je ne suis plus que l'ombre de moi-même.

" Mon seul regret est de m'éteindre sans rien laisser à l'enfant
 qui faisait toute ma joie et dont la bonté, l'intelligence, la gentil-
 lesse me rattachaient à la vie.

" Cet enfant est mon fils chéri et il ne porte pas même mon nom,
 ni même celui de sa mère !

" Il est né en dehors des conventions sociales à cause de haï-
 nes de familles.

" Je ne puis mieux faire que de le confier à votre dévouement,
 dont j'ai eu, pour ma part, tant de preuves quand j'avais le bon-
 heur de suivre vos leçons et, plus tard à mes débuts dans une car-
 rière que vous aviez pourtant désapprouvée.

" Tout ce que j'ai pu faire, depuis que la maladie m'a retenu aux
 Pyrénées, où j'espérais me prolonger d'avantage, c'a été d'économi-
 ser, sur les dernières ventes de mes tableaux, quelques billets de

mille francs que vous trouverez ci-joints, pour le prix de la pension
 de Marcel.

" J'ai chargé M. Esternas, de Peyrebrune, de vous amener le pau-
 vre petit quand il aurait cinq ans.

" Je ne doute pas que Marcel ne trouve auprès de vous et de
 votre excellente sœur toutes les attentions, toutes les tendresses de
 la famille.

" Vous en ferez un homme instruit et pénétré de ses devoirs ;
 mais, je vous en prie, s'il venait par la suite à manifester une voca-
 tion littéraire ou artistique, ne l'en découragez pas.

" Vous trouverez sous ce pli une lettre destinée à mon fils et qu'il
 ne devra pas recevoir avant sa majorité.

" Je vous charge de cette mission, convaincu que vous ne néglig-
 erez rien pour qu'elle s'accomplisse.

" Adieu, cher et vénéré maître et croyez en la profonde recon-
 naissance de votre ancien élève.

" JULIEN LARTIGUE.

M. Lambert jeta un regard de commisération sur le fils de Julien
 Lartigue.

Puis il examina l'acte de naissance. L'enfant, inscrit sous le seul
 nom de MARCEL, avait été déclaré par une sage-femme à la mairie
 de Fontainebleau, comme étant né de père et de mère inconnus.

Attirant Marcel à lui et l'embrassant au front :

—Il ne faut pas te chagriner, mon enfant ; tu seras bien ici ; on te
 fera la vie douce ; tu auras de bons petits camarades. Ma pension
 ne ressemble pas le moins du monde à une prison. Du reste, ajouta-
 t-il en se tournant vers M. Esternas, je vais vous la faire visiter ;
 vous verrez qu'on n'y est pas trop mal.

Il n'était pas plus tôt levé que Marcel, d'un mouvement subit,
 rattrapait la main de son père nourricier.

L'instituteur leur fit les honneurs de la maison.

Tout y était aménagé selon les règles les plus rigoureuses de l'hy-
 giène.

La cloche ne tarda pas à annoncer le déjeuner.

M. Lambert invita le Béarnais et son nourrisson à s'asseoir
 auprès de lui, au réfectoire, où les enfants, profitant du droit de
 causer et n'en abusant pas, montraient des mines excellentes et
 réjouies.

De tous les élèves, un seul mangeait à la table du maître, à côté
 de Mlle Lambert.

Du même âge que Marcel, à quelques mois près, il dardait sur le
 nouveau des yeux curieux,

—Marcel, dit M. Lambert, prendra ses repas à ma table, comme
 son camarade Jacques, ici présent, et qui est également orphelin.

M. Esternas repartit dès le lendemain.

Embrassant l'enfant qui sanglotait :

—Travaille bien, lui dit-il, et n'oublie pas ton père et ta mère
 Esternas, que tu viendras voir le plus tôt possible, là-bas, aux Pyr-
 nées.

—Soyez tranquille, promit M. Lambert, je vous donnerai souvent
 des nouvelles de votre nourrisson. Si Marcel, comme j'en ai la con-
 viction, se conduit bien, on vous l'amènera, aux grandes vacances,
 dans quelques années.

Mlle Lambert se chargea de consoler et de distraire l'enfant après
 cette cruelle séparation.

Elle se montra si bonne, si prévenante envers lui, qu'il ne tarda
 pas, au bout de quelque temps, à montrer joyeuse figure.

Des années passèrent.

Comme l'avait prévu Julien Lartigue, son fils manifesta, dès
 l'âge où les vocations se dessinent, un goût très vif pour la litté-
 rature.

Marcel lisait avec passion les bons ouvrages qui lui tombaient
 sous la main.

Ses préférences étaient pour les poètes ; il apprenait leurs œuvres
 sans efforts et les récitait avec une sûreté qui tenait du prodige.

Durant les dix années qu'il passa à la pension Lambert, il ne
 rencontra pas son égal pour rendre sa pensée, la colorer, la parer
 des richesses d'un style imagé et personnel.

L'histoire, la géographie, l'étude des grands écrivains, tout ce qui
 peut faire vibrer l'âme le passionnait.

Et lorsque son maître lui demanda quelle carrière il désirait
 suivre :

—Je serai poète, romancier, auteur dramatique, répondit-il, et
 rien autre.

Comme on le voit, ce n'était pas l'ambition qui lui manquait.

—Hélas ! mon pauvre enfant, déclara M. Lambert, dans ces trois
 carrières séduisantes, il y a trop d'appelés et pas assez d'élus. En
 attendant, tu as encore beaucoup à apprendre, et le meilleur conseil
 que je puisse te donner, maintenant que te voilà bachelier, c'est de
 suivre les cours de l'École de droit.

—Avec quelles ressources, cher maître.

—Il te reste douze cents francs sur la somme que ton père m'a
 fait remettre par M. Esternas. Cette réserve te donnera le temps

de trouver un emploi de clerc dans une étude d'avoué ou de notaire. Laboixieux comme tu l'es, tu sauras employer tes heures de loisir et tu arriveras bien à passer tes examens.

Marcel partit pour Paris en même temps que son camarade Jacques Brémond qui, lui, devait suivre les cours de l'Institut agronomique, rue Claude-Bernard.

Tous deux s'installèrent dans une maison tranquille de la rue de Chevreuse. Seulement, le protégé de Mme Petitot habitait un confortable appartement au premier étage, tandis que le fils de Julien Lartigue se contentait d'une chambre mansardée, sous les combles.

Marcel et Jacques étaient-ils amis ?

A la vérité, une longue habitude avait lié les deux orphelins ; mais ils différaient trop de caractère et surtout de sentiments pour que leur camaraderie se fût changée en une réelle intimité.

L'esprit dominateur de Jacques, sa nature violente, ses ambitions effrénées de fortune et de jouissances matérielles, tout en lui blessait les délicatesses exquises du jeune poète.

Il n'est pas d'amitié possible entre deux êtres qui ne sauraient converser un instant sans tomber en désaccord.

Marcel s'était résigné peu à peu à ne plus contredire Jacques Brémond. Il le laissait se répandre en théories barbares sur l'art de lutter pour la vie.

—Qu'entends-tu par la *vie* ? lui demanda-t-il une fois pour toutes.

—Vivre, répondit le fils de Rassejou, c'est profiter de toutes les joies de la terre.

L'étrange joyeux que ce sinistre déclamateur !

—Il y a satisfaction et satisfaction, fit observer Marcel.

—J'ai dit : *toutes les joies*, est-ce assez clair ? Toutes, sans en excepter une !

—Eh bien, je vais t'en nommer une dont tu ne jouiras jamais et qui, à moi, me suffirait largement.

—Laquelle ?

—Posséder dans sa bibliothèque les œuvres de grands poètes de tous les temps et de toutes les nations.

—Ohimères ! s'écria Jacques, les livres ne seront jamais pour moi que des outils, des armes. Le jour où j'aurai vaincu, je ferai comme les guerriers en retraite : je remettrai ma panoplie. Ah ! si la poésie menait à la fortune j'approuverais tes goûts ; mais, malheureux utopiste, admettons que tu poudes jamais quelque chef-d'œuvre, tu n'en resteras pas moins exposé à crever de faim dans ta soupente. Alors tu t'apercevras, trop tard, que c'est Jacques Brémond qui avait raison.

Marcel haussa les épaules.

Il regarda fixement son interlocuteur, et lui dit en toute franchise ce qu'il pensait de lui :

—Jacques, tu feras bien de veiller sur toi-même ; car si jamais, ayant trouvé occasion de faire fortune, tu rencontres un obstacle imprévu sur ton chemin, tu n'hésiteras pas à le briser, quel qu'il fut.

—Façon élégante de me dire que je suis capable de tout. Alors, tu ne voudrais pas être cet obstacle ?

—Certainement !

—Oh ! oh !

Les yeux de Jacques Brémond lancèrent une flamme de colère.

Il était humilié de ce qu'un simple rêveur, un poète, l'eût si bien percé à jour.

—Tu me juges avec ton imagination de romancier en herbe, dit-il. Au surplus, quoi qu'il arrive, comment veux-tu qu'un pauvre être comme toi, si modeste, si humble puisse jamais me faire obstacle !

Marcel ne répliqua pas. Il ne l'écoutait même plus.

Une autre fois, il eut la faiblesse de se plaindre, devant Jacques Brémond, d'être privé, comme lui, des joies de la famille.

—Moi ! s'écria le fils des Rassejou, je me félicite de n'avoir, ni mère, ni frères, ni sœurs, ni cousins, ni cousines, Je suis mon maître et, libre de toute sujétion, je puis conserver ma superbe indépendance en attendant la nommée Occasion que je suis prêt à saisir par les cheveux.

—Méfie-toi, il y a des occasions qui portent perruque.

—Le mot serait spirituel au théâtre ; mais dans la vie, il ne vaut pas deux sous. Vive la liberté ! A bas la morale des familles.

Marcel reprit son grand air sérieux.

—Penses-tu ce que tu dis, demanda-t-il, ou est-ce une pose ?

—A toi de résoudre la question puisque tu me connais si bien ?

—Vraiment, tu ne regrettes pas d'avoir été privé de l'amour d'une mère ?... Il ne t'arrive jamais de sentir le poids de ton isolement dans la vie ?... .

—Ma mère ! s'écria Jacques. Elle m'a laissé de quoi me nourrir physiquement et intellectuellement jusqu'à la fin de mes études. Après, faudra me débrouiller tout seul. Ma mère ! c'est à coup sûr une de ces grandes dames qui font des romans en action et sont assez adroites pour en précipiter le dénouement dans un sens favorable à leur respectabilité et à leur quiétude. Mon père était, c'est certain, un monsieur chic, solide, mais dont le cœur avait la dureté des biceps. Tous deux, je les mets dans le même sac.

Ce langage cynique révolta Marcel.

—Malheureux ! fit-il, comment peux-tu savoir si tu n'as pas été arraché à l'affection de ta mère ! La pauvre femme te pleure peut-être, et toi tu l'insultes !

Il se retira pour mettre fin à ce pénible entretien.

Les pensées de haine et de révolte n'avaient pas d'écho dans ce cœur de poète.

Et pourtant, Marcel aurait pu se plaindre à bon droit de ce que sa mère ne l'avait même pas reconnu, de ce qu'elle s'était complètement désintéressée de lui.

Jamais mot de blâme ne s'échappa de sa bouche contre cette personne.

Il ne serait pas permis de juger sa mère.

A plusieurs reprises, Marcel avait essayé d'obtenir de M. Lambert quelques renseignements sur le secret de sa naissance. Aux premières questions, l'excellent homme se troublait ; puis il affirmait ne rien savoir et engageait la pauvre enfant à penser le moins possible à ces choses lointaines et mystérieuses.

Les Esternas, que Marcel revoyait tous les deux ans, à Peyrebrune, aux grandes vacances, n'en savaient guère davantage.

Julien Lartigue, le père de Marcel était débarqué chez eux, par un soir d'automne, tenant son fils par la main. Il arrivait de Pau, en voiture, décidé, sur le conseil d'un médecin, à passer l'hiver à Peyrebrune qui, par sa situation au flanc de la montagne, est abrité des vents du nord.

Il loua les deux meilleures chambres de la maison, les fit meubler à son goût, s'installa un atelier dans la grange et ne tarda pas à se mettre au travail, malgré son état de faiblesse, qui était extrême.

Il ne se faisait aucune illusion sur sa fin prochaine.

Il prit d'avance ses dispositions testamentaires et chargea M. Esternas de conduire Marcel à la pension Lambert.

Il lutta contre la mort pendant quelque temps, après des alternatives de mieux, durant lesquelles il se remuait à peindre avec une ardeur fébrile.

Il était arrivé à la chute des feuilles ; il partit de même, dans une dernière crise, sans avoir jamais dit un mot qui pût éclairer ses hôtes sur son pays d'origine et ses relations de famille.

Durant ses quatre années, il ne reçut pas une visite.

Personne, en dehors des Esternas, de leurs amis et d'un châtelain du voisinage à qui Julien Lartigue vendait ses tableaux, de vint à son enterrement. Seuls, les Esternas entretenaient sa tombe, la parait des fleurs préférées.

Réduit à ses renseignements, Marcel désespérait d'en avoir davantage.

—De tout ce passé, il ne lui restait qu'un vague souvenir : l'affection que lui portait son père.

Il se revoyait jouant dans la grange transformée en atelier pour ce pauvre père qui, levé à la pointe du jour, peignait jusqu'à ce que le soleil eût disparu de la montagne.

Et pour qui ce mourant trouvait-il la force de travailler ? pour son fils, dont il voulait assurer l'avenir.

Lorsque, de fatigue, le pinceau lui tombait des mains, il appelait son petit Marcel, l'asseyait sur ses genoux, et d'une voix creuse, coupée par une toux opiniâtre, il lui contait des histoires, où les mots : courage, travail, honneur, revenaient à chaque instant.

Hélas ! de tout ce labeur, rien n'était resté, à part quelques ébauches, et un admirable portrait de la mère Esternas, encore belle, à cette époque, sous sa cape des dimanches.

Où s'en étaient allées ces richesses artistiques : paysages de vallée ou de montagne, types de paysans et de paysannes qui se faisaient un plaisir de poser devant le maître ?

D'après l'opinion de M. Lambert, Julien Lartigue était un artiste méconnu.

Ses premières toiles exposées au Salon de peinture passèrent inaperçues. Julien Lartigue en éprouva-t-il du découragement ? Il n'envoya plus rien au jury de peinture et se laissa accaparer par un inconnu qui les revendait en Amérique.

Cet industriel était mort, laissant deux millions à ses héritiers.

Marcel pouvait donc en conclure que son père avait contribué pour une certaine part à cette fortune.

Or, les derniers tableaux de Julien Lartigue se trouvaient réunis chez un châtelain du voisinage, don Juan Lardiguez, riche Espagnol, qu'un asthme chronique avait obligé à quitter son pays et à s'installer non loin des Eaux-Bonnes et de Lulies, deux stations balnéaires où il passait l'été.

Il s'était fait construire au flanc de la montagne, à Peyrebrune, une confortable habitation que, dans le pays, on appelait le Château.

Il passait l'hiver, avec un vieux domestique et quatre drogues monstrueux, laissés en liberté.

C'était une sorte de misanthrope, qui fuyait le monde et ne recevait jamais de visite.

Le hasard lui avait fait rencontrer autrefois Julien Lartigue, occupé à peindre un site d'après nature. Il s'était intéressé à l'œuvre d'abord, puis à l'homme.

Cet original n'aimait pas que la peinture. Il possédait chez lui un orgue monumental, sur lequel il s'escrimait.

De puissants accords s'échappaient de sa tanière et les paysans s'attardaient parfois à l'écouter... de loin : car, dès qu'on s'approchait du château, les quatre dogues hurlaient avec rage, mariant leur cacophonie aux suaves accents d'un instrument qu'une cathédrale eût envié.

Marcel avait quinze ans lorsqu'il se décida à écrire à don Juan Lardiguez pour lui demander la faveur d'admirer sur sa place les tableaux de son père.

Il en reçut cette étrange réponse :

" Mon petit monsieur,

" C'est impossible ; vous êtes trop jeune pour comprendre ces choses-là.

" Regrets et salutations.

" DON JUAN LARDIGUEZ. "

Un tel écrit ne pouvait avoir été dicté que par la folie.

Marcel dut se résigner à attendre la mort du châtelain pour pouvoir pénétrer dans cet antre que gardait un serviteur, toujours armé de son fusil en bandoulière, et quatre cerbères aux crocs menaçants.

Mais l'asthmatique s'éternisait au soleil des Pyrénées et grâce à la vertu de leurs eaux bienfaisantes.

D'ailleurs, Marcel ne poussait pas la curiosité jusqu'à désirer la mort d'un Espagnol qui avait été le bienfaiteur de son père et conséquemment le sien, d'un Espagnol à qui il devait les quelques mille francs remis par le père Esternas à M. Lambert, de la part de Julien Lartigue.

Et dans sa reconnaissance pour le châtelain de Peyrebrune, il n'hésita pas, un jour, à l'aborder aux Eaux-Bonnes.

— Pardon, monsieur, lui dit-il, mais je vous dois les plus vifs remerciements. Je suis le fils de Jean Lartigue et c'est grâce à vous que mon père a pu assurer les frais de mon éducation dans un pensionnat.

L'Espagnol s'était d'abord reculé de trois pas, comme un homme décidé à se boucher les oreilles.

La franche parole du jeune homme, dont les yeux reflétaient une sincère reconnaissance, triompha de sa misanthropie.

Il tendit la main à Marcel.

— Bien, répondit-il avec un fort accent catalan. Et que ferez-vous de vos études ?

— Pour l'instant, je les complète. Je suis les cours de l'École de droit.

— Fort bien. Mais pourquoi n'avez-vous pas appris à peindre, comme votre père ?

— Ce n'est point ma vocation. J'écris, je suis poète ou, du moins, je crois l'être.

— Fort bien. Où habitez-vous ?

— A Paris.

— Fort mal : très cher, Paris, surtout pour un jeune homme.

— Pas pour un jeune homme qui travaille.

— Fort bien. Vous m'avez écrit, il y a quatre ans ?

— Oui, monsieur, et votre réponse m'a causé le plus gros chagrin de ma vie, depuis la mort de mon père.

— Fort bien ! Non, je veux dire : fort mal. Alors, vous tenez à voir les derniers tableaux de monsieur votre père ?

— Mettez-vous à ma place, monsieur.

— Je ne demanderais pas mieux ; cela me dispenserait des eaux qui sentent l'œuf pourri. Je comprends votre souhait : il est d'un bon fils et, d'ailleurs, vous êtes en âge d'admirer les œuvres de votre père. Les œuvres ! je devrais dire les chefs-d'œuvre !

— Vraiment, monsieur ?

La physionomie de Marcel resplendissait de joie, d'orgueil filial.

— Comment, jeune homme, vous ne savez pas que votre père a fait des chefs-d'œuvre consacrés. Ses tableaux se revendent très cher en Amérique. Tenez ! l'hiver dernier, le richissime Clakay, mon cousin par alliance, propriétaire de vingt lacs de pétrole, a acheté soixante-quinze mille francs un *Coucher de soleil sur les bords de la Creuse*, signé Julien Lartigue.

Soixante-quinze mille francs !

Cette somme donnait le vertige à Marcel qui était à la veille de se trouver sans ressources dans le désert de Paris.

— Vraiment ! murmurait-il, vraiment !

Don Juan Lardiguez lui prit amicalement la main.

— Venez dimanche matin, lui dit-il, à mon château de Peyrebrune, j'y serai.

Craignant d'importuner cet original, que sa toux venait du reprendre, Marcel le salua et s'éloigna, transporté de joie, mais n'en ressentant pas moins, au fond du cœur, l'injustice de sa destinée.

Le dimanche suivant, vers dix heures, il sonnait à la porte de don Juan Lardiguez.

Les quatre dogues, retenus par exception au chenil, faisaient entendre d'affreux hurlements.

La porte s'ouvrit et le vieux domestique, qui avait peine à porter son fusil, introduisit le visiteur.

Marcel jetait autour de lui des coups d'œil peu rassurés.

La voix des molosses en furie le remplissait d'un légitime effroi.

Il ne se remit tout à fait qu'en entrant au salon où l'attendait don Juan Lardiguez.

— Fort bien, jeune homme, lui dit-il, en se levant de son fauteuil. Si l'exactitude est une de vos qualités, vous réussirez dans la vie. Je vais vous montrer, sans plus de retard, les chefs-d'œuvre de monsieur votre père.

Il ouvrit une porte donnant sur une longue galerie, éclairée d'en haut par une baie vitrée.

Là, se trouvaient suspendus à la muraille vingt tableaux de Julien Lartigue.

— Regardez, jeune homme. Moi, je n'ai plus besoin de mes yeux pour admirer ces chefs-d'œuvre. Je les vois par cœur. Mon cousin par alliance, le richissime Clakay, m'en offrirait deux millions que je ne les lui céderais pas. Ces toiles-là n'ont plus de prix ; elles mériteraient d'être exposées au foyer du paradis.

Marcel, oubliant son hôte, s'attardait devant chacun des tableaux, émerveillé du dessin et du coloris, admirant la vie intense qui animait ces sites abrupts, ces types de montagnards pris sur le vif et idéalisés par la puissance du génie.

Il s'abîmait dans cette contemplation quand, derrière lui, éclata, sur l'orgue, une marche triomphale improvisée par le châtelain et destinée, sans doute, à peindre l'enthousiasme du jeune homme.

Marcel se retourna.

En face de lui, dans l'ombre formée par un velum tendu en avant du vitrage, se dressait l'orgue, dont les tuyaux reflétaient des lueurs mystérieuses.

Il eut le bon esprit de ne pas s'approcher de l'improvisateur et de l'écouter, le front penché.

Jamais le jeune poète n'avait eu l'occasion d'entendre une inspiration musicale aussi soutenue.

Bientôt, les accords se firent plus doux, plus lointains, et la phrase du début, ramenée par une rentrée d'un effet saisissant, s'éteignit peu à peu.

Un silence religieux régna dans la galerie.

Se croyant seul, Marcel continua à passer en revue les derniers efforts artistiques de son père.

Il était en extase devant l'un des sites les plus imposants de la vallée d'Ossau, lorsque l'orgue fit entendre de nouveau ses voix expressives.

Il comprit, dès les premières mesures, que le châtelain essayait de traduire le sentiment que Julien Lartigue avait éprouvé devant ces lointains perdus dans la brume des monts.

Il ignorait la puissance de l'art musical, qui peut tout rendre avec des sons, des harmonies, des rythmes et des timbres.

C'était, pour lui, une révélation.

Le champ de l'Idéal s'ouvrait plus vaste à son esprit.

Il concevait des jouissances nouvelles que les mots sont insuffisants à réaliser.

De bonne heure, par le culte du livre, il avait saisi les beautés de la littérature ; maintenant il comprenait un autre langage encore plus noble : celui de l'Art, sous toutes ses formes.

Quand l'orgue se tut pour la seconde fois, Marcel passa au tableau suivant et la symphonie recommença, toujours aussi fidèle à l'inspiration du peintre.

Il en fut de même pour chaque toile, jusqu'à épuisement de la précieuse collection.

Une scène de danses villageoises au Béarn fut traduite par un chant populaire du pays, avec des variations étincelantes de gaieté champêtre.

Chacun des sujets rendus si magistralement par le maître coloriste était traité avec une intensité égale d'expression par l'improvisateur.

Marcel, au comble de l'exaltation ne savait s'il devait applaudir ou se taire.

Il en avait les larmes aux yeux lorsque don Lardiguez, sortant enfin de l'ombre, s'avança vers lui.

— Fort bien, jeune homme, lui dit le châtelain, je vois, à votre émotion, que vous avez l'âme d'un poète.

— Et vous, s'écria Marcel, l'âme d'un grand musicien !

L'Espagnol détestait la flatterie ; mais la sincérité de Marcel le désarma.

— Vous exagérez, jeune homme. Connaissez-vous seulement la musique ?

— Bien peu, hélas !

— Savez-vous à Paris les concerts sérieux ? Avez-vous entendu, vingt-cinq ou trente fois, chaque symphonie de Beethoven ?

— Non, monsieur, pas une seule fois.

— Alors, je ne m'étonne pas que ma musiquette vous produise tant d'impression. A votre âge, on prend facilement le cuivre pour de l'or. Croyez-moi, restez dans cette simplicité et vous ne connais-

trez pas l'horrible lassitude de l'homme qui a tout vu, tout entendu, tout ressenti et pour qui les chefs-d'œuvre eux-mêmes deviennent des rengaines.

Le regard de l'Espagnol avait repris l'expression caractéristique de la manie raisonnante.

Cet homme devait avoir atrocement souffert pour en être arrivé à rechercher ainsi la solitude.

Marcel le plaignait ; mais il n'en laissa rien voir.

—Quoi qu'il en soit, dit-il, je vous remercie, monsieur, de m'avoir initié aux beautés de l'art. Par ces tableaux, que complétait si bien votre musique. . . .

—Ma musiquette ! . . .

—J'ai compris, acheva Marcel, que le poète ne doit pas se confiner dans les livres. Je ne serai jamais un peintre ; mais j'apprendrai à admirer la peinture ; je ne serai jamais un musicien, mais je connaîtrai les œuvres des maîtres.

—Bravo, jeune homme ! et au bout de cette excursion dans le domaine du beau, vous arriverez, épuisé de fatigue, dégoûté de tout. En attendant, me pardonnerez-vous une indiscretion ?

—J'aurais mauvaise grâce, monsieur, à ne pas vous écouter comme le mérite l'ami, le bienfaiteur de mon père.

—Singulier bienfaiteur ! interrompit l'Espagnol. J'ai payé ces vingt-cinq tableaux en tout et pour tout seize mille francs et ils valent aujourd'hui plus d'un million. Bref, mon garçon, avez-vous besoin d'argent pour continuer vos études ? je suis tout prêt à vous rendre service.

Le fils de Julien Lartigue était venu chez don Lardiguez pour voir les tableaux de son père et non pour solliciter un secours. N'ayant pas encore épuisé ses ressources, étant décidé à vivre au besoin de son travail, il se serait fait un scrupule d'accepter un argent qu'il ne voyait pas la possibilité de rendre.

Ainsi raisonne le poète qui n'a pas encore été aux prises avec les nécessités de l'existence.

Un autre que Marcel aurait profité de l'aubaine en la considérant comme une sorte de dédommagement.

Mais aucune pensée de blâme ni de critique ne venait à l'esprit du jeune homme.

Il refusa simplement :

—Merci, monsieur, et du fond du cœur. Je suis, pour l'instant, à l'abri du besoin.

Il sentit que le regard de l'Espagnol pénétrait au fond de sa pensée.

—Brave garçon ! murmura don Juan Lardiguez.

Puis, lui saisissant la main et la tenant serrée dans les siennes :

—Si jamais, dit-il, vous vous trouviez dans la gêne, comptez sur moi. Point de fausse honte, jeune homme ! Les vrais amis sont rares et c'est point leur faire injure que de douter de leur parole. Ne manquez pas, surtout, quand votre Muse naissante sera bien en forme ; ne manquez pas, dis-je, de m'adresser les poésies qu'elle vous aura inspirées. Je serai très heureux de suivre vos progrès, d'applaudir à vos premiers succès.

Très ému par ces protestations de sympathie, Marcel ne savait que balbutier de nouveaux remerciements.

Don Juan Lardiguez le reconduisit jusqu'à la grille d'entrée.

Les dogues avaient cessé d'aboyer, comme si leur instinct leur avait fait deviner que le visiteur était maintenant de la maison.

Après avoir serré une dernière fois la main du vieillard, Marcel allait s'éloigner lorsque celui-ci le retint amicalement.

—A propos jeune homme, vous ignorez peut-être que les Ester-nas ont une fortune dans leur bicoque ? . . .

Et comme Marcel le regardait avec étonnement :

—Une fortune ! répéta-t-il : le portrait de la mère Esternas, peint par votre père, est son plus beau chef-d'œuvre. Mon cousin Clakay ! le paierait cent mille francs comme un sou. C'est un amateur sérieux, mon cousin Clakay ! Il est venu ici, l'année dernière, et il m'a offert cinq cent mille francs de ma galerie de tableaux. Naturellement, j'ai refusé. J'aurais pu lui faire admirer le portrait de la mère Esternas ; mais il serait capable de l'acheter, et dame ! ça me priverait.

Ce disant, don Juan Lardiguez souriait avec malice, comme un homme qui a joué un bon tour à son prochain.

—Chaque fois, continua-t-il, que je passe devant la porte de votre nourrice, j'entre, sous un prétexte quelconque ; je bavarde un instant, histoire de reposer mes yeux sur la perle du maître, chef-d'œuvre inconnu que vous pourriez vendre à Clakay, quand vous voudrez. Tout justement, cet archi-millionnaire est à Paris. Allez le voir de ma part, il vous recevra bien.

Marcel devint cramoisi.

Vendre le portrait de la mère Esternas lui semblait une action monstrueuse.

—Oh ! fit-il, nous n'en sommes pas là.

Et saluant assez froidement l'étrange vieillard, il reprit le chemin de la maison.

En chemin, il rencontra la mère Esternas, qui venait à sa rencontre.

—Accours vite, lui dit-elle, tu arriveras peut-être à temps pour empêcher mon homme de vendre sa femme.

Elle plaisantait et, pourtant son bon sourire s'était envolé.

—Expliquez-vous maman Louise ?

—Voilà, pétiot chéri : deux touristes sont entrés chez nous et nous ont demandé à se rafraîchir. On leur a donné du lait de chèvre. Tout en causant, ils ont aperçu mon portrait peint par ton père et ils ont offert, devine combien ? . . .

Marcel s'était arrêté. Flairant une escroquerie :

—Vite, maman Louise, achevez ?

—Ils en ont offert d'abord cent francs. Le père a refusé, bien entendu. Alors, l'un d'eux, un grand qui a l'accent anglais, s'est écrié : " Moi, j'en donne mille francs net et je paie comptant. Alors, le père a pensé à toi, qui a tant de mal à Paris. " Ça ferait l'affaire de Marcel, m'a-t-il dit ; il pourrait achever ses études. "

—Et tu as refusé ton consentement, n'est-ce pas, maman Louise ? . . .

—Ma foi oui ; il sera toujours temps d'en venir là.

—Et alors ? . . .

—Et alors, l'autre touriste s'est écrié à son tour : " Moi, j'en donne quinze cents francs ! " Le père allait accepter, lorsque j'ai eu l'idée de lui dire qu'il fallait d'abord t'en parler.

—A la bonne heure !

Et, sans en demander d'avantage, Marcel s'élança vers la maison, où il arriva tout essoufflé.

Les deux touristes avaient étalé sur la table soixante-quinze louis qui tiraient l'œil du père Esternas.

—Tu consens, pétiot ? lui dit ce dernier ; c'est pour toi, pour t'aider dans ce grand Paris où il en faut tant, de ces jaunets, tant et tant !

Le père Esternas était tout prêt à sacrifier à l'avenir de Marcel le portrait de sa chère femme.

—Comment ! s'écria le jeune homme, cette toile est ce que vous avez de plus précieux ! Elle conservera éternellement la jeunesse, la beauté éclatante de maman Louise ! Et vous vous en séparerez ! Ah ! mais non ! !

—Puisque je te dis que c'est pour soi. . .

—J'aimerais mieux manger du pain sec jusqu'à la fin de mes études que d'autoriser ce marché. . . de dupe !

A ce dernier mot, les deux touristes se regardèrent avec inquiétude.

L'Anglais, voulant être fixé de suite sur la valeur réelle de l'attaque, simula l'indignation :

—Par exemple, monsieur, nous offrons quinze cents francs d'un méchant petit tableau qui a eu la chance de nous plaire, et. . .

—D'un méchant petit tableau peint par Julien Lartigue, interrompit Marcel. A qui croyez-vous donc parler, monsieur ? je suis le fils de Julien Lartigue.

Les deux compères ne s'attendaient pas à cette tuile.

Ils demeurèrent cois.

Après un silence durant lequel Marcel jouissait de leur confusion, l'Anglais hasarda cette offre, qu'il croyait séduisante :

—Cinq mille francs payables immédiatement, c'est mon dernier mot.

—D'abord, répondit Marcel, il n'est pas à moi, ce méchant petit tableau ; ensuite, M. Estermas ne le vendra à aucun prix. Vous êtes ici chez des gens qui ne sont pas encore assez pauvres pour vendre leurs reliques.

La mère Estermas, rentrée depuis un instant, approuva.

—Bravo, pétiot ! s'écria-t-elle. Je ne veux pas qu'on m'emporte d'ici, même en peinture. Je suis accroché là, au-dessus de la cheminée, depuis tantôt quinze ans, et j'y resterai même après ma mort ! n'est-ce pas, pétiot, puisque c'est toi qui hériteras de la maison.

Mais le père Estermas, roulant son béret dans ses mains calleuses, se disait, le regard illuminé : " Cinq mille francs ! c'est une fortune, *Diou vivan !* "

—Qui aurait cru, dit-il en riant, que ma femme valait tant que ça. Tu es fou, pétiot, prends-les donc, les cinq mille francs au monsieur.

Les touristes tiraient déjà des billets de banque de leurs portefeuilles.

Marcel, d'un ton bref, les arrêta dans ce beau mouvement :

—N'insistez pas, messieurs, ce méchant petit tableau n'est pas à vendre !

Le père Estermas avait trop de confiance en son " pétiot " pour lui désobéir.

—Pas à vendre ! répéta-t-il. Inutile d'insister.

Les deux touristes, qui paraissaient consternés, se retirèrent après avoir jeté un long regard de convoitise sur le chef-d'œuvre qu'ils avaient traité du haut de leur grandeur.

De la fenêtre, caché derrière le rideau, Marcel les suivit des yeux.

Ils se retournèrent à plusieurs reprises, comme pour graver le paysage dans leur mémoire.

Ils s'éloignaient à regret de ce site qui contenait un trésor dont les propriétaires ignoraient sous aucun doute la valeur réelle.

Le lendemain, Marcel retourna à Paris, aussi pauvre que devant, mais riche d'espoir, comme tous les jeunes poètes.

Ne se reconnaissant aucun goût, pour les mystères de la procédure, il ne retourna pas à l'École de droit.

Ses journées, il les passait dans les bibliothèques publiques où, entre deux lectures fortifiantes, il jetait sur le papier des poésies, des nouvelles, des contes, des ébauches de romans et de pièces de théâtre.

Il ne dépensait, pour sa subsistance, que le strict nécessaire.

Un pauvre diable, qui passait la soirée à dormir sur son coude dans la salle de lecture de la Bibliothèque Saint-Geneviève, lui avait enseigné l'art de ne pas mourir de faim, avec quinze sous par jour, dans les bouillons populaires.

Marcel laissait couler le temps, sans s'inquiéter de l'avenir.

Il arriva plus tôt qu'il ne l'aurait cru au bout de son rouleau.

Que faire ? Demander assistance à son vieux maître, si gêné, lui-même ? il n'y songea même pas ; à Jacques Brémond ? encore moins.

C'est alors qu'il se souvint des offres si bienveillantes de don Juan Lardiguez.

Et, la faim aidant, il se décida à lui écrire.

Encore déguisait-il sa misère sous un prétexte honorable.

"J'ai, prétendait-il, des livres coûteux à acheter pour le complément de mes études."

Par retour du courrier, il reçut de l'Espagnol un pli contenant cinq cent francs.

"Quand on a besoin de cinq louis, répondait l'ancien protecteur de Julian Lartigue, vingt-cinq louis vous mettent à laise !"

Marcel en pleura d'attendrissement.

Mais il était fier et il se demandait avec inquiétude comment il pourrait rendre cette grosse somme.

Il essaya de placer de courts récits dans les journaux. N'étant appuyé par personne, il s'aperçut bientôt qu'on lui rendait ses manuscrits sans les avoir lus.

Un jour, il vit sur les murs de Paris l'annonce de la prochaine publication d'un nouveau journal quotidien : *Le Jour et la Nuit*, devant paraître matin et soir.

Triomphant pour une fois de sa timidité, il se présente au directeur de cette organe et lui fit offre d'un roman qu'il venait de terminer.

L'industriel jeta un regard dédaigneux sur le manuscrit, qu'il feuilleta rapidement.

—Je vois, dit-il, que vous savez tourner une phrase en français. Abasourdi par cet étrange compliment, Marcel resta muet, comme pétrifié.

—Avez-vous de bonnes jambes, êtes-vous actif ? lui demanda le directeur du *Jour et la Nuit*.

—A mon âge, répondit Marcel avec une pointe d'impatience, on n'a pas besoin de béquilles ! Et comme on a bon estomac, on est bien forcé d'agir.

—Vous vous appelez ?

—Marcel.

—Marcel comment ?

—Marcel tout court.

—Eh bien, monsieur Toucour, sachez que, dans le journalisme, on débute toujours par le reportage, pour se faire la main et des relations. J'ai besoin d'un homme sûr, qui sera attaché au journal, de dix heures du soir à quatre heures du matin.

—Quelles seront les attributions de cet homme sûr ?

—Il aura mission d'enquêter rapidement, intelligemment, tout crime, tout catastrophe, tout accident sérieux, tout incendie qui nous seraient signalés dernière heure par nos correspondants de Paris et de la banlieue. Les appointements sont de deux cents francs par mois. Bien entendu, on vous remboursera vos frais de voitures, ainsi que vos dépenses occasionnelles.

Marcel ne se sentait aucune vocation pour ce genre d'activité.

En bonne conscience, il aurait dû se récuser ; mais la nécessité commandait et, d'ailleurs, ce n'est qu'à l'exercice qu'on peut juger une profession.

—Ça vous va-t-il ? conclut le directeur du *Jour et la Nuit*.

—Parfaitement, répondit le jeune romancier. Quand entr'ai-je en fonction ?

—Lundi prochain. Soyez à votre poste à dix heures précises du soir.

—J'y serai.

—Mais j'y pense, monsieur Toucour, il serait utile de vous faire connaître mes conditions : à la première affaire que vous manquerez par votre faute, je me verrai dans l'obligation de me priver de vos services.

Il ajouta sur un ton protecteur :

—C'est une grande faveur que je vous fais, monsieur Toucour de vous embaucher sans vous connaître. Moi, j'adore la jeunesse et

je dis que, pour faire un bon reporter, il suffit de savoir son français : vous le savez

Marcel s'inclina en étouffant un éclat de rire.

—Vous le savez, répéta le directeur du *Jour et la Nuit*. De plus, vous avez de bonnes jambes, de bons yeux, de bonnes oreilles, une bonne langue au besoin. Munissez-vous d'une bonne plume et sachez vous en servir.

Le jeune poète ne manquait pas d'esprit quand on le faisait sortir de ses nuages.

—Je vous remercie, dit-il, de m'avoir si favorablement jugé sur ma mine et d'après les quelques lignes aperçues au hasard dans mon manuscrit. Cette bienveillance, monsieur le directeur, je m'efforcerai de la mériter par mon zèle et mon dévouement.

Au sortir du bureau directorial du *Jour et la Nuit*, Marcel ne savait s'il devait se féliciter ou non d'avoir trouvé cet emploi inespéré.

Il soupira profondément en songeant que, pour ses débuts dans la carrière des lettres, il aurait à courir les catastrophes nocturnes au service d'un journal d'information à outrance.

Mais deux cents francs par mois, c'est si bon à prendre quand on n'émerge à aucun budget et qu'on n'a plus qu'à compter sur soi-même !

Au jour fixé, à l'heure dite, il s'installa à son poste, dans une sorte de logette éclairée au gaz et ayant pour tout mobilier un bureau-pupitre, une chaise cannée et un lit de camp.

Et en attendant les nouvelles, il ne mit à travailler pour son propre compte : noircir du papier est d'ailleurs une occupation qui ne fait de tort à personne.

Les huit premières séances se passèrent ainsi, et Marcel commençait à trouver le métier agréable lorsqu'un soir, le secrétaire de la rédaction entra soudain dans sa case, disant :

—Vite ! vite ! monsieur Toucour, il vient de se commettre un crime à Saint-Denis : les époux Lamprois, marchands de vins, rue de la Comète, 12 ont été assassinés, au moment où il fermaient leur débit. Mobile du crime : le vol ; on recherche le ou les assassins. Partez de suite, recueillez tous les détails et, s'il y a arrestation, ne manquez pas de le savoir. Soyez revenu au plus tard à trois heures et demie.

Et tirant de sa poche une pièce d'or :

—Voici vingt francs pour vos frais de voiture. Recommandez au cocher de brûler le pavé.

Minuit sonnait.

Marcel comprit que le quart d'heure de Rabelais était venu pour lui. Depuis huit jours, il vivait en rentier, sans autre obligation que sa présence au journal à l'heure où les honnêtes gens se livrent d'ordinaire au douceurs du repos.

Il remercia, prit son chapeau et sortit, en proie à l'angoisse du début dans une carrière pour laquelle il ne se reconnaissait aucun goût.

Au milieu de l'escalier, le malheureux s'arrêta en faisant un geste de désespoir : n'avait-il pas déjà oublié le nom et l'adresse des victimes !

Il dut remonter auprès de secrétaire de la rédaction et lui annoncer son étourderie.

—Diable ! fit ce dernier, si vous commencez comme ça, comment finirez-vous ? Dans le métier de reporter, les minutes valent quelquefois dix heures.

Marcel prit rapidement des notes.

La sueur lui perlait au front.

Quelle fatalité ! un double assassinat ! pourquoi pas le carnage de toute une famille !

Et comment, en pleine nuit, arriva à pénétrer dans la maison où gisaient ces infortunés époux Lamprois ?

A qui s'adresser pour obtenir des renseignements ?

Marcel avait une envie folle de donner sa démission et de reprendre en toute hâte le chemin de la rue de Chevreuse.

Là, au moins, il était libre de ses pensées ; là, il pourrait se désintéresser en toute tranquillité des histoires vulgaires d'assassinat qu'on étale à plaisir dans les feuilles publiques.

Mais, en somme, c'eût été désertir son poste, démériter de l'honneur insigne que lui avait fait, en le distinguant, le directeur du *Jour et la Nuit* !

Marcel, au sortir du secrétariat, se rappela qu'il avait laissé sur sa table une pièce de verre inachevée.

Il en prit possession et le parcourut, d'un regard distrait, à la lueur du bec de gaz. Quelques vers bien venus amenèrent dans ses yeux une larme : cela parlait de l'amour, des roses de printemps, de voûte étoilée ; cela chantait l'hymne éternel de la nature.

Tomber du septième ciel, ou plane le poète, les yeux fixés sur le soleil, et dégringoler dans un abject débit de vin de Saint-Denis, au milieu d'une mare de sang, c'était par trop cruel !

Et le malheureux perdait encore de précieuses minutes à se dsmander comment il s'y prendrait pour remplir ce que le directeur du *Jour et la Nuit* appelait la mission du reportage.

Or, il y avait à ce journal un garçon de bureau, le père Thalamy, pauvre vieux brave homme qui avait eu autrefois de l'aisance et s'était ruiné en tenant un restaurant fréquenté par des artistes en herbe et des gens de lettres sur le pavé.

On racontait des histoires stupéfiantes sur sa facilité à accorder du crédit aux affamés de l'Idéal ; la veille du jour où ses créanciers le firent vendre, il avait trouvé le moyen, sur ses derniers sous, de restaurer cette clientèle qui, depuis des mois, lui promettait des comptes.

C'est qu'aussi le père Thalamy avait le culte des arts et des lettres. Les beaux discours de cette jeunesse ambitieuse et insouciante le plongeaient dans le ravissement ; il était fier de restaurer les futures célébrités de son pays.

Les lettres l'avaient mis sur la paille, il était juste qu'elles lui procurassent une situation.

Il entra avec bonheur dans l'antichambre du journalisme, aux appointements de cent francs par mois.

Il n'avait pas son pareil pour balayer, épousseter, nettoyer les encriers, ranger et ficeler les journaux d'échange ; avec cela, toujours prêt à accourir au premier coup de sonnette de MM. les rédacteurs ; toujours poli, souriant, de bonne humeur.

Du premier coup d'œil, le père Thalamy avait jugé Marcel.

—Celui-là se disait-il, ne fera jamais un journaliste : c'est un rêveur.

Sans commettre de grosse indiscretion, il se permit de lire les brouillons de poésies que le jeune homme jetait à la corbeille.

Et il s'enthousiasma pour ce talent naissant.

Pas grand connaisseur, le père Thalamy ; mais il avait tout ce qui est beau ou, du moins, tout ce qui lui paraissait tel.

Il s'intéressait à Marcel et le lui témoignait par de petits soins, de délicates attentions, dont le poète se montrait touché.

Ayant, de son poste à l'antichambre, entendu les instructions données par le secrétaire au débutant, sur le crime de Saint-Denis, il s'était dit :

—Le pauvre garçon n'arrivera jamais à se débrouiller tout seul.

Et comme, pour rendre service, le père Thalamy était toujours sur la brèche, il se permit d'entrer dans le bureau où Marcel se creusait désespérément la tête au lieu d'aller à son affaire.

—Pardon dit-il, monsieur Toucourt (ce nom était resté à Marcel), permettez-moi de vous donner un petit conseil au sujet du double assassinat de Saint-Denis. . . .

Dans sa simplicité, le bonhomme avait l'air encore plus embarrassé que Marcel.

Celui-ci le mit de suite à l'aise.

—Parlez, père Thalamy ; car, entre nous soit dit, je ne suis pas fichu de revenir de là-bas avec quatre sous de renseignements.

—Et ça vous dégoûte, n'est-ce pas, ces histoires-là ? . . .

—Ça me dégoûte profondément.

—Je comprends ça : vous avez un talent si fin, si élevé, si transcendant ; vous avez l'étoffe d'un Lamartine, c'est moi, le père Thalamy, qui vous le dis et je m'y connais ! Ça vous étonne, monsieur Toucourt ? Je l'avoue, j'ai lu vos vers et je les trouve admirables. Aussi bien, tout ce qui tombe dans la corbeille, c'est pour le garçon de bureau.

En toute autre circonstance, Marcel aurait éclaté de rire ; mais les cadavres des époux Lamproie se dressaient devant lui et le rapelaient impérieusement au devoir.

—Nous parlerons de mes vers une autre fois, dit-il. J'attends avec impatience votre conseil.

—Voilà : prenez une voiture et faites-vous conduire au café du Croissant, dans la rue de ce nom. Là, vous demanderez M. Briollet, chef de reportage à l'*Informé*. Vous le trouverez à coup sûr en train de faire sa partie de jaquet. Présentez-vous de ma part. M. Briollet est un de mes anciens clients, le seul, hélas ! qui m'ait payé. C'est à lui que je dois mon entrée dans la presse parisienne.

Marcel s'inclina en souriant.

—M. Briollet, ajouta l'ancien restaurateur, est le meilleur cœur de Paris et le plus fin reporter. Il en remontrerait aux Américains. ConteZ-lui votre embarras, il vous tirera d'affaire.

Marcel serra les mains du père Thalamy et descendit quatre à quatre l'escalier.

Quelques instants après, il entra au café du Croissant.

Sa timidité l'abandonnait enfin.

Voilà qu'il se prenait d'une belle ardeur pour le métier !

—M. Briollet, demanda-il à la caissière du café.

—Il est ici.

—C'est que . . . je ne le connais pas.

La caissière lui désigna un jeune homme fort occupé à jeter les dés et à pousser les pions au jaquet.

Marcel se dirigea, non sans un certain embarras, vers le chef de reportage de l'*Informé*.

Briollet lui avait déjà lancé le coup d'œil enveloppant du reporter.

De petite taille, fin, distingué, ce journaliste respirait l'intelligence rapide et la passion désordonnée.

Ses yeux noirs, perçants sous l'arcade sourcilière proéminente, lançaient des feux de curiosité toujours en éveil et de malice.

Amalgré par les veilles forcées et les émotions de la chasse aux nouvelles, il avait les apparences d'un malade ; cependant on sentait en lui une énergie qui devait à l'occasion triompher de toutes ses faiblesses.

Sa bouche, aux lèvres fines et serrées, exprimait à ce moment les amertumes du jeu de jaquet.

Il considérait évidemment sa partie comme perdue et toute sa physionomie, d'une expression intense, trahissait un énervement insurmontable.

Il n'est jamais opportun d'aborder pour la première fois un joueur qui perd. Mais Marcel n'avait pas le temps de choisir son moment.

—Monsieur Briollet ? dit-il en saluant.

—C'est moi, répondit le reporter.

Et brouillant ses pions avec fureur :

—J'ai perdu, archiperdu ! s'écria-t-il ; à quoi bon pousser du bois sans espoir ! Ma revanche ?

Il fit signe à Marcel de s'asseoir.

—Est-ce pour le service ? lui demanda-t-il.

—Oui, monsieur.

Aussitôt, Briollet fut sur pied.

Et prenant sans façons sous le bras le visiteur, il l'entraîna à l'écart.

—Parlez bas, recommanda-t-il ; il y a ici des confrères qui ne se foudent pas la rate et qui profiteraient de la nouvelle, si nouvelle il y a.

Marcel commença par se recommander du père Thalamy.

—Pauvre brave homme ! dit le reporter. Il n'a pas son pareil pour la blanquette de veau et les ceps brouillés au fromage ; mais ce qu'il faisait le mieux dans sa gargote, c'était le crédit.

N'étant pas initié, Marcel sourit sans comprendre.

Il dépeignit en toute franchise son embarras de poète que la cruelle nécessité avait improvisé reporter de nuit.

—Encore si c'était le jour, conclua-t-il, je me débrouillerais . . . peut-être ; mais à pareille heure ! . . . à Saint-Denis ! . . .

A la nouvelle du double assassinat, Briollet n'avait pu retenir un tressaillement : ce crime encore tout chaud, il l'ignorait, et par conséquent, sans Marcel, l'*Informé* aurait démerité de son nom, le lendemain.

—Suivez-moi, jeune poète, dit-il ; avez-vous un *sapin* ?

—Oui, monsieur, devant le café.

Déjà Briollet s'était précipité au dehors.

Il examina le cheval sur lequel Marcel comptait pour son voyage au long cours.

—C'est une rosse, assura-t-il. Donnez cinquante sous au cocher et plaquez-le.

Marcel s'empressa d'obéir. Il écoutait Briollet comme un oracle.

Ce dernier le fit monter quatre à quatre à l'imprimerie de l'*Informé* où, vu l'heure tardive, on se disposait à tirer le journal.

—Arrêtez ! cria-t-il au chef d'équipe. Il faut débloquer. J'ai besoin de dix lignes pour annoncer un double assassinat.

Débloquer les formes d'imprimerie n'est-ce pas une petite affaire en pareil cas. Cela peut retarder l'envoi du journal par les messageries qui, elles, n'attendent pas.

Le chef d'équipe refusa net, se retranchant derrière sa responsabilité.

Briollet, furieux, en trépignait sur place.

—Où est le secrétaire de la rédaction ? demanda-t-il.

—Parti se coucher.

—Alors, je vous ordonne de débloquer.

—Vous n'en avez pas le droit.

Par bonheur, le rédacteur en chef venait d'entrer à l'imprimerie, apportant une nouvelle politique importante.

Il fallut bien débloquer quand même.

Marcel, oubliant les époux Lamprois, s'intéressait en poète au va-et-vient de cette fourmilière humaine menée d'une main vigoureuse par le patron.

Briollet avait déjà rédigé, d'un trait de plume, vingt-cinq lignes ébouriffantes sur le *Crime de Saint-Denis*.

DERNIÈRE HEURE : On est sur la piste des assassins. A demain des détails complets sur leur arrestation.

Il jeta la copie au prote dégringola l'escalier, escorté de Marcel, qui le suivait comme son ombre.

Rue Montmartre, il hâla, dans le défilé perpétuel des fiacres vides, un cocher de sa connaissance.

—A Saint-Denis, lui commanda-t-il en sautant dans le véhicule.

—Impossible, monsieur Briollet, dit le cocher, ma femme m'attend à deux heures.

—Bah ! tu lui raconteras le double assassinat de Saint-Denis et elle t'embrassera pour la peine.

—Montez, monsieur, dit le cocher à Marcel.

La perspective d'apprendre un crime nouveau, de recueillir sur place les détails, triomphait de ses scrupules d'homme marié !

Marcel s'était installé à côté de celui qu'il considérait comme son protecteur et maître.

Le cheval, fouetté à tour de bras, partit d'un train d'enfer.

Marcel était pénétré d'une reconnaissance infinie pour son compagnon. Il la lui témoigna en termes émus.

—C'est moi, au contraire, qui suis votre obligé, répliqua le reporter : je ne me serais jamais consolé d'avoir manqué, pour mon journal, un double assassinat. Alors, mon jeune ami, vous êtes plutôt poète ?

—On le dit, monsieur.

—Vous faites des vers ? ...

—Je l'avoue. Le père Thalaray, qui les a lus dans la corbeille aux dans corbeille aux vieux papiers, assure même que je suis un Lamartine en herbe.

—Oh ! du moment que le père Thalaray l'assure... Tout ceux qu'il a distingués, dans son auberge philanthropique, sont arrivés, les uns à la célébrité, les autres à l'hôpital.

Briollet avait le don de baner les puanteureries les plus inattendues, sans que le moindre sourire éclairât son visage.

Durant la traversée de Paris, puis de la plaine, Marcel ne s'ennuya pas un instant. Jamais il n'avait eu l'occasion d'entendre causer avec une verve aussi bouillante, aussi originale.

Le reporter confia à tous les secrets du métier, ainsi qu'aux mystères de la police criminelle.

—Pour faire un bon informateur, ce n'est pas Briollet, il faut un tempérament spécial et au moins quatre années de pratique. La première année, on l'emploie à se faire des relations ; la seconde, à les cimenter ; la troisième, à en tirer parti et à s'en procurer de nouvelles. Tel que vous me voyez, il n'y a pas une administration, pas un hôpital, pas une boîte sérieuse où je n'aie des amis prêts à se compromettre pour me renseigner. Mais comme on n'a rien pour rien, je distribue la réclame comme il en pleuvait : tout commissaire obligeant est, pour moi, le plus habile policier du monde ; tout juge d'instruction qui ne ferme pas sa porte à la presse, je le proclame infailible. Et lorsque le gardien de la Morgue m'a ouvert toutes grandes les portes de ses locaux, je n'ai pas de mots assez élogieux pour signaler la bonne tenue de son établissement.

C'était plaisir pour le jeune poète que d'écouter Briollet.

Il ne cherchait même pas à placer un mot.

Il était tout oreilles, et plus il entendait, moins il se sentait de goût pour un métier qui exigeait tant de qualités spéciales.

—Mais vous ne faites pas que des vers, je suppose ? lui demanda soudain le reporter.

—Non, certes, j'ai commis un roman et c'est même à ce roman que je dois mon entrée si singulière dans le journalisme.

Et il raconta comment il avait été embauché par le directeur du *Jour et la Nuit*.

Briollet l'écouta à son tour et le félicita sur la façon dont il s'en tirait.

—Voilà, dit-il, un bon chapitre de roman. Eh bien, mon cher Toucourt, puisqu'on vous appelle de ce nom et que vous ne protestez pas, apprenez que le reportage est la meilleure école du romancier. Vous serez appelé, dans le métier, à voir la société, du haut en bas de l'échelle, et vous pourrez, par la suite, peupler de personnages vivants vos récits ; car il faut avoir vécu soi-même pour peindre la vie.

—Alors, pourquoi n'en faites-vous pas, des romans ? se permit de demander Marcel.

—Parce que la nature m'a refusé le don d'invention, de combinaison. Si je fabriquais de ces machineries-là, je ne serais jamais qu'un vulgaire photographe. Je pourrais peut-être trasser des chroniques parisiennes ; mais voilà : faudrait quitter le certain pour l'incertain. Et puis, j'aime mon métier. Et puis... je n'ai déjà pas si longtemps à vivre.

Marcel devina que le pauvre garçon ne se faisait pas d'illusions sur sa santé.

—Bah ! dit-il, les gens de votre acabit sont souvent les plus solides, les plus résistants.

Ils étaient arrivés à Saint-Denis.

Briollet, qui connaissait le bâtiment au si bien que Paris, indiqua au cocher le chemin de la rue de la Gaieté.

Il le fit s'arrêter à quelques pas du débit des époux Lamproie.

—Descendez, dit-il à Marcel.

Malgré l'heure tardive, de nombreux curieux stationnaient en face de l'établissement, sur le trottoir opposé.

Des gardiens de la paix, renforcés d'agents en bourgeois, gardaient les abords du théâtre de crime.

—La justice est sur la brèche, fit Briollet. Bonne affaire ! Maintenant il s'agit d'entrer.

Marcel trempait déjà à l'idée de se trouver en présence des cadavres.

Ces horreurs n'avaient pour lui, dit-il, aucun attrait.

La curiosité malsaine des foules n'entrât pas dans son esprit.

L'appréhension du hideux spectacle le rendait encore plus pâle que son compagnon.

Briollet passa devant le débit sans s'arrêter.

—Si le chef est là, dit-il tout bas à Marcel, nous aurons du coton.

—Le chef ? ... demanda le poète.

—Le chef de la Sûreté ! mon Dieu ! que vous êtes novices. Le chef est un bon garçon, là-bas, à la boîte, dans son cabinet, mais pas commode quand il est en train de cuisiner.

—Est-il donc indispensable de pénétrer là-dedans ? fit le poète d'une voix tremblante.

—Indispensable, non ; utile, oui. On peut toujours, dans un compte-rendu, décrire de chic les victimes ; mais ça ne vaut jamais la réalité. Vous n'êtes donc pas curieux de voir ça ?

—Moi ? Oh ! ... pas du tout !

—Il faudra bien pourtant vous y faire. Il n'y a que le premier cadavre qui coûte. On s'y habitue bien vite, allez !

Marcel pensait qu'il ne s'y habituerait jamais, lui ; mais ce n'était pas le moment de le dire.

Le reporter s'était arrêté à l'angle d'une rue latérale, dans l'ombre.

De ce poste d'observation, il braquait des yeux ardents sur le groupe des agents. Ses lèvres se serraient. Une ride profonde s'accusait entre ses sourcils.

—Ah ! fit-il avec joie, voilà *Pot-à-tabac*, nous sommes sauvés !

Le personnage en question venait de sortir du débit. C'était un petit ventru, taillé en carré, énorme, le cou dans les épaules, d'aspect funambalesque.

—C'est le meilleur agent du commissariat, souffla Briollet à l'oreille de Marcel. On l'a surnommé *Pot-à-tabac*, il n'en est pas plus fier pour ça. Excellent limier, une poigne de fer ! Quand il tient, il ne lâche plus.

Malgré son obésité, l'agent marchait d'un pas rapide, les mains derrière le dos, dans la direction de Briollet.

Celui-ci l'aborda au passage.

—Bonsoir, vieux. Je te présente mon collègue du *Jour et la Nuit*.

L'agent tourna brusquement dans la rue latérale, se mettant ainsi à l'abri des regards indiscrets.

—Vous me ferez révoquer, avec vos bêtises ! dit-il d'un ton bourru.

—Fais pas le méchant, vieux, je t'enverrai demain deux fauteuils d'orchestre pour l'Opéra-Comique.

—Qu'est-ce qu'on joue ?

—*Mignon*.

—Chouette ! j'en pince pour *Mignon*.

Et *Pot-à-Tabac* fredonna : " Connais-tu le pays où fleurit l'orange ? "

Puis, se tournant vers Marcel :

—Alors, vous en êtes aussi, mon p'tit ? ...

—J'en suis, soupira Marcel.

—Vous commencez de bonne heure ! C'est jeune, c'est frais, ça vous a des airs de petite mariée !

Envoyant une tape amicale sur le ventre plat de Briollet :

—Vrai ! vous êtes comme les corbeaux, vous autres ! Vous sentez de loin les cadavres et vous accourez, le bec enfariné.

—Alors, demanda Briollet, c'est un beau crime ? ...

—J' te crois !

—L'assassin a-t-il eu la politesse de laisser sur place sa carte de visite ?

—Vous m'en demandez trop. A tout à l'heure. Je reviendrai si je peux. N'oubliez pas mes fauteuils d'orchestre.

Et *Pot-à-tabac* s'éloigna au petit trot de ses jambes courtes.

D'une voix enrouée, il roucoulait entre ses dents : " C'est là que je voudrais vivre ? "

—Nous avons au moins une demi-heure à poiresauter, dit Briollet à son élève. En ai-je fait de ces stations-là et par tous les temps ! Si ma mère me voyait, elle en attraperait la jaunisse.

—Pourquoi donc ?

—Ma mère m'avait élevé, policé, instruit et entretenu dans l'idée que je deviendrais un jour, comme feu mon père, chef de bureau dans un ministère. Mais voilà ! à peine entré en qualité de surnuméraire dans l'arche sainte administrative, je m'en suis fait exclure pour avoir manqué trop régulièrement de signer la feuille de présence, le matin, à l'heure de l'ouverture des bureaux. La vie ministérielle me semble bête autant qu'inutile ; je n'aurais pu m'habituer à remplir ces imprimés qui ne servent à rien, à tenir ces registres qu'on ne consulte jamais.

—Je comprends ça, fit Marcel.

Pour cette bonne parole, Briollet lui serra les mains avec effusion.

—Ah ! que le ministre a bien fait de me révoquer, ajouta-t-il ; je serais mort d'ennui devant les cartons verts. Il me faut de l'activité, des émotions, la vie à outrance. Ma journée terminée après un labeur écrasant, savez-vous ce que je fais, la plupart du temps, au lieu de rentrer me coucher ? Je monte au cercle et je joue, et je

perds... neuf fois sur dix. J'ai laissé sur le tapis vert mon patri-moine, et j'y laisse tous les mois plus d'un tiers de mes appointements. C'est idiot, mais ça me secoue et je ne dors jamais mieux, le matin, que quand je suis décafé.

—Moi, déclara Marcel avec fierté, je ne jouerai jamais.

—C'est sans doute que vous n'êtes pas joueur.

—Oh ! pas du tout. Il me répugnerait de gagner l'argent des autres, et je tiens trop à mes sous pour les risquer.

—Seriez-vous avare ?

—Nullement.

—Tant pis : les jouissances du thésauriseur doivent être inouïes. Plonger les mains dans un morceau d'or nous procure une ivresse bien supérieure à celle du prodigue en pleine dilapidation de ses biens. Mais faut la vocation. Moi, j'ai essayé de me faire avare : pendant deux mois, je me suis privé de tout, j'ai vécu comme un pleutre, buvant de l'eau et ruminant du pain sec. Et bien, mes écus entassés se refusèrent à multiplier davantage et je les perdus sans regret sur un coup de cartes. Le lendemain, j'avais retrouvé tout mon appétit et mon bon sens.

Marcel se détourna pour sourire : le bon sens ne devait pas être la qualité dominante de Briollet.

—Vous êtes bien heureux, dit-il, d'avoir votre mère.

—Ah ! oui, parlons-en : je la vois tout au plus une fois par mois. Au lieu de m'accueillir avec tendresse, elle me fait des sermons, me reproche d'avoir manqué à tous mes devoirs. Elle est convaincue que j'ai déshonoré la famille en entrant dans le journalisme. Elle est de ses bourgeois qui s'imaginent que le budget de la France est l'apanage de leurs enfants mâles.

Le roulement d'une voiture réveilla l'attention du reporter.

Un fiacre passa devant eux.

—Bono ! fit Briollet : le chef s'en retourne avec son secrétaire. Nous sommes maîtres du terrain ; le commissaire n'a rien à refuser à un journaliste qui lui a fait obtenir le ruban d'officier d'Académie, à la fournée du 14 juillet.

Il achevait à peine de parler que Pot à tabac, sortant de la maison du crime, lui faisait signe d'accourir.

Les curieux, croyant les constatations judiciaires terminées, se dispersaient.

Les deux compagnons, guidés par l'agent, pénétrèrent, par un couloir obscur, dans l'arrière-boutique, où régnaient encore d'affreux relents de cuisine à l'ail.

Marcel, redevenu très pâle, n'osait regarder autour de lui.

Une porte s'ouvrit et le commissaire de police apparut, souriant, la main tendue vers Briollet.

—Comment va, cher ?

—Ça irait mieux dans mon lit, répondit le reporter. Je vous présente mon collègue, et ami, M. Marcel Toucourt, chef de reportage au *Journal de la Nuit*.

Le magistrat s'inclina devant le petit jeune homme aux traits bouleversés par l'émotion du premier début.

—C'est sa première affaire, ajouta Briollet, et dame ! il n'est pas tout à fait dans son assiette.

Marcel se raidissait contre son trouble.

—Je remercie monsieur le commissaire, balbutia-t-il, pour le bon accueil qu'il me fait.

—Monsieur le commissaire, dit le magistrat toujours souriant, sera à votre disposition en toutes circonstances, mais dans la mesure que comporte le secret professionnel. Naturellement, vous désirez voir les victimes ?

—Ça ne presse pas, fit Briollet. Causons un peu.

Marcel en profita pour s'asseoir sur un tabouret de paille, à côté du fourneau.

Les jambes lui manquaient déjà.

—Comment le coup a-t-il été fait ? demanda le reporter.

—Tout porte à croire que l'assassin a agi seul. Il a assommé la bonne femme pendant que le mari était descendu à la cave lui quérrir une bouteille de cacheté. L'homme a été égorgé au moment où il sortait de la trappe située à droite du comptoir. Peut-être un complice faisait-il le guet au dehors ; car on ne s'explique pas l'audace d'un pareil coup. Il est vrai que le père Lamprois, pressé de fermer, avait déjà posé ses volets et que l'assassin n'a eu qu'à tirer la porte pour être maître de la place.

—Le vol est important ?

—On ne sait pas. Le tiroir-caisse a été retrouvé vide ; en haut, dans la chambre à coucher, à laquelle on accède par un escalier en colimaçon, tous les meubles sont fracturés. Nous n'avons pas retrouvé une pièce d'or ni d'argent, pas un centime. En revanche, nous avons découvert, dans la pailasse du lit, une vingtaine de mille francs de titres représentant sans doute les économies des victimes.

—Pas de pièces à conviction ?

—Si : un marteau qui ressemble à tous les marteaux. Quant au couteau, l'assassin n'a eu qu'à le prendre ici même, sur la table de cuisine.

A plusieurs reprises, le commissaire avait consulté sa montre : façon polie, mais éloquent, de rappeler à l'ami Briollet qu'il était grand temps d'aller se coucher.

Le reporter, en homme éduqué, se décida à comprendre.

—Montrez-nous les victimes dit-il. Enfin, fit le magistrat. Vous savez bien que je n'ai rien à vous refuser.

En même temps, du bout des doigts, il caressait avec complaisance le ruban violet qui ornait la boutonnière de sa redingote.

Quant à Marcel, aussi pâle que les victimes, il demeurait affalé sur son tabouret, la tête penchée, les yeux fixés à terre.

—Eh bien ! lui demanda Briollet au moment où le commissaire ouvrait la porte donnant sur le débit, vous ne venez pas ?

—Est-ce bien nécessaire ?

—Quelle question ! Vous n'y pensez pas. Allons ! je vous procède.

Marcel essuya la sueur froide qui lui coulait du front et suivit, d'un pas mal assuré, son maître en reportage.

Il pénètre, lui aussi, dans ce qu'on est convenu d'appeler, en style de journal, le "théâtre du crime".

Tous les becs de gaz étaient allumés, comme pour une nuit de fête.

A deux pas de la porte, gisait la femme la femme Lamprois, le crâne réduit en bouillie.

Le mari, étendu sur le dos, près de la trappe restée ouverte, avait le visage intact, mais d'une blancheur de cire ; tout son sang s'était répandu par l'entaille de la gorge.

L'odeur de ce massacre emplissait la boutique.

—Rien n'a été déplacé, dit le commissaire, et rien ne sera déplacé avant le transport des victimes à la Morgue, à la fin d'autopsie légale. Demain matin, le procureur de la République, assisté d'un juge d'instruction, procédera sur place aux constatations. Prenez notes, messieurs, et... décampons !

Briollet, qui joignait à son talent d'écrivain celui de dessinateur, avait déjà commencé un croquis à l'affreux tableau.

Marcel, appuyé à la muraille, les yeux fermés, luttait contre sa faiblesse.

Soudain, il poussa un cri étouffé.

Sans Pot à tabac qui venait de rentrer, il s'abattait à côté de la femme Lamprois.

L'agent le reçut entre ses bras robustes et le transporta dans l'arrière-boutique.

Marcel se ranima presque aussitôt, entouré des trois hommes qui le regardaient avec compassion.

—Excusez-moi, balbutia-t-il après avoir absorbé un cordial que l'inspecteur de police s'était empressé de lui servir.

Le commissaire avait déjà retrouvé son sourire de magistrat satisfait.

—Je crois, jeune homme, dit-il, que vous n'avez pas la vocation.

—Oh ! pas du tout.

—Ça viendra, fit Pot à tabac, faut pas désespérer. Moi, j'étais un peu comme ça à mon début dans les coulisses du crime. Et pourtant, j'en avais vu, des cadavres, mais pas comme ça, là-bas, au Tonkin, pendant la campagne ; ça n'est pas tout à fait la même chose.

Cette déclaration terminée sur un ton d'importance, Pot à tabac se pencha à l'oreille du patron et lui glissa quelques mots.

Le magistrat fit un signe de vive contrariété, consulta de nouveau sa montre, et dit en poussant un énorme soupir :

—Allez chercher le témoin ; mais veillez d'abord à ce que personne ne s'approche.

L'agent sortit par le couloir de la rue et on l'entendit tonner contre des curieux qui stationnaient devant la porte.

Confiant en la di-création de Briollet et de son apprenti, le commissaire leur fit connaître la qualité du témoin annoncé.

—C'est, dit-il, un type parisien des plus curieux. Ne le confondez pas avec les ignobles indicateurs, les *custoles* qui, par leurs dénonciations ou renseignements, facilitent, pour quelque menue monnaie, la tâche de nos agents assermentés. Il fait de la police, mais pour son plaisir, en amateur, et il nous rend parfois de grands services. Il a d'ailleurs une profession ; dans son genre, c'est un artiste

—Connu ! interrompit Briollet : c'est le Découpeur de têtes.

—Tout justement.

Le découpeur de têtes ! Marcel recommençait à frémir.

—Rassurez-vous, mon cher Toucourt, lui dit le reporter, ce policier amateur, cet artiste n'a jamais découpé que des têtes en papier. Il recrute ses clients dans les débits de vin. Pour la modique somme de dix centimes, il exécute leur silhouette, ressemblance garantie, et cela sans crayon ni pinceau. Une paire de ciseaux et un bout de papier noir lui suffisent. Il vous découpe, en moins de trois secondes, votre profil avec une sûreté de mains extraordinaire. Par exemple, le client n'est pas toujours satisfait ; car son portrait, ainsi obtenu, constitue une caricature dont les consommateurs s'amuse à ses dépens. Aussi l'artiste a-t-il reçu le surnom de *Samson*, en mémoire du célèbre coupeur de têtes de la grande Révolution.

—Chut ! fit le commissaire, il doit être saoul, comme d'habitude : tous ses clients l'obligent à trinquer avec lui.

Un pas irrégulier d'homme ivre résonnait dans le couloir.

Le témoin, soutenu par Pot à tabac, entra.

Ce dernier s'éclipsa aussitôt, pour veiller dehors.

—Asseyez-vous, père Samson, dit le magistrat. Vous paraissez en avoir besoin.

—Un peu tout de même, fit l'artiste en se laissant choir sur une chaise. Sale métier ! il me conduira à l'hôpital.

Le père Samson était un petit vieillard maigre et sec, au regard de fouine, aux grands cheveux retombant en boucles raides et sales sur un collet de redingote usée jusqu'à la corde et d'une longueur démesurée.

Sa barbe, d'un gris jaunâtre et sale, séparée en deux touffes interminables, lui donnait l'aspect d'un Juif errant ratatiné, tassé par des siècles de marche obligatoire.

Comme il gardait le silence en jetant des regards méfiants sur Marcel, le magistrat crut devoir le rassurer.

—Vous êtes ici devant des amis, vous pouvez parler sans crainte.

—Cependant, répliqua Samson, je ne voudrais pas que M. Briollet me brûle dans son *canard*.

—Quelle idée ! s'écria le reporter. Est-ce que je vous ai jamais brûlé, mon père Samsonnet ! Le mois dernier, rappelez-vous, je vous ai rencontré à la Glacière, nous marchions tous les deux sur ce crime : vous, pour la gloire ; moi, pour mon journal ; vous m'avez fait le plaisir d'accepter mon invitation à dîner, et vous m'avez dit au dessert que j'étais un frère ; vous me l'avez même chanté.

—Positif, monsieur Briollet ; mais je ne connais pas ce jeune homme, ajouta l'artiste en désignant d'un geste comique le pauvre Marcel, que cette bizarre aventure commençait à intéresser.

—C'est mon jeune frère, assura le reporter.

—Possible ; mais il ne vous ressemble guère. Il n'y a pas, dans son profil, un ligne que je pourrais découper dans le vôtre.

—Il est d'un autre lit, osa dire Briollet.

—Possible !

Le commissaire tira pour la dernière fois sa montre et y jeta un coup d'œil désespéré.

—Parlez, père Samson, dit-il, je vous garantis le secret. Allez-y carrément.

Le petit vieux, enfin convaincu, expliqua le but de sa démarche. Habitant Saint-Denis, où il possédait une mesure en planches qu'il appelait son *atelier* et un jardinet qu'il décorait du nom de *parc*, il avait appris le double assassinat, vers une heure du matin, et il était accouru aussitôt.

—Je sais quelques chose, dit-il. Ce n'est peut-être rien, et c'est peut-être tout. Voilà : ces temps derniers, je me suis reposé le soir. J'avais fait dix francs d'économie et j'étais pas forcé de turbiner. Avec dix francs, moi, je vis une semaine, grâce aux œufs de mes poules. Avec ça et un peu d'autre chose, on ne meurt pas de faim.

—Au fait ! ordonna le commissaire.

—J'y suis, mon magistrat. Donc, pour me distraire, l'autre soir, je suis venu prendre un verre, oh ! un seul, ici, chez ce pauvre père Lamprois. Or, qui ai-je vu, ce soir-là, assis tout seul à la table du fond ? un individu de ma connaissance, un géant à la tête de polichinelle, vrai marron sculpté que j'avais découpé, il y a trois mois, dans un restaurant de nuit de Halles centrales. Que même, il avait refusé de me donner mes deux *ronds*, sous prétexte que son portrait n'était pas avantage. Le revoyant ici, je me suis amusé à le découper à nouveau et, lui montrant son profit qui était bien ça, tout à fait ça, je lui ai dit : " Le voulez-vous contre un verre de vin ? " Il a braqué ses quinquets sur moi ; quels quinquets, mes amis ! . . .

—Au fait répéta le commissaire.

—Des quinquets de chat-tigre prêt à s'élancer sur sa proie. " Vous n'en voulez pas, lui dis-je dit, eh bien ! n'en parlons plus, ça ne m'empêchera pas de boire un coup ! " Et, pour la rigolade, j'ai profité de ce qu'il avait le dos tourné pour celler sa tête sur le mur, au-dessus du comptoir. Que même elle y était encore, ce matin, quand je suis venu boire la goutte.

C'était là toute la déposition du père Samson.

—Comment ! s'écria le commissaire, vous n'aviez rien de plus sérieux à nous dire ? . . .

—Mais c'est très sérieux, attendu que mon polichinelle en question est à tu et à toi avec un repris de justice. César dit *La Flemme*, sorti de Poissy l'année dernière au restaurant des Halles, où je les ai vu ensemble, saouls comme des grives, l'argent leur coulait par tous les pores.

—Savez-vous au moins le nom de votre homme ?

—J'en ignore ; mais de toutes les têtes de coquins que j'ai découpées dans ma vie, il n'en est pas de plus réussie. Et je m'y connais !

Le commissaire haussa les épaules.

Les racontars du vieil ivrogne lui semblaient absolument sans importance.

—Cette fois, dit-il, bouclons.

Et appelant Pot à tabac, il le chargea de veiller les époux Lam-

prois qui n'ayant plus que des neveux domiciliés en province, se seraient trouvés abandonnés, sans l'intervention de la police.

Depuis un instant, Briollet, le front contracté, réfléchissait profondément.

—Mon cher commissaire, dit-il, puisque vous n'avez rien à me refuser, permettez-nous d'examiner le portrait de polichinelle au père Samson.

—A quoi bon ?

—Toutes les pistes sont bonnes quand on n'en a pas une de sérieuse.

—Bien parlé ! approuva Samson.

Marcel ne bougea pas.

La perspective de se retrouver pour la seconde fois en présence des victimes le remplissait d'un légitime effroi.

Il n'avait décidément point la vocation !

Le commissaire s'exécuta d'assez bonne grâce.

Il rentra le premier dans la boutique :

—Des bêtises ! s'écria-t-il aussitôt, il n'y a pas le plus petit portrait collé sur le mur, au-dessus du comptoir. Vous avez rêvé ça, mon père Samson.

—Je ne rêve jamais quand je suis éveillé, répliqua l'artiste découpeur. Laissez-moi voir de près. Tenez ! . . . là ! . . .

Et du doigt, il désignait où il assurait avoir collé la silhouette.

—C'est bien là, que je vous dis, et si elle n'y est plus, c'est que mon polichinelle l'aura dégotée ; car le père Lamprois s'en faisait une bosse, encore ce matin, en la montrant aux clients.

Briollet s'était approché à son tour.

Soudain, il poussa un cri de triomphe.

—Vous ne voyez donc pas, mon cher commissaire, cette trace sanglante, oh ! très légère, au-dessus de l'endroit désigné par Samsonnet. C'est le doigt de l'assassin qui a fait ça. Vous tenez la piste, monsieur le commissaire, vive Samsonnet !

Cette étrange conversation sonnait comme un glas funèbre aux oreilles de Marcel.

—Quel métier ! murmura-t-il ; j'aimerais mieux casser des pierres sur la route.

Dame ! sur la route, on entend quelquefois chanter le Rossignol.

Un silence profond régna entre les quatre hommes . . .

Samson avait le triomphe modeste.

Il se contentait de braquer sur le magistrat ses petits yeux pétillants de malice.

—Je ne dis pas non, fit ce dernier ; mais je ne dis pas oui.

Et se tournant vers Pot à tabac :

—Qu'en pensez-vous ?

—Puisque, répondit l'agent, monsieur le commissaire me fait l'honneur de me demander mon avis, je crois qu'il serait utile d'explorer le plus tôt possible les restaurants de nuit des Halles.

—Des nêfles ! s'écria Samson. Moi, je ne suis pas payé pour passer la nuit dehors à la recherche des assassins.

En sortant d'un carnet une silhouette déconpée :

—Voici le double du portrait, dit-il, ressemble exacte. Oh ! je suis un homme de précaution : quand une tête me plaît ou me déplaît, j'ai toujours soin d'en découper deux exemplaires. J'en donne un au type et je garde l'autre . . . pour mon musée. J'en ai comme ça plusieurs centaines recueillies en vingt ans de découpage, et parmi ces têtes, il y en a deux qui ont été coupées pour de bon, place de la Roquette, au lever du soleil, celles de Marchandon et de Pranzini. Avec cette silhouette, un agent retrouvera l'homme aussi bien que moi. Il en aura tout le mérite et je ne serai pas brûlé.

Le père Samson salua la compagnie et, sans en demander la permission, décampa beaucoup plus vite qu'il n'était venu.

—On reparlera de tout cela demain, dit le commissaire. Le juge d'instruction fera le nécessaire. Sur ce, je vais me coucher, en vous recommandant, mon cher Briollet, de ne pas scuffer mot, dans votre journal, ni ailleurs, d'une piste qui me paraît, d'ailleurs, fort problématique.

Ils sortirent, laissant la maison à la garde du vigilant Pot-à-tabac, lequel s'installa sur deux chaises, dans l'arrière-boutique, en compagnie d'un revolver placé à portée de sa main.

Après avoir demandé au magistrat des renseignements complémentaires sur les victimes, Briollet remonta en fiacre avec Marcel.

Epuisé de fatigue, il s'endormit presque aussitôt.

(A suivre.)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émouvant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

PMRYNETTE

VAISE LENTE

POUR PIANO par EDUARD JOUVE .

Op. 250

(A suivre.)

INTROD.

VAISE LENTE.

2

1. *p* *grazioso*
M.C. M.P. *rit.* *a Tempo*

3

1. *p* *grazioso*
M.C. M.P. *rit.* *a Tempo*

3

2

Con Impetoso.

Con sentimento

a Tempo

a Tempo

a Tempo

mf

p *rit.*

f

pp

M.C.

M.P.

rit.

p

M.C.

M.P.

mf

p

rit.

M.C.

M.P.

mf

p

rit.

p

rit.

M.C.

M.P.

mf

p

rit.

M.C.

M.P.

mf

p

rit.

mf

p

rit.

M.C.

M.P.

mf

p

rit.

M.C.

M.P.

mf

p

rit.

mf

p

rit.

M.C.

M.P.

mf

p

rit.

M.C.

M.P.

mf

p

rit.

M.C.

M.P.

mf

p

rit.

Magasins de Nouveautés et Couturières de Jadis

Du "Journal des Familles" :

Interrogez des personnes instruites et généralement bien informées. Demandez-leur à quelle date remonte la création des grands magasins de nouveautés. Elles vous diront qu'il y a de cela un peu plus de trente ans, que ce fut dans les Annales du commerce un événement très grave et que les petits détaillants en moururent du coup.

Or, cette institution, que nous croyions toute récente, a, paraît-il, environ six cents ans d'existence. Nos Louvre et Bon Marché se retrouveraient des ancêtres jusque dans le treizième siècle. Ils datent du temps de saint Louis. Ils sont, comme on voit, de bonne noblesse.

Avant la révolution, chaque corps de métier avait sa spécialité bien définie, et chaque fabricant ne pouvait vendre que les produits de son industrie. De là, la nécessité d'établir un corps spécial de marchands à qui toute fabrication serait interdite, et qui, en revanche, auraient le droit de vendre toute espèce d'articles. Ce furent les "merciers".

Leurs boutiques représentent exactement, à part le luxe et l'étendue, nos magasins de nouveautés d'aujourd'hui. Une pièce de vers du quatorzième siècle, "le Dit d'un mercier", énumère tout ce qu'on y pouvait trouver : "les dames s'y procureront des articles de toilette les plus variés, depuis les gants, les rubans et les lacets, jusqu'au rose et au blanc pour le visage".

Veulent-elles des agrafes et aumônières, masques pour se cacher la figure, doublures d'hermine, vêtements confectionnés, bordés et garnis de peau de marsouin et des bijoux, et du "bon savon de Paris" ? Elles n'ont que l'embarras du choix. Mais on trouverait encore dans ces magasins "les mieux approvisionnés du monde" convertis et moules à gâteaux, fruits, épices, safran pour assaisonner les viandes, drogues pour guérir diverses maladies, hameçons pour la pêche, clochettes pour mettre au cou des vaches et jusqu'à des cloches destinées aux couvents".

En vérité, il s'en faut que nos magasins soient aussi riches, et ils auront fort à faire, s'ils veulent rivaliser avec les boutiques de merciers de jadis. A moins que dans ce temps-là déjà les prospectus ne fussent un peu menteurs.

Ce qui prouverait une fois de plus que nous n'avons rien inventé, pas même la réclame.

Les merciers eurent d'abord leurs boutiques rue Quincampoix, puis rue du Beurre. Au dix-septième siècle, plusieurs d'entre eux et les plus réputés s'installèrent dans une galerie du Palais de justice, à l'endroit qu'occupent aujourd'hui les loueurs de robes et de toques à l'usage des avocats. C'était au temps de Louis XIII une des promenades à la mode, et l'un des lieux de rendez-vous du beau monde. Corneille y encadra l'action de l'une de ses comédies justement intitulée : *la Galerie du Palais*. Le mercier y fait en ces termes l'offre de sa marchandise :

"Ne vous vendrai-je rien, Monsieur ? Des bas de soie,
Des gants en broderie ou quelque petite oie ?"

Pour ce qui est des mercières du Palais, elles se montraient fort coquettes.

Entendez par là qu'elles étaient toujours habillées avec goût : même c'étaient elles qui "lançaient" les coiffures nouvelles.

Molière immortalisé dans les *Précieuses ridicules* le nom de Perdrigeon, le plus fameux mercier du dix-septième siècle.

Quand Mascarille demande à Madelon si les rubans qu'il porte sont de bon goût, Madelon exprime son admiration par ces mots : "C'est Perdrigeon tout pur". Un peu avant la Révolution, la mode avait adopté le Petit Dunkerque, magasin situé à l'angle du quai de Conti et de la rue Dauphine.

Il paraît que l'on y rencontrait parfois Voltaire.

C'est du moins ce que prétend Sébastien Mercier dans son *Tableau de Paris*.

"Voltaire, lors de son dernier séjour à Paris, se plaisait beaucoup dans le riche magasin de cette maison curieuse. Il souriait à toutes ces créations de luxe." Cela soit dit pour ceux des messieurs d'aujourd'hui qui, aimant à flâner dans les magasins, croiraient de passer pour ridicules. On peut être ridicule avec Voltaire.

Voici qui n'est pas moins curieux. De même que nous n'avons pas inventé les magasins de nouveautés, nous n'avons pas inventé non

plus la profession de "couturier" et de "tailleur pour dames". Mais au contraire, c'est le métier de couturière qui est de date récente. Il existe de façon officielle depuis 1875 ; jusque-là les tailleurs possédaient seuls le privilège d'habiller les deux sexes.

Tout au plus, et par exception, les filles des maîtres pouvaient-elles, avant d'être mariées, "habiller les petits enfants jusqu'à l'âge de huit ans seulement". Pour ce qui est de ce mot "couturière", il n'avait alors d'autre sens que celui de coiffeuse ou de lingère. Peu à peu quelques femmes entreprirent de faire des vêtements pour les dames.

Les tailleurs, exaspérés par cette concurrence, firent une belle défense, telle qu'on pouvait l'attendre de privilégiés dont on entamait le privilège. Ils firent à leurs rivaux une guerre acharnée, les écrasant d'amonces, saisissant chez elles étoffes et costumes, portant plaintes sur plaintes au lieutenant général de police. Rien n'y fit ; en dépit de toutes les vexations, l'industrie des couturières se développait. Elles adressèrent une requête au roi.

Enfin, en 1665, Louis XIV émit, sur avis favorable, "ayant été informé, disait-il, que l'usage s'est introduit parmi les femmes et les filles de toutes conditions de se servir des couturières pour faire leurs jupes, robes de chambre, corps de jupes et autres habits de commodité".

Par ces raisons, et d'autres non moins bonnes, le roi autorisait les couturières à former un corps de métier.

Quels costumes, gracieux et bizarres, sortaient de ces magasins, ou de l'aiguille des artistes de la couture ? Nous l'examinerons quelque autre jour, si nous en avons le loisir. Il se pourra alors que cette promenade rétrospective à travers les modes soit une véritable revue d'actualité : car il n'est en matière d'habillement pas d'extravagances que nous ne nous appliquions à ressusciter. Tant il est vrai que nous sommes un peuple respectueux de son histoire et qui a de l'esprit de tradition.

ORDONNANCES MUNICIPALES

Une gazette allemande, la *Posener Zeit-Schrift für Literatur, Geschichte und Kunst* désignait, il y a quelque soixante ans, à Thorn, importante forteresse prussienne sur la rive droite de la Vistule, les procès-verbaux de la municipalité pendant le XVII^e siècle, procès-verbaux des plus instructifs... même pour nos contemporains.

Nous cueillerons, dans cette fondaison bouffie, une poignée de souvenirs.

En 1604, une ordonnance bannissait les fils de familles, qui restaient oisifs et se "rendaient aux noces sans y être invités". C'étaient vraisemblablement des godelureaux, d'humeur tapageuse, qui mettaient le désordre dans les sages et paisibles ménages d'hommes bourgeois. La même ordonnance les punissait d'un emprisonnement de six mois, si la police les prenait en rapture de bar.

Le 7 octobre 1605, la municipalité de Thorn intervenait en ces termes dans un différend qui divisait si profondément un chantre et un maître d'école, qu'ils s'apostrophaient en public de la façon des héros d'Homère :

"Que le magistrat André baisse désormais le ton et que le chantre prenne le *h* mol, sinon le Conseil se chargera du finale".

En 1606, un ivrogne s'était permis de ritipécher ces dignes magistrats. Ceux-ci, sans s'en souvenir au moment, édictèrent contre le disciple trop fervent de Béchus un arrêt qui nous vaudrait voir inscrit en lettres d'or sur toutes les publications des *Sociétés de tempérance*.

Qu'il se retracte à portes ouvertes, qu'il quitte la ville pour une année, et que, pendant cet intervalle, il ne boive ni bière, ni liqueurs fortes, mais de l'eau claire, en cas de récédive, on le souffletterait publiquement."

Le 18 février 1613, un édit enjoignait aux gens mariés de ne point se quereller sous peine de bannissement. — c'était, en somme, la peine la plus fréquemment prononcée. Un certain Jean Conade fit la sourde oreille. Il ne fut pas exilé, mais privé de ses droits civiques ; et on lui déclara que, s'il persistait à vivre en méintelligence avec sa femme, il recevrait tous les jours une copieuse bastonnade. La *schlague*, personne ne l'ignore, est une des plus antiques et des plus solides institutions de la Prusse.

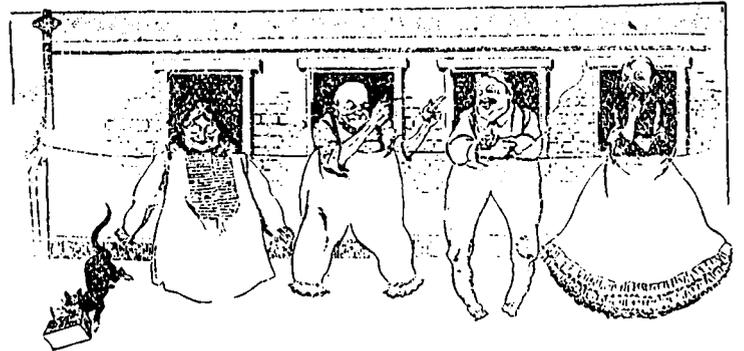
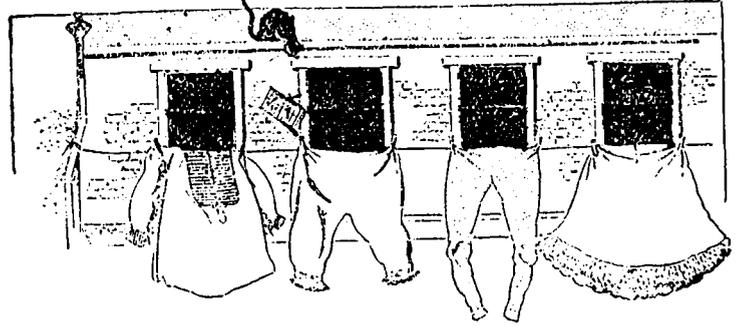
En août 1657, un journaliste, ou, pour mieux dire, un fabricant de nouvelles à la main, n'avait pu résister à composer et à faire courir par toute la ville les calomnies les plus atroces contre les bourgeois et les bourgeoises de Thorn. Le conseil municipal le condamna au pilori. Or ce pilori était un âne, sur lequel le journaliste se vit affourcher du matin au soir, avec deux ceintons, l'un par devant qui portait cette inscription : *Nova* (nouveau) l'autre par derrière, où se lisait pas dans un mot : *Nova Zeitung* (nouvelle nouvelle).

Aujourd'hui, c'est la *Zeitung* qui rend l'âne et les ceintons. C'est regrettable, la prison, vu sous cet aspect, n'est guère plus de pittoresque.



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

ADAPTATION



DE PART ET D'AUTRE.

MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

J. BRUNET

COTE-DES-NEIGES

MONTREAL

—Complètement ruiné, à la suite des opérations que vous m'avez conseillées...

—Bast! un peu plus tôt, un peu plus tard... les étrennes vous auraient joué le même tour.

—Mais ce lit ne sera jamais assez grand pour moi!

—Que madame soit sans crainte, quand elle sera couchée, il aura deux pieds de plus.

AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.

Machines à coudre à Louer

Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR

1686 rue Notre-Dame

Près de l'Eglise Notre-Dame

Restaurateur de Robson

PLUS DE CHEVEUX GRIS

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparé par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille.
 Propriétaire: J. T. GAUDET, Pharmacien, JOLIETTE, P. Q.

Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine
 Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français. Un grand choix de livres en tous genres.

Les commandes sont remplies à trois semaines d'avis.

Prix très modérés

Téléphone des Marchands 182

N. LÉVEILLÉ

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent
 MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres.
 Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES D'AVIS
 COUPE GARANTIE

Pour Chapelets des RR. PP.
 Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

—Brigide, c'est dégoûtant, à la fin! il y a deux doigts de poussière sur les chaises du salon!

—Ce n'est pas étonnant, madame, personne ne s'est encore assis dessus.

—Et votre mauvais sujet de neveu, mère Camus, s'est-il fait enfin une position?

—Oui, m'sieu, il est entré dans une banque.

—La nuit?

—Es-tu sale, pour ton âge! tu pourrais bien te nettoyer un peu de temps-en-temps.

—Je ne suis pas ma bonno!

LE RIFLE

Eczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous serons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprême efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Rife de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURE, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours. **Maladies de la Peau** Montréal.

Moulin à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

898 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal

TEL. BRILL EAST 1114

112 RUE VITRÉ
 Coin St-Laurent



MONTREAL

PLUS DE MAUX DE DENTS!
 PAR L'EMPLOI DES **DENTIFRICES**

Elixir, Poudre et Pâte

DES **BÉNÉDICTINS**
 de l'Abbaye de Souillac

Dom MAGUELONNE, Prieur

Inventé en l'an 1373 par le Prieur P. BOURSAUD

VENTE EN GROS:

SEGUIN, BORDEAUX
 MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES PHARMACIES et DROGUERIES.

MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

GRAND PRIX EXP. INT. LYON 1894.
 HORS CONCOURS EXP. INT. BORDEAUX 1895.
 MEMBRE DU JURY 1895.



Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES

1597 Rue Notre-Dame, Montréal.

EN VEINE D'ÉCONOMIE



Fabien.—Vous faites vous-même vos travaux de clavigraphie ?
 Gatien.—Hélas ! Je n'ai plus les moyens d'employer davantage une clavigraphie.
 Fabien.—Pourquoi cela ?
 Gatien.—J'ai épousé la dernière que j'avais.

LA QUESTION DE LA PAIX

Le monde veut vivre : il veut vivre et se développer en paix ; il veut donner le pas au travail qui produit sur la guerre qui détruit. Est-ce un rêve ? comme le disait de Moltke ; est-ce une ambition légitime et à laquelle, s'il sait faire ce qu'il faut, et le faire comme il faut, il lui soit possible de donner plus ou moins satisfaction ? C'est ce que je voudrais rechercher rapidement, non pas en me livrant à des conjectures, mais en me rendant compte des faits, en exposant ce qui s'est fait sous l'influence de ce besoin général de sécurité, en constatant ce qui se fait, et en indiquant ce qui se fera demain.

Mais, d'abord, pour éviter tout malentendu, quelle est, en réalité, la prétention des ennemis de la guerre ? Que demandent-ils, et qu'espèrent-ils obtenir ? C'est bientôt fait de leur montrer la guerre sous une forme ou sous une autre, ici ou là, continuant à déchirer l'humanité, et de leur demander s'ils croient le moment venu d'établir sur la terre la paix perpétuelle et universelle. C'est bientôt dit de leur rappeler cette enseigne à la paix perpétuelle qu'avait mise sur sa porte un cabaretier à l'entrée d'un cimetière.

Mais où donc et quand les sociétés de la paix, même les plus enthousiastes, ont-elles nourri l'espoir de faire, du jour au lendemain, disparaître la violence de la terre et de réaliser à la lettre la parole du prophète : " Les lances et les épées seront changées en charrue pour labourer et en faux pour moissonner, et un peuple ne lèvera plus la main contre un autre. " Non, sans renoncer à travailler, comme si ce résultat pouvait être obtenu demain, les hommes de bien qui ont déclaré la guerre à la guerre savent, parce qu'ils sont des hommes pratiques, et parce qu'ils se mesurent tous les jours avec les difficultés, que rien ne s'improvise ici-bas, et qu'à toute œuvre il faut du temps et de la peine, d'autant plus de temps et de peine qu'elle est plus grande. Que disent-ils ? J'emprunte la réponse à l'un de ceux qui ont tenu parmi eux la plus grande place dans ce siècle, à mon grand ami Henry Richard, le secrétaire général et la cheville ouvrière de la Société de la paix de Londres pendant vingt-cinq ans ; ils disent, tout simplement, que les nations, qui sont des personnes morales, doivent savoir s'imposer à elles-mêmes la loi qu'elles imposent à leurs membres. Dans aucune société civilisée, on peut dire dans aucune société, il n'est admis que chacun soit juge dans sa propre cause, et autorisé à se faire, comme il lui convient, justice à lui-même. Il y a, sous des formes diverses, plus ou moins imparfaites, des organes d'une force publique destinés à prévenir le déchaînement des forces individuelles. Nous avons nos dissentiments entre particuliers, nos querelles, nos conflits d'intérêt, mais nous avons au-dessus de nous une loi générale, une magistrature, une police, dont l'autorité contient nos écarts. Est-ce à dire que, malgré cette autorité qui nous protège et qui nous contient, la violence privée n'ait plus de place parmi nous ? Non, quoi que l'on ait pu faire pour en préserver les sociétés les plus avancées, le vol, le meurtre, la débauche, l'injustice et l'erreur sous toutes leurs formes s'y donnent encore trop librement carrière. Mais, si nulle précaution n'était prise contre eux ; si aucune barrière n'était imposée à leurs égarements, si des efforts incessants n'étaient pas mis en œuvre pour les prévenir ou pour les réprimer, nulle société ne serait possible, la vie ne serait plus qu'un enfer où l'on se débattrait au milieu du déchaînement de toutes les brutalités.

De même, pour les nations dans leurs rapports les unes avec les autres. Il y a un droit pour les particuliers : il y a un droit pour les sociétés humaines. Les particuliers ont avantage à remettre à des juges, à des arbitres impartiaux le règlement de leurs litiges, au lieu de vider leurs querelles eux-mêmes. Les peuples, eux aussi, ne peuvent que gagner à

déferer à des arbitres le règlement de leurs différends. Et, quoi qu'on en dise, ils le font souvent, très souvent. Que leur demandent les amis de la paix ? De le faire plus souvent, en se rendant mieux compte de ce qu'ils font, et d'établir, en règle reconnue et sanctionnée par des arrangements réciproques, ce qui est déjà, pour la plupart d'entre eux, une pratique fréquente, pour quelques uns une pratique habituelle.

Voilà, dans toute sa simplicité, le programme des Sociétés de la Paix ; et voilà, je le répète, dans une mesure déjà considérable, la pratique des sociétés civilisées. Il serait aisé, pour justifier cette assertion, de citer ici un nombre considérable de cas dans lesquels des conflits plus ou moins graves ont été réglés sans recours aux solutions arbitraires de ce qu'on a appelé les jeux de la force et du hasard, et d'étaler toute une longue liste d'arbitrages qui ont réussi. Je pourrais montrer tantôt un chef d'État roi de France ou de Prusse, empereur de Russie ou reine d'Angleterre, président de la République française ou de celle des États-Unis, tantôt un corps public comme le Sénat de Hambourg, tantôt de simples particuliers, comme un certain Uphast, du Connecticut, tantôt des commissions spéciales, comme celle qui vient de résoudre la question des phoques à fourrure, ou celle qui a rendu, en 1872, la célèbre sentence de " l'Alabama ", décidant souverainement entre les puissances des deux mondes, et voyant, quelles que fussent leurs décisions, les deux parties en cause se soumettre sans récriminer. Les États-Unis se sont inclinés quand un simple citoyen, sans autre prestige que l'honnêteté d'Aristide, leur a donné tort, et la Grande-Bretagne a été heureuse de payer au gouvernement de Washington, au lieu d'équiper des vaisseaux, et de massacrer des hommes, les 75 ou 80 millions de francs auxquels l'avait condamnée la sentence du tribunal de Genève.

FREDÉRIC PASSY.

NOUVELLE EXPLICATION

Le fils.—Papa pourquoi d's jours de grâce sont-ils accordés pour le paiement d'un billet ?

Le père.—C'est pour éviter des semaines de disgrâce.

IMBROGLIO INTERNATIONAL

Le lord anglais.—Êtes-vous en faveur d'une alliance anglo-américaine, Miss Scalds ?

La jolie Américaine.—Oh ! monsieur, c'est si soudain ; cependant, vous pouvez parler à papa.

IL COMPREND MAINTENANT



— Tu avais coutume de dire que j'étais ta vie.

— Oui, et maintenant je comprends jusqu'à quel point on a raison de dire que la vie est incertaine.

CAUSERIE MÉDICALE D'ABBEY



L'Aide de la Nature.

Faute d'un peu d'aide la Nature se détraque. Il en est de même de l'écluse d'un moulin dans laquelle une fissure se produit: si la réparation n'est pas convenablement et promptement faite, la fissure s'agrandit et, finalement, faute d'eau le moulin s'arrête.

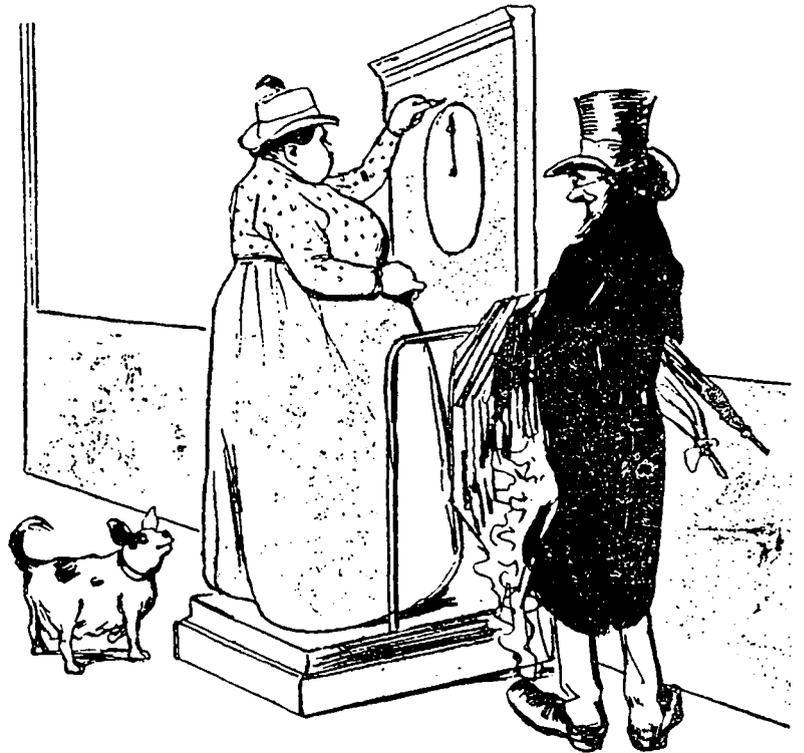
Chaque petite irrégularité du système épuise notre vitalité. Ce qui, en soi-même, semble peu important, peut causer une terrible maladie.

Abbey's Effervescent Salt donne la santé au système en aidant la Nature à s'aider elle-même. Il commence à agir au siège de la maladie, supprime la cause de celle-ci et, en aidant les organes du corps à faire convenablement leur œuvre, il élimine toute maladie du système. Abbey's Effervescent Salt permet au système de puiser dans les aliments digérés le maximum de nourriture.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

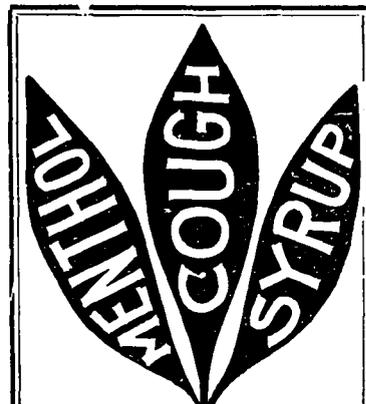
Prix, 60c la grande bouteille. Flacon d'essai, 25c.

UN TRAITEMENT A REBOURS



— Vous allez voir, docteur, ce que j'ai perdu depuis que je suis votre traitement...

Soyez Toujours sur vos Gardes



Ne vous laissez point tromper par des gens peu scrupuleux qui ne cherchent pas votre bien mais qui veulent faire de l'argent au détriment de votre santé en substituant ou contrefaisant notre remède infailible contre la Toux et les Rhumes, le

MENTHOL COUGH SYRUP

GUERISON CERTAINE POUR Les Premiers Attaques de Consommation, le Rhume, la Toux, l'Asthme, la Bronchite, la Grippe, la Coqueluche, l'Enrouement, et toutes les Maladies des Poumons et de la Gorge.

Pour ne pas vous laisser induire en erreur, demandez toujours le Sirop Menthol de Roy & Boire Drug Co., pour la toux et les rhumes, et veillez que notre nom et les trois feuilles, tel que le fac-similé ci-contre soient sur chaque bouteille. Le

PRIX, 25 CTS.

Prepare seulement par
Roy & Boire Drug Co.,
1129 BLM AND 5 & 9 WASHINGTON STREETS.
Manchester, N. H. et Montréal, Can.

Copyrighted in United States and Canada

MENTHOL COUGH SYRUP

Est en vente partout au Canada et aux Etats-Unis, 25c. la Bouteille, 3 onces, 50 doses, deux fois la quantité de tout autre sirop vendu pour ce prix.

PRÉPARÉ SEULEMENT PAR

ROY & BOIRE DRUG CO.,

Manchester, N. H.

Montréal, P. Q.

Dépôt Général pour la Puissance du Canada : JOSEPH CONTANT, Pharmacien en Gros, Montréal, P. Q.



A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL

YOU CAN MAKE 12 TO 20 PAIRS PER DAY

Klondike Knitter.

ATTACHMENTS

INSTRUCTION BOOK

RIBBER

MACHINE

ALL FOR \$20.00

AGENTS WANTED

YOU CAN GET 10, 15, & 20¢ PER PAIR.

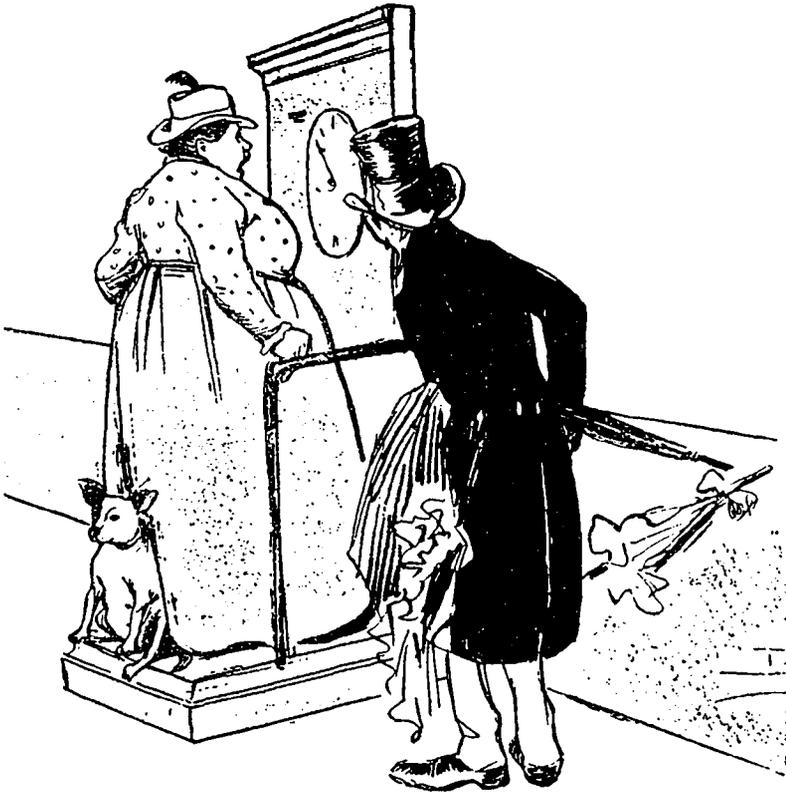
SEND TO US WITH BALANCE IN CASH.

GOOD FOR \$3.00 WITH ORDER.

ADDRESS: **CREELMAN BROS.** FREE Catalogue
GEORGETOWN ONT., CANADA.

Pour Machines à Tricoter à moteur et pour Typewriters à écriture visible, écrivez-nous. Catalogues gratuits. (Coupez ceci et envoyez-nous le).

UN TRAITEMENT A REBOURS — (Suite et fin)



II

...Comment ! Mais j'ai gagné onze livres....

Malheureuses Femmes

On a constaté de tout temps que les femmes résistent mieux à la souffrance que les hommes : Si vous demandez pourquoi, on vous répondra : c'est parce qu'elles ont l'habitude de souffrir. Ce n'est pas une raison, mais il est un fait certain, c'est que la plupart des maladies des femmes sont dues à la faiblesse du sang. cependant si facile à guérir avec les Pilules de Longue Vie du chimiste Bonard, qui sont en vente dans toutes les pharmacies.

L'homme qui a mis au jour une belle pensée a déjà marqué le vou de son existence, qui est de se rendre utile.

Pour Guérir le Rhume en Un jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

CHOIX INTÉRIEUR

Si vous voulez éviter le gros rhume, soignez sans retard les petits rhumes avec le BAUME RHUMAL. 6

Dans toutes les choses difficile, il y a un charme connu seulement de ceux qui osent les entreprendre.

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'émaciation des parties. Envoyé sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui.



La **Phosphatine Falières...**

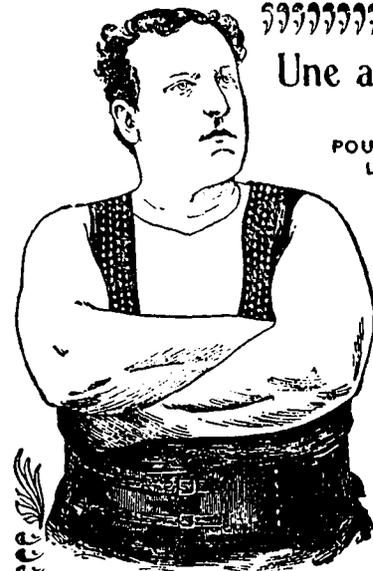
Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les Enfants dès l'âge de 6 à 7 ans, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.

Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

PARIS

6 Avenue Victoria

Montreal: - R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine



Une autre Victoire POUR LE **VIN ST-MICHEL**

Ce célèbre Tonique facilite le

Champion des Hommes Forts

des Etats-Unis

à exécuter un tour de force extraordinaire.

"Pendant mon entraînement pour accomplir un nouveau tour de force, celui de lever plusieurs fois au-dessus de ma tête une halbère pesant 225 livres, j'ai ressenti une douleur dans le dos, causée par la fatigue de ces exercices violents. Ayant consulté mon médecin, il me conseilla de prendre du VIN ST-MICHEL. Je suivis son conseil et une semaine après, ma douleur était disparue, mes muscles étaient plus durs, je dormais bien et je ne ressentais pas même de fatigue après mes rudes exercices."

HENRI CLOUTIER, Champion des Hommes Forts des Etats-Unis.

L'employé.—Monsieur, je fais la même besogne que mon collègue Eugène et je gagne par mois trente francs de moins que lui. Est-ce juste ?
Le patron.—Non, mon ami, vous avez raison de me faire cette réclamation ; je vais diminuer votre collègue de trente francs.

On donne des prix aux serviteurs restés vingt ans, trente ans chez les mêmes maîtres ; rien devrait on pas aussi aux maîtres qui les ont gardés !

Les vertus font presque autant d'honneur à ceux qui les inspirent qu'à ceux qui les pratiquent.

Se trouve dans toutes les pharmacies de la Province.



Aux Dames

EN CAS de Gerçures, Guissons, Rougeurs

ET POUR

Adoucir, Velouter, Blanchir la peau du Visage et des mains rien n'égale la

Crème Simon

Se défier des Contrefaçons et Imitations

Poudre de Riz et Savon

DE LA MÊME MAISON

CRÈME SIMON	
Petit motile.	\$0.50 le flacon
Moyen "	0.75 "
Grand "	1.00 "
SAVON SIMON.	0.50
Poudre SIMON.	0.50

AIDE MAL RÉCOMPENSÉE



I
—Voyons, Polyte, à quoi donc qu'tu penses? J'te demande du charbon, tu m'apportes des pommes de terre!



II
—Allons, oust, cours chez le charbonnier: mon fricot n's'ra jamais cuit.



III
—Tiens! quand donc qu'j'ai fait un nœud à mon mouchoir?



IV
—C'est tout d'même drôle... C'est-cy que j'ai pas payé le boucher?



V
—Voyons, j'devais trois sous à Eugénie, j'y ai rendu puisque même elle m'a dit qu'Euphrasie allait revenir.



VI
—C'est p'tet bien ??... Non !...



VII
—Y en a deux maintenant! J'n'avais pas vu celui-là!



VIII
—Dis donc, Polyte, tu ne te rappelles pas pourquoi qu'j'ai fait un nœud à mon mouchoir?
—Oh! si, m'man, c'est pour les deux sous que tu m'as promis dimanche.



IX
—C'est bien plutôt la fessée que j'avais promise lundi. Aussi tiens, ça t'ra toujours un nœud de moins à enlever... A l'école, mauvais sujet! A l'école!!

MODES PARISIENNES



VÊTEMENT José en drap uni noir, tombant à mi-jupe, garni de baguettes piquées et d'applications de drap ; col Médicis garni de piqûres. Mat : 3m de drap.

CAUSETTE SUR LES DICTIONNAIRES

(Compilation de Jules Bourbonnière)

Soudan.—Ce qui est mordu.
Idées.—Les fournis de la pensée.
Calomnier.—Se salir beaucoup, pour éclabousser un peu son prochain.
Conférence.—L'ennui en commandite.
Académie.—Société de tempérance intellectuelle.
Conviction.—Une conviction qui a pris du ventre.
Dentiste.—Un homme qui pour se mettre quelque chose sous la dent arrache celle des autres.
Eucrier.—Source de tous les mots.
Enfance.—Le commencement et la fin de la vie. bercée par la femme au prologue, bernée par les femmes à l'épilogue.
Espèglerie.—L'ut dièze de la grammaire.
Vieillesse.—Age où l'on ne peut plus rien caresser, pas même des espérances.
Humeur.—La caricature du caractère.

CONSÉCRATION D'UN TALENT

Madame Parvenu (écoutant une chanteuse à l'opéra).—N'est-elle pas splendide ?

Monsieur Parvenu (riche manufacturier).—Magnifique ! Elle est digne d'occuper une place à côté de la Patti dans mes annonces de savon.

QUI ?

—Il paraît qu'on a volé trente mille piastres à la Banque Interprovinciale.

—Vraiment ! Des voleurs ou l'employé de confiance ?

PRESQUE UNE POINTE

—Le poète dit que les perles sont les larmes des anges.

—Tu as de la chance de ne pas être un ange, car je ne te laisserais pas faire autre chose que pleurer.

UN CONSEIL DÉSINTÉRÉSSE

—Quoi ! Tu ne veux pas dire que tu es fiancé à la jolie Mlle Beaubec ?
 —Oui, depuis hier soir, et cet après midi je sors avec elle. Nous allons chez l'opticien, je crois que c'est pour une nouvelle paire de lunettes. Elle est myope, tu sais.

—Eh bien, mon vieux, glisse autour de l'opticien et tâche de lui persuader de ne pas lui donner de meilleures lunettes que celles qu'elle porte maintenant.

AU THÉÂTRE

Le gérant.—Qu'à donc cet homme, là-bas ?

L'employé.—Voulez-vous parler de celui qui applaudit à toutes les cinq minutes ?

Le gérant.—Oui, est-il idiot ! Il n'y a rien à applaudir, le rideau n'est pas encore levé.

L'employé.—Il n'est pas si idiot. Il applaudit chaque fois qu'une femme entre et qu'elle ôte son chapeau.

EST-IL BIGAME ?

Le juge, (sérieusement).—Vous avouez que vous avez épousé ces deux femmes ?

L'accusé.—Oui monsieur, j'avoue que ces deux femmes sont mes deux tiers.

SAUVEGARDE

Henri.—Papa est-ce que les gens lisent les journaux pour avoir les nouvelles ?

Papa.—Non, mon fils, ils les lisent pour ne pas avoir à écouter les autres gens qui les ont lus.

DEUX COUPS D'UNE PIERRE

Lui.—Ne pourrais-je pas vous offrir une bague de fiançailles comme cadeau de fête de naissance ?

Elle (avec la présence d'esprit qui la caractérise).—Non, cher, je ne veux pas vous tenir en suspens. Offrez-moi l'anneau tout de suite et laissez ma fête m'apporter ses heureuses surprises comme d'habitude.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 711.—Ce corsage ne diffère de ceux que nous avons donnés récemment que par la ligne brisée suivie par la bande-fermoir du devant et l'ampleur assez prononcée de la manche. L'étoffe doit être gaufrée, assez souple et le collet haut et de confort.

1 verge $\frac{3}{4}$, 44 pouces de largeur, suffiront pour personnes de taille moyenne.

No 711 est coupé pour dimensions de 32 à 40 pouces, mesure de buste.

No 762.—Capot pour enfant.

No 711.—Corsage pour dame.



NO. 762
CHILD'S COAT.



NO. 711
LADIES' WAIST.

No 762.—Un joli article pour garçonnet ou fillette de 3 à 6 ans com portant velours, corduroy, drap beaver ou quelque autre étoffe lainée pesante. Le dos est circulaire et le devant à larges croisés. Ce capot de mande ceinture, large collet et plastron qui se termine par un collet fixe. La manche est à double couture et légèrement ample.

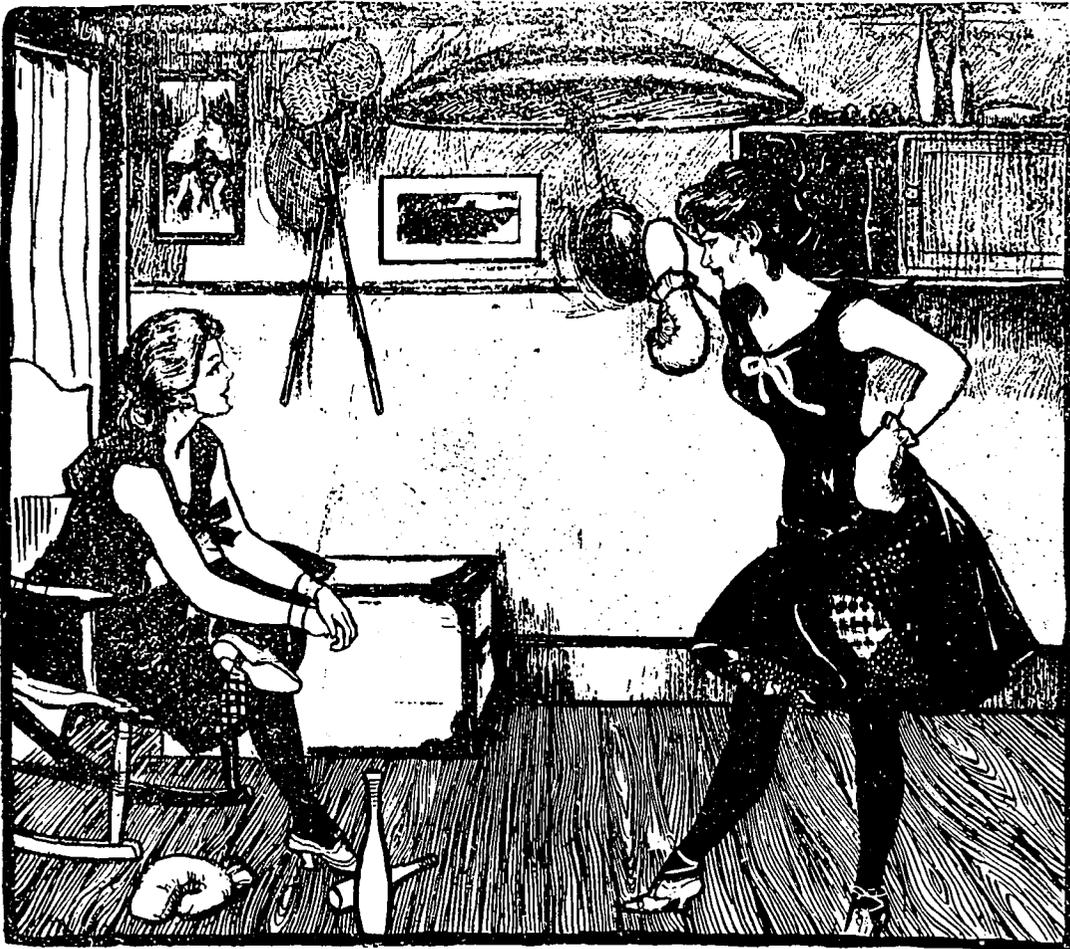
1 verge $\frac{1}{2}$, 54 pouces de largeur suffisent pour enfant de 4 ans.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 38 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou en timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 10 centimes chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

AU GYMNASÉ



—Paraît-il vouloir l'épouser?
—Je le crois, car il m'a prié de cesser de pratiquer la boxe.

Chronique des Théâtres

Peu de premières semaines de l'An ont été plus fructueuses en bonnes représentations pour le public et en grosses recettes pour les propriétaires de théâtres. La température ne permettant pas les longues promenades au dehors, le tout Montréal s'est partagé entre les spectacles et les salons où les sauteries ont commencé de bonne heure cette année.

* * *

HER MAJESTY'S

Depuis quelque temps, à ce théâtre, les semaines se suivent et se ressemblent. Toujours du beau, du brillant à l'affiche. Cette fois, c'est l'éminent comédien James O'Neill qui, dans les "Trois Mousquetaires" The Musqueteers -- donne au rôle de d'Artagnan un relief, une puissance, une expression que peu d'entre nous auraient cru possibles. Ce rôle superbe va comme un gant au versatile artiste; il en interprète les variations si multiples comme s'il était entré dans la peau du cadet de Gascogne. Il a pour l'appuyer une douzaine d'acteurs et actrices choisis avec plus grand soin et tous à la hauteur de leurs tâches respectives. Quant à la mise en scène, qu'il suffise de dire que les décors et accessoires remplissaient quatre wagons à fret. La troupe se compose de 100 personnes et le drame est joué ici tout à fait avec la mise en scène qu'on lui a donné à Londres et à New York où il a été représenté consécutivement pendant neuf mois. L'administration du Majesty rapporte que la demande de sièges est presque sans précédent.

* * *

SOIRÉES DE FAMILLE

Judi dernier "Durand et Durand" joué avec un entrain et une sûreté qui se sont soutenus jusqu'au bout, a permis à la vaillante troupe d'enregistrer un autre succès. La distribution était parfaite. L'excellent orchestre de l'Union Ste Cécile prêtait de nouveau sa précieuse collaboration. M. Louis Cousineau E. E. D., a dit avec grand succès "Jean et sa lettre", de Paul Féval.

Judi, cette semaine, on nous donne "Le Trois Chapeaux" comédie de premier ordre écrite par Alfred Hennequin.

Et samedi en matinée -- heureuse innovation -- nous applaudirons "La Marraine de Charley" charmante pièce due à la féconde collaboration Brandon Thomas Ordonneau.

* * *

ELDORADO

La semaine du Jour de l'An a été un triomphe pour ce coquet établissement, il y a eu salle comble tous les soirs. Les artistes et l'orchestre ont tous été à la hauteur de leur réputation.

Quant à Harman, l'habile régisseur, nous le félicitons chaudement de la composition de ses programmes et de la mise en scène de ses pièces.

Cette semaine le spectacle est ravissant. Mlle Marthe Trémont est tou-

jours l'enfant gâtée du public et ses chansons charment les oreilles musicales les plus rebelles. Les pièces sont désopilantes et jouées avec brio par les meilleurs artistes de la troupe: "Les Souhais" comédie en 1 acte de Verconsin et "Edgard et sa Bonne" comédie de Labiche.

Ajoutez à cela une partie de Concert des plus attrayantes. Et le programme est des mieux composés.

* * *

THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE

Le succès réel qu'a remporté la troupe de cet établissement déjà si populaire, lui a inspiré la bonne idée de donner cette semaine "Le Régiment" grand drame militaire où nos vaillants artistes trouvent un champ digne de leur savoir-faire. Chacun interprète fort bien son rôle et la mise en scène est tout à fait conforme aux grandes exigences de ce drame. Nos lecteurs sont assurés de passer quelques bonnes heures en se rendant dans l'élégant et confortable théâtre de la rue Maurice.

* * *

PARC SOHMER

Le Parc qui avait commencé l'année encore plus brillamment que d'habitude nous ménage pour dimanche prochain une double représentation dont les frais seront faits par un groupe d'artistes en tous genres, ayant gagné leur célébrité devant les auditoires les plus exigeants, dans les villes les plus renommées pour leurs grands établissements de variété. Qu'on ne l'oublie pas.

STRAIPPONTIN.

UNE RAISON INATTENDUE

—Comment, la durée d'une locomotive n'est que de trente ans?

—Oh! elle durerait beaucoup plus si elle ne fumait pas tant.

PROBLÈME

—Je me demande, disait un dentiste, en entendant pleurer un bébé, si un individu fait plus de bruit quand ses dents arrivent que quand elles partent.

CE QUI BRILLE

L'ami. — Je présume que vous avez trouvé que tout ce qui brille n'est pas d'or.

L'arrivant de Kloudike (sombre). — Oui. Ce qui brille est plutôt glace.

AU MAJESTY'S THEATRE



THE MUSKETEERS. — Le serment des mousquetaires.

UN PUISSANT FACTEUR



—Si j'aime le monocle? Cela dépend.
—De quoi?
—De l'homme qui est derrière.

CALENDRIERS DE 1900

Nous ne pouvons remercier en particulier toutes les maisons qui nous ont fait le gracieux envoi de leur calendrier, n'ayant pu en établir la liste au jour le jour, mais nous voulons cependant dire un mot de celui de MM. Laporte, Martin & Cie qui emprunte aux derniers événements militaires une piquante actualité. Le plus remarquable calendrier au point de vue artistique, est celui de l' "American Tobacco Co." Il est en trois parties, chacune de près de 18 pouces sur 8, portant trois reproductions de scènes célèbres tirées de l'œuvre de Shakespeare. C'est un véritable bijou qui aura sa place dans les boudoirs les plus élégants.

—Vous devriez prendre une assurance chez nous, non seulement sur votre vie mais aussi sur celle de vos bestiaux, dit un agent d'assurances à un campagnard. Car, voyez-vous, en cas de décès, c'est votre femme qui recevra le capital assuré et si vous venez à perdre un cheval ou une tête de bétail, c'est vous-même qui toucherez le montant de l'assurance.

—Si c'est comme ça, dit le paysan, je ne ferai assurer que mes bêtes.

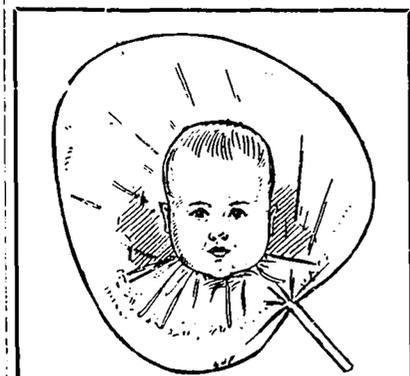
Les Conséquences d'une Perte de Sang

Quand une personne a perdu du sang, soit à la suite d'une opération ou d'une hémorragie, on s'empresse de lui faire suivre un régime réparateur aux Pilules de Longue Vie du chimiste Bonard. Elles ont la propriété de refaire un sang neuf aux personnes affaiblies. L'Académie de Médecine de Paris en a approuvé la composition. En vente, 50c la boîte, dans toutes les pharmacies.

Les paresseux ont toujours envie de faire quelque chose.

* * *
L'attention est une tacite louange.

* * *
L'homme est toujours reconnaissant des services qu'on va lui rendre.



Vos Enfants

grandiront, se développeront, deviendront

forts et vigoureux

si vous les mettez au régime de

la **Peptonine**

Un aliment supérieur, pur, s'écrémé, agréable au goût et facile à digérer.

25c. la grande boîte

Dans toutes les épiceries et pharmacies.

GROS : F. COURSOI,

520 Av. de l'Hotel-de-Ville, Montreal

Un homme est sage quand il recherche la sagesse, fou quand il croit l'avoir trouvée.

* * *
Les gens qui ne font rien se croient capables de tout faire.

* * *
Un bienfait est un fardeau plus lourd à porter que la tour d'un éléphant.

* * *
L'arbre veut rester en repos, mais le vent s'y oppose.

* * *
Vu à la porte d'un jardin zoologique, un écriteau fixé là par un commissionnaire qui s'est absenté un moment pour aller déjeuner.

Cet écriteau portait ces mots :
Le commissionnaire a été mangé
Les passants se demandaient effrayés par quel animal il avait été mangé.

EUGENE FIELD'S POEMS. A \$7.00 BOOK

The Book of the century hand-somely illustrated by thirty-two of the World's Greatest Artists.

Have been manufactured for less than \$7.00. The Fund created is divided equally between the family of the late Eugene Field and the Fund for the building of a monument to the memory of the beloved poet of childhood. Address:

EUGENE FIELD MONUMENT SOUVENIR FUND. (Also at Book Stores) 180 Monroe St., Chicago. If you also wish to send postage, enclose 10 cts.

Mention this Journal, as Adv. is inserted as our Contribution

GIVEN FREE

to each person interested in subscribing to the Eugene Field Monument Souvenir Fund. Subscribe any amount desired. Subscriptions as low as \$1.00 will entitle donor to this dainty artistic volume "Field Flowers" (cloth bound, 5 x 11), as a certificate of subscription to fund. Book contains a selection of Field's best and most representative works and is ready for delivery.

But for the noble contribution of the world's greatest artists this book could not have been manufactured for less than \$7.00.

AMUSEMENTS

ELDORADO

Café-Concert Français

Etablissement unique en son genre à Montréal

... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

Semaine commençant le 8 Jan. '00

LES SOUHAITS

Comédie en un acte de Verconsin

EDGARD ET SA FEMME

Comédie en un acte de Labiche.

Mlle **MARTHE TREMONT**

dans son répertoire.

CHAQUE JOUR (Matinée... à 2 heures
Soirée... à 8 heures)

Prix d'Entrée, Saison d'Hiver :

Admission, 10c; Loges, 25c; Loge entière, \$1.

Tel. Bell: Est 1021

- THEATRE DE LA RENAISSANCE -

Coin St-Maurice et Carre Chabollez

Direction: J. A. PICARD.

Theatre Français de l'étranger

Semaine commençant le... **8 Janvier 1900**

LE REGIMENT

Grand drame militaire

MATINEES: - - Lundi, Samedi et Dimanche

Tous les soirs de la semaine y compris le dimanche.

PRIN DES PLACES

Siège de loge, 50c; Admission, 10c

Orchestre, 30c; Galerie, 10c

Parquet, 25c

Billets en vente au théâtre de 10 a.m. à 10 p.m.

Portes ouvertes, 7 30 hrs; Matinée à 2 15 hrs.

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cre, il y a au delà de

1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON...

CINEMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc.
La Passion de Jésus en 20 tableaux représentés à Obornimorgau.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION: Au Musée 10c. - A l'Odeon 10c. - Au tour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvrt. tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

10c

402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles:

LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

Prix, au bureau:

10c

Par la poste: 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI,
516 rue Craig, Montréal.



La Boisson des Enfants ...

C'est l'EAU MINERALE RADNOR. Cette eau est recommandée aujourd'hui par tous nos médecins. Elle remplace l'eau d'aqueduc qui contient tant de germes de maladies. Il est du devoir des parents de choisir une eau qui soit un breuvage sain et de santé pour l'enfant. L'EAU RADNOR donne en peu de temps un teint rosé et une vigueur extraordinaire à l'enfant qui boit un peu de cette eau tous les jours.

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ AUX ENFANTS **SIROP DU D^r CODERRE**

PILULES DE Noix Longues
 Composées)
De MCGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.



MEN CURED FREE.

HOMMES GUERIS GRATUITEMENT

Un remède absolument efficace a été découvert pour guérir chez les hommes certains maux spécifiques qui sont le résultat des erreurs de la jeunesse ou des excès commis durant l'âge mûr. Rien ne rend plus malheureux que ces déperditions de vitalité qui se font sentir à l'époque où un homme songe à remplir sérieusement tous ses devoirs de père de famille et de bon citoyen. Le remède dont nous parlons redonne la vigueur perdue, répare les ruines causées dans l'organisme et fait disparaître toute trace de désordre. Le médecin qui l'a découvert veut en faire part à tous. C'est pour cela qu'il sera heureux d'envoyer la recette dont les éléments n'entraînent qu'une dépense insignifiante. La recette est donnée gratuitement. Tout ce que le lecteur a à faire est d'envoyer son nom et son adresse à L. W. Knapp, M.D., 2149 Hull Bldg., Detroit, Mich., et de demander la recette annoncée dans le SAMEDI. C'est une offre généreuse et tous devraient être heureux d'en profiter.

La demande croissante pour le

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

démontre que ceux qui s'en servent, ont dit à leurs amis comment ils ont senti un

SOULAGEMENT IMMEDIAT

DE

Toux très obstinés

et cela sans déranger la digestion.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL. MONTREAL.

RUINÉ PAR UNE INVENTION MODERNE



Le tramp.—Un jour, juste au moment où j'étais sur la route du million, j'ai été ruiné par un de ces systèmes mis en vogue pour aider au travail.
Le cultivateur.—Vous ne dites pas ça...
Le tramp.—Oui. Je faisais très bien comme commis de bar, quand le patron a installé un appareil pour enregistrer la recette.

Côté des réservistes :
 Sergent, vos hommes causent dans les rangs.
 —Peux pas les faire taire, mon capitaine, sont tous des avocats.

HOMMES JEUNES OU VIEUX

qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente.

Nous sommes certains que le REMÈDE DE VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons

GRATIS

Une boîte de Remèdes valant \$1.00.

Avec ces remèdes, nous enverrons notre livre qui traite des maladies partielles à l'homme donnant une description des organes affectés. Nous enverrons cette boîte de remèdes, le livre et les directions nécessaires pour vous guérir, sur réception de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de recouvrer la santé et le bonheur.

THE QUEEN MEDICINE CO.

Boîte A, 947, Montreal.

Dr J. G. A. GENDREAU
 Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

Deux employés de la Préfecture se prennent de querelle.
 —Tu es le plus parfait imbécile de la création, dit l'un.
 Entre doucement le chef de division.
 —Je ne connais pas d'être plus idiot que toi, réplique l'autre.
 Le supérieur, se montrant tout à coup, et d'un ton conciliant :
 —Pardou, Messieurs, vous oubliez que je suis là.

Maux de Tête
 Les Pilules C. T. C., Headache Pill.

Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c la boîte.

PRÉPARÉES SEULEMENT PAR ROY & BOIRE DRUG CO.

Le nivellement social est continu : il se fait tantôt par le relèvement des petits, tantôt par l'abaissement des grands.

NE L'OUBLIEZ PAS

La consommation sera évitée par le BAUME RHUMAL pris en temps.

NOUVEAU RESTAURANT
GUST. BOURASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.

32 Cote St-Lambert

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvenient quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celle qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant J. B. LALIMÉ, 572 rue Saint-Jenis, Montréal.

Qui sait aimer, sait mourir.

A chaque époque, sa tâche et son idéal.

Louis XIV était féroce sur Pétiquette, le ciel lui-même n'osait pas se couvrir devant lui!

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Debilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé les remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce Journal.

W. A. NOYES, 520 Power's Block, Rochester, N.Y.

I. C. C.

L'Indian Catarrh Cure

LE NOUVEAU REMÈDE

D'usage intérieur et extérieur à la fois.

Aucun Opium. Aucun ingrédient délétère

Prix : 50 cts et \$1. la boîte

Demandez-le à votre pharmacien ou adressez-vous directement à

THE INDIAN CATARRH CURE CO.
 146 rue St-Jacques, MONTRÉAL.

GEO. MONTMÉRÉ, 21 Central Wharf, Boston Mass., seul agent pour les Etats-Unis.

Une Recette par Semaine

BLANC-MANGÉ DÉLICIEUX

Mettez une once de colle de poisson (isinglass) dans un peu d'eau sur un feu doux jusqu'à ce qu'elle soit dissoute. Puis prenez une pinte de bonne crème, sucrez-la à votre goût et ajoutez-y un petit citron ou de la vanille. Vous fouettez bien votre colle et la coulez sur la crème. Mouillez ensuite vos moules avec de l'eau froide et emplissez-les et laissez-les dans une place fraîche jusqu'à ce que le contenu soit pris.

Les rayons X qui, à bon droit, font tant parler d'eux en notre temps, auraient-ils été connus au siècle dernier?... Nous serions tentés de le croire, car voici ce que nous lisons dans un recueil intitulé : *Variétés physiques, historiques et littéraires*, publié en 1752 :

"On a vu à Lisbonne, en 1730, une femme hydroscope, Madame Pedegache, épouse d'un Français. Elle voyait tout dans la terre, à quarante brasses de profondeur. Madame Pedegache voyait aussi tout dans le corps humain. Il y a ici dans la lumière ou dans les yeux une bizarrerie inconcevable. Cette femme voyait les parties intérieures du corps humain comme on voit une bougie allumée dans une lanterne de de verre : *le cœur, l'estomac, un abcès, le trop de bile, la digestion se faire, le chyle se former*, etc.

La coquetterie, tout comme la religion, a ses martyrs.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux consultations envoyées après la date fixée pour la cessation de ce département :

Jeanne d'Arc.—Franchise, générosité et une pointe d'originalité. Esprit actif, entreprenant et un peu changeant.

Allaire.—Nature vive, intuitive et impressionnable. Meilleures dispositions à l'amitié qu'à l'amour. Manque de prudence.

Pomme.—Tempéramment calme. Peu de sensibilité. Caractère assez conciliant, mais ferme. Économie et sens pratique.

Je l'aime toujours.—Imagination romantique. Caractère entreprenant. Esprit d'initiative. Bonté, douceur, sensibilité, caractère bienveillant.

Paul Deschanel.—Intelligence mercantile. Esprit d'entreprise et de progrès. Nature vive, ardente et enthousiaste.

Pebble.—Tendances artistiques. Imagination ardente, quelque peu romantique. Bonnes dispositions amoureuses.

Emilie C.—Économie domestique, activité, courage et calme. Constance en amour. Volonté ferme et très personnelle.

Un Boer.—Nature fantastique et changeante. Enthousiasme esprit d'indépendance. Originalité. Talent pour la musique.

On sait que M. de Bismarck était grand mangeur et qu'il aimait les huîtres. C'est, dit-on, en 1852, au retour d'un voyage en Angleterre, qu'il en mangea le plus. Il en commanda d'abord 25, les trouva bonnes, et en redemanda 50. Ce début l'ayant mis en goût, il se décida à ne pas manger d'autre plat et en commanda encore 100. Ce total de 175 huîtres à un seul dîner ne le rendait pas médiocrement fier. Il calculait d'ailleurs en 1878 qu'il lui avait été concédé par le sort de boire 5,000 bouteilles de champagne et de fumer 100,000 cigares.

Le ver de terre n'a pas d'appareil auditif, mais il perçoit les ondes sonores par le sens du toucher, c'est-à-dire par toute la surface de sa peau. Il a le goût. Si on lui offre simultanément une feuille de chou et un brin de fenouil, il choisira le chou. Non pas qu'il déteste le fenouil : si vous ne lui présentez que ce végétal, il se résignera à s'en nourrir, faite mieux. Il a aussi l'odorat. L'odeur du musc lui est intolérable, mais il adore celle de la violette. Enfin il a la vue, et discerne parfaitement les couleurs. Chose curieuse, toute la surface de sa peau est sensible aux ondes lumineuses comme aux ondes sonores.

—Quelle différence y a-t-il entre une couturière, un maître d'armes et un joaillier ?

—Aucune. La couturière paie et coud, le maître d'armes pare les coups, et le joaillier pare les cous.

A table.
—Très bien cela, Bob, de manger deux fois du bœuf !

Alors, Bob d'un air sombre :
—C'est pour qu'il n'en reste pas pour demain.

CHEZ LES VIEILLARDS

La toux déchire la poitrine des vieillards et gêne leur repos. LE BAUME RHUMAL les soulage et les guérit.

ÊTES-VOUS SOURD ?

On peut de nos jours guérir toutes les déficiences de l'ouïe; il n'y a que les sourds-muets incurables. Méthode simple et nouvelle. Les bourdonnements cessent de suite. Décrivez votre cas, nous l'étudierons et donnerons les consultations gratuitement.

DIR. DALTON'S AURAL CLINIC, 596 Ave. LaSalle, Chicago, Ill.

The Jones Umbrella "Roof"



Recouvrez votre Parapluie

Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.— Ceci ne prend qu'une minute.— Pas de couture. L'homme le plus maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1. et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union", une "Couverture Ajustable", de 26 pouces (28 pcs, \$1.25; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la à NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE.—Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des balais excédentaires. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyées sur demande. Demandez notre brochure : *Umbrella Economy*, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New York.

PLUMES ET DUVET

et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud.

Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix !

Montreal Feather Co.

476 rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.
Tel. Bell Est 290.

LA MEILLEURE

Machine à Laver

... La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

ET LA MOINS COUTEUSE

Un enfant la manie sans fatigue. Elle ne déchire pas le linge. C'est la machine préférée

et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

IL N'EST PAS NECESSAIRE DE FAIRE BOUILLIR NI SE SERVIR DE LAVÈUSE.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

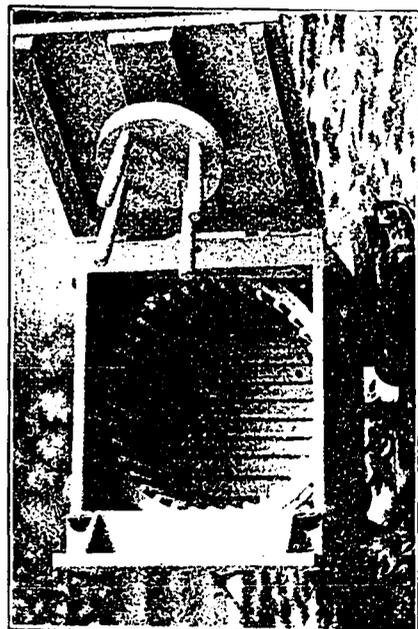
Vendue au comptant ou bien payable à la semaine.

Tondeuses neuves, passage de rouleaux et réparations de tondeuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire

1171 rue Ontario, Montréal

Succursale : 101 RUE DU PONT, QUÉBEC.



LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigare l'Étiquette Rouge HADD & PELLETIER

Extra Bon :

LE "LIBERTY," La Crème... des Cigares à 10c.

Mme OMER BEAUCHEMIN

St-Alexis des Monts, P. Q.

Dit : "Je suis aujourd'hui complètement guérie du retour de Pâque et de cette maladie de matrice qui m'a fait tant souffrir dans ces derniers quinze ans. Je ne suis plus nerveuse du tout, et mon corps ne me fait plus mal. Que je suis donc heureuse d'être bien aujourd'hui ! J'ai recommandé les Pilules Rouges du Dr. Coderre à presque toutes les femmes de mon village, qui sont tout-à-fait surprises de me voir guérie. Elles ne comprennent pas cela car notre médecin ici à fait tout son possible pour me guérir, mais il n'a jamais pu réussir. Il me conseillait d'aller à Montréal pour subir une opération, disant que j'avais une tumeur. Je remercie le bon Dieu de m'avoir fait connaître les Pilules Rouges du Dr. Coderre, et vous, messieurs, je vous remercie beaucoup des conseils donnés."



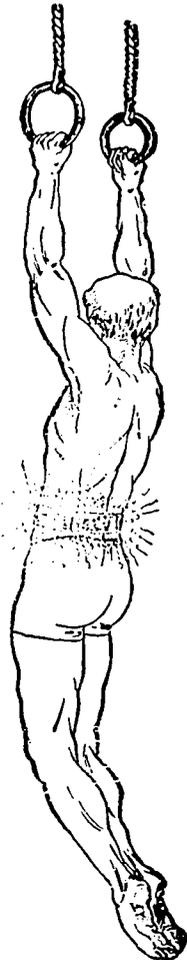
Nos médecins donnent des consultations gratuites, soit par lettres ou à leurs Salons de consultation, tous les jours, de 9 h. à 6 h. p.m., jusqu'à 6 h. p.m. Dimanches exceptés. Écrivez pour blancs de traitements gratuits. Toute commande ou consultation par lettre devront être adressées à "Cie Chimique Franco-Américaine" Dept. Médical, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre ne sont pas purgatives. Les femmes qui souffrent de constipation devront prendre les Tablettes Purgatives du Dr. Coderre en même temps que les Pilules Rouges.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre se vendent 50c. la boîte ou \$2.50 pour 6 boîtes, les Tablettes Purgatives, 25c. la boîte, chez tous les pharmaciens. Ou par la maille.

Vous pouvez aller consulter nos médecins soit au No. 274 rue St-Denis, Montréal, soit au No. 66 rue St-Jean, Québec ou soit au No. 241 rue Tremont, Boston, Mass.

Pourquoi Rester Faibles ?



Enregistré

L'ÉLECTRICITÉ — La Fontaine de la Jeunesse, l'énergie perpétuelle qui soutient toute la vie animale. C'est la source d'où jaillit le pétillant esprit de gaieté quand vous êtes jeunes. C'est l'élément vital qui conserve la force nerveuse chez les vieillards jusqu'à un âge avancé. Quand le corps en est chargé, les pouvoirs vitaux sont puissants. La confiance jaillit des yeux et la démarche est ferme. Sans elle — eh ! bien qu'est-ce dans votre cas ? Êtes-vous faibles, abattus, pauvres en force physique et intellectuelle ? Si oui, vous devriez commencer de suite à vous servir de mon célèbre appareil pour les hommes faibles. La

Ceinture Electrique du Dr Sanden

maintenant connue et employée dans toutes les parties du monde pour ces désordres nerveux des hommes résultant des erreurs de la jeunesse ou des excès de l'âge mûr. Vous placez la Ceinture Electrique du Dr Sanden confortablement autour de votre corps la nuit venue au moment de vous coucher. Servez-vous-en de cette manière pendant deux ou trois mois et remarquez la nouvelle vigueur et l'énergie nouvelle qui vous viendront sûrement.

ACCESSOIRES POUR HOMMES

Le suspensoir récemment ajouté à la Ceinture Electrique du Dr Sanden applique directement le courant aux parties faibles. Méfiez-vous de ces maisons et de ces individus qui essaient de vivre sur la réputation que nous nous sommes acquise. Ils offrent d'anciens modèles de Ceintures Electriques du Dr Sanden en même temps que leurs propres imitations sans valeur. Le dernier modèle de la Ceinture du Dr Sanden ne peut être obtenu qu'au bureau.

LIVRE GRATUIT

Ecrivez aujourd'hui pour mon petit livre descriptif, envoyé cacheté gratuitement ou venez me consulter à mon bureau. Rien à payer pour les avis donnés par la maille ou oralement.

DR B. SANDEN,

132 RUE St-JACQUES,
MONTREAL.

Heures de Bureau : Semaine, 9 h. à 6 h. p. m.

Dimanche, 11 h. a. m. à 1 h. p. m.

PROVERBES ET DICTONS ARABES

Le seau tombe avec fracas au fond du puits. Le puits lui demande : que veux-tu ? — il dit : je viens pour te vider. — Le puits répond : le fond de ton grand père est resté ici.

x

Une mouche ne tue pas, mais elle donne mal au cœur quand on l'avale. (Réponse méprisante à de bonnes injures.)

x

La destinée de l'homme est comme son ombre : partout où il va elle le suit.

x

Un beau fils ne deviendra l'ami de son beau père que lorsque l'aïeul pourra devenir médecin.

x

Le beau fils dit : moi je mange tout le couscous et je renverse le plat. — Si le blé manque, le mari de ma mère le paiera.

x

Deux capitaines sur le même navire le font périr.

x

La beauté de l'homme est dans son esprit, l'esprit de la femme est dans sa beauté.

x

Si tu vois des fourmis dans l'escalier tu peux être sûr qu'il y a de la farine au grenier. (S'applique aux parasites.)

Les hommes faibles hurlent avec les loups, braient avec les ânes, et bêlent avec les moutons.

Les Joies de la Maternité

Y a-t-il pour une mère de famille une joie comparable à celle qu'elle éprouve lorsqu'elle voit réunie autour de sa table une nombreuse progéniture ? Cette joie se trouve malheureusement trop souvent gâtée par des périodes de malaises, d'indispositions difficiles à définir, mais qui proviennent forcément de l'épuisement, de la faiblesse résultant d'un sang appauvri. Les pauvres mères, on les plaint sincèrement et, cependant, il serait si facile de les guérir à l'aide des merveilleuses pilules de Longue Vie du chimiste Bonard.

Le Rhumatisme et la Nervosité

Sont guéris par nos bains tares et électriques suivis d'un massage électrique et manuel. Ce traitement surpasse tous les autres.

OU VIEUX JOUR ET NUIT

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

JOURS DES DAMES. — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

Pourquoi ?

Pourquoi le VIN DES CARMES est-il si recherché des malades et des convalescents ? C'est bien simple : avant de le mettre sur le marché ses propriétaires ont commencé par le soumettre aux médecins. Partout où pénètre le VIN DES CARMES, à Montréal comme ailleurs, c'est ainsi qu'il procède. C'est avant tout un tonique sérieux.

AYEZ L'ŒIL...

pour nos ventes à rabais vraiment d'emporte-pièce de janvier. Chaque article réduit de 10 p. c. à 50 p. c. Demandez nos prix avant d'acheter ailleurs.

RENAUD, KING & PATTERSON,

652 RUE CRAIG

2442 RUE STE-CATHERINE.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No. _____

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Non.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

HEMORROIDES

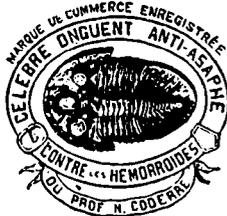
Le célèbre Onguent Anti-Asaphe

DU PROF. N. CODERRE, 191 rue Beaudry

Est le seul remède qui guérit les Hémorroïdes : une fois essayé toujours employé.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

PRIX : 50 CTS ET \$1.00.



HENRY MORGAN & CO.

SQUARE PHILLIPS, MONTREAL

La vente à Bon Marché est maintenant commencée et de gros escomptes de

10 et 50 pour cent

sont offerts dans tous les départements. Les gros escomptes donnés et la haute classe de marchandises offertes rendent les commentaires inutiles.

Le public est invité à voir et à juger par lui-même.

A NOTER : En plus de ces escomptes, le 5 pour argent comptant est toujours donné.

Commandes par la malle exécutées promptement.

... Echantillons envoyés sur demande ...

HENRY MORGAN & Co., MONTREAL

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 214



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le Jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

On trouve la solution juste : Mmes A. Charrest, V. Drolet, H. Giroux, E. Labelle, A. Raymond, J. Rivest, G. Rice, J. Robillard, Mmes G. Bourdeau, D. Lachapelle, A. Préchette, R. Gauvin, L. Gingras, D. Grenier, R. H., V. Langevin, E. Martin, Z. Maynard, E. Matte, A. Picard, M. Racourti, A. Vandenberghe, M. A. Bernier, G. Boudrias, A. Boucher, L. Brousseau, C. Brodeur, E. Brosseau, G. E. Cartier, A. Clapin, D. Côté, C. Constant, J. E. Daoust, J. Demers, A. Doré, J. Dupuis, A. Duhamel, R. Desarrois, J. E. Dubé, E. Etienne, H. Filion, J. R. Lefebvre, S. Lajeunesse, A. La Rochelle, P. E. Leblanc, A. Lebrun, S. Malo, S. E. Meunier, J. A. Michaud, L. Morin, A. Payette, G. Perron, A. Paré, R. Renaud, H. Rodier, A. Smith, H. Tarcot, Montréal; Mmes J. H. Desjardins, E. Martel, Mmes R. A. Bernard, E. St-Hilaire, A. Scheitgane, Ste-Congonde; MM A. Charland, E. Coutombe, J. Paquette, R. Robillard, St-Henri; MM C. Grondin, U. Larivée, J. LeCavalier, Maikonneuve; Mlle L. Côté, St-Hyacinthe; M. Choquette, Beauharnois; Mlle H. Dufort, Charlemagne; M. J. Duguay, Chicoutimi; MM H. Hébert, P. Jeffrey, Capt E. C. Paradis, Coaticook; M. A. Clusiau, Côteau Station; Mmes Eva Côté, C. Dallaire, R. A. Darche, E. C. Pinsonnauld, Danville; M. Leveque, Del'Ormier; A. Bouchard, Eboulements; Mlle L. K. Philie, Farnham; M. O. Mercier, Hintonburg, Ont.; E. Carrière, Hull; E. Durand, Lac Mégantic; Mlle E. Marmet, M. E. Demers, Lévis; Mme S. Caron, M. E. Desourdy, Longue Pointe; O. Langlois, Magog; Mlle E. LeBoutillier, Matano; S. Goulet, New-Glasgow, Terrebonne; Mmes E. Dunn, D. Lapensee, MM F. J. Boulay, A. Lebeau, A. Lebeau, J. S. J. Routhier, O. Tava, J. F. Fortier, A. Huard, Plessisville; John L. Boucher, Pont Maskinongé; Mme P. Lésperance, Mlle R. Fournier, B. Laperrière, H. Poliquin, R. Amyot, M. Arnaby, R. Bédard, O. Bilodeau, P. Bourget, E. Hallé, J. Lésaré, O. Vézin, Québec; C. Fortier, Bts. Rivière du Loup Station (en bas); P. H. Gendron, P. Leblanc, Rimouski; Melle J. Palardeau, Châteauguay; Mme J. E. Tremblay, St-Alphonse de Chicoutimi; J. B. Sans-facon, Jeanne Lorette; J. F. Madore, Ste-Angele de Rimouski; Mlle B. Labarre, St-Grégoire La Rochelle; Mlle R. Dupont, R. Desautels, A. Fontaine, R. Routhier, St-Hyacinthe; Mlle O. Grégoire, M. E. Thibodeau, St-Jean; J. E. Theriault, St-Lazare de Vandreville; Mme L. P. Côté, Arthabaska; G. Gifford, J. Lambert, St-Raymond, Portneuf; Mlle B. Bédard, J. E. Bergeron, L. Bertin, O. Dallaire, J. N. Lésaré, C. T. Sanstefon, St-Roch, Québec;

Mlle C. Hallé, J. T. Collin, St-Romuald, Lévis; Mlle E. Petit, A. Dion, O. Laplante, A. Williamson, St-Sauveur, Québec; Mlle F. Létier, M. E. Fortier, Ste-Scholastique; W. Lefebvre, W. Morin, A. Goudreau, J. A. Lefebvre, St-Zéphirin de Courval; Mlle M. R. Brassard, Terrebonne; Mlle A. Bourdon, Valleyfield; Mlle E. Héroux, Yamachiche; Mme J. Rousseau, W. Jolicoeur, Augusta, Me; Mme A. Bélair, Baltic, Conn; H. Beausoleil, O. Lavoie, Bank Village, N. H.; Mlle E. Aubert, Bridgeport, Me; J. Parent, Biddeford, Me; Mlle A. Desbiens, M. Bélanger, E. Desrosiers, E. Thérberge, Brunswick, Me; G. Bucland & O. Prémont Dover, N. H.; Mmes Z. Carrier, P. Côté, MM E. Boucher, E. Bussière, E. DeGagne, H. Fournier, N. Lafrance, A. Lemieux, A. Plante, Fall River, Mass; A. Couture, Haverhill, Mass; Mlle G. Maigret, R. Tessier, A. P. Barro, Holyoke, Mass; Mmes A. Rousseau, L. Bourbeau, E. Perron, M. St-Laurent, MM W. Picard, J. Stues, Lawrence, Mass; Mme N. Bolduc, Mmes M. Lebrun, A. Paquette, MM M. St-Hilaire, I. Beaulieu, A. Lebrun, J. Plourde, Lewiston, Me; Mmes J. Hamel, V. Sawyer, MM O. Beauregard, L. Guilmette, G. Morin, N. Landry, A. Sawyer, A. Tourangeau, F. Vigeant, Lowell, Mass; Geo Quinn, Lynn, Mass; Mmes I. Côté, A. Theriault, M. Fontaine, Manchester N. H.; Mme R. Côté, Manville, R. I.; Mlle A. Adams, M. N. Chaput, Nashua, N. H.; Mlle M. Abadie, MM J. Denelle, J. Derbès, E. Adry, A. Jauffre, New Orleans; Mme M. Lebeuf, Saïem, Mass; Mlle Alice Fortin, Sanford, Maine; N. DeLenville, Springfield, Man; Mme V. Turcotte, M. L. Morin, Somersworth, N. H.; Mlle A. Guérin, M. G. Tardif, West Manchester, N. H.; Mme A. Chenette, Woonsocket R. I.; Mlle C. V. Latour, M. Geo Charron, Worcester, Mass.

Le tirage au sort a fait sortir les nom. de : Mme J. Rivest, 91 Amherst, M. G. Rice, H. Mentana, Montréal; O. Mercier, Hintonburg, Ont.; G. Tardif, West-Manchester, N. H.; E. Perron, 650 Oxford, Lawrence, Mass.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.



Vieilles...
Argenteries
Remises à Neuf

...Par la...

Royal Silver Plate Co.

PLAQUEURS EN OR ET EN ARGENT

Spécialité: Dorure et Travaux de Bijoutiers

40 COTE St-LAMBERT
Montréal

Téléphon. 101. Main 153.

P. G. MOUNT, E. E. Ph.

Opticien Diplômé

Examen de la Vue GRATUITEMENT
Assortiment complet d'Optique
A la PHARMACIE ST-DENIS

Le repos serait-il notre dernière chimère, comme le bonheur est notre première illusion.

Le Conseil municipal de Clocheville a été réuni pour donner son approbation aux plans de construction de bâtiments communaux. L'un des édiles déclare soudain qu'il n'approuvera les plans et les devis qu'à la condition "que l'échelle, dont il est fait mention au bas du tracé de l'architecte, reste attachée aux bâtiments."

Le philosophe. — Un jeune homme doit commencer par le bas de l'échelle pour s'élever peu à peu jusqu'au haut.

Le débutant. — Quant à moi cela me serait difficile, je suis apprenti puisancier.

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

—PRIX, 10 CENTINS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",

516 rue Craig, MONTREAL

Teint Rosé, Regain de Vie!

Voilà ce que donne à tous ce grand

Régénérateur du Sang

Les Pilules des Invalides de Milton

Celles qui conviennent le mieux aux hommes, femmes et enfants qui vivent sous le climat du Canada.

LES PILULES DES INVALIDES DE MILTON.

Nettoient le Sang,
l'Enrichit et le Vivifient

C'est par excellence le . . .

GRAND REMÈDE NATIONAL

PRIX : la boîte, 25 cts; 6 boîtes pour \$1.25
ou 12 boîtes pour \$2.50

Ecrivez à lui . . .



MILTON DRUG COMPANY, 824 rue St-Laurent, Montreal

